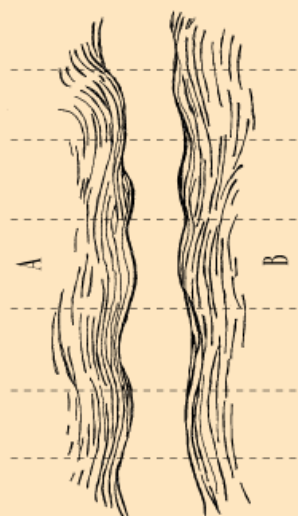


Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016

Genève - Paris • 2016 - 2017



TRAVAUX DES COLLOQUES

*LE COURS DE LINGUISTIQUE
GÉNÉRALE, 1916-2016.*

L'ÉMERGENCE, LE DEVENIR

*Éditeurs scientifiques : Daniele
GAMBARARA, Fabienne REBOUL.*

Michel ARRIVE, Anne HENAULT,

Linguistique et Sémiotique

Atelier libre organisé dans le cadre du colloque **Le Cours
de Linguistique Générale, 1916-2016.**
L'émergence, Genève, 9-13 janvier 2017.

CERCLE FERDINAND DE SAUSSURE

N° D'ISBN : 978-2-8399-2282-1



CERCLE
FERDINAND
DE SAUSSURE

TABLE DES MATIERES

PRESENTATION p.4

Michel ARRIVE, Saussure, linguiste ou sémiologue ? p.7

Anne HENAULT, Linguistique et Sémiotique p.8

Waldir BEIVIDAS, Saussure : linguiste *et* sémiologue *et* épistémologue p.17

Commentaire de Sungdo KIM p.27

Lorenzo CIGANA et Estanislao SOFIA, Gloses glossématiques : la copie du *cours* annotée par Hjemlev p.30

Dariusz ADAMSKI, NEIGE NOIRE, NEIGE BLANCHE : Les sons et les signes ou la dualité de la figure vocale chez Saussure et son équivalent chez Tarski p.43

Jean-Yves BEZIAU, NEIGE NOIRE, NEIGE BLANCHE : Tarski et Saussure au Pays de la Neige Noire p.55

Dariusz ADAMSKI, NEIGE NOIRE, NEIGE BLANCHE : Pourquoi la neige est-elle blanche (bien qu'elle ait pu être noire) ? p.61

Robert NICOLAÏ, Danse des interprétants, rémanence de l'historicité... et NOUS ou, ouverture vers quelques questionnements « hors champ » p.67

Didier SAMAIN, Benveniste, Pierce et Robert Nicolai p.69

Anne HENAULT, La rencontre de John Joseph avec la Sémiotique « saussurienne » p.73

Tomáš Hoskovec, Le programme sémiologique du foyer pragois de structuralisme fonctionnel : l'expérience et l'avenir p.81

Didier SAMAIN, L'écologie behavioriste des signes au regard du paradigme saussurien p.100

Linguistique et sémiotique

ATELIER ORGANISE par Michel Arrivé, Université de Paris Ouest Nanterre & Anne Hénault, Université de Paris-Sorbonne.

PRESENTATION

"La théorie du langage à son point de départ, s'était fondée dans l'immanence, se donnant pour seul but la constance, le système et la fonction interne ; apparemment, cela devait se faire aux dépens des fluctuations et des nuances, aux dépens de la vie et de la réalité concrète, physique et phénoménologique. Une limitation provisoire de notre champ visuel était le prix qu'il fallait payer pour arracher son secret au langage. Or, c'est grâce à ce point de vue immanent que le langage rend généreusement ce qu'il avait d'abord exigé. Le langage, pris dans un sens plus large que celui que lui accorde la linguistique contemporaine, a repris sa position-clef dans le domaine de la connaissance. Au lieu de faire échec à la transcendance, l'immanence lui a, au contraire, redonné une base nouvelle plus solide. L'immanence et la transcendance se rejoignent dans une unité supérieure fondée sur l'immanence. La théorie linguistique est conduite par nécessité interne à reconnaître non seulement le système linguistique dans son schéma et son usage, dans sa totalité comme dans ses détails, mais aussi l'homme et la société présents dans le langage et, à travers lui, à accéder au domaine du savoir humain dans son entier. La théorie du langage a ainsi atteint le but qu'elle s'était assigné : Humanitas et Universitas"

L.Hjelmslev, *Prolégomènes*, Paris, Minuit, 1972, p.160

Dans le prolongement de ces propos un peu désabusés et défensifs de L.Hjelmslev, l'atelier s'intéressera aux arguments qui pourraient espérer mettre fin à la guérilla endémique (aujourd'hui plus virulente et plus détestable qu'hier) qui ne cesse d'empoisonner le quotidien des relations entre linguistes et sémioticiens. Les images scientifiques projetées par chacun des deux camps issus du Saussurisme à l'encontre de l'autre camp, sont indignes du Maître qui leur sert de prétexte. Cet atelier vise à parler le langage de la sémiotique avec les linguistes et le langage de la linguistique avec les sémioticiens, afin de restituer toute leur ampleur aux vues fondatrices de F.de Saussure. Ce « bilinguisme » devrait contribuer à instaurer une paix et une coopération fécondes entre les deux camps.

PROGRAMME DE L'ATELIER

Jeu­di 12 Janvier 2017

10h40-10h50	Anne Hénault	Linguistique et sémiotique
10h50-11h30	Waldir Beividas Discutant Sungdo Kim	Saussure : Linguiste <i>et</i> sémiologue <i>et</i> épistémologue
11h30-12h20	Lorenzo Cigana et Estanislao Sofia	Gloses glossématiques : l'exemplaire du CLG annoté par Louis Hjelmslev
12h20-13h40	Déjeuner	
13h40-14h30	Dariusz Adamski Commentaire illustré de J.Y Beziau	-Les sons et les signes ou la dualité de la figure vocale chez Saussure et son équivalent chez Tarski et Freud -Tarski et Saussure au Pays de la neige noire
14h30-15h20	Robert Nicolăi Commentaire de Didier Samain	Danse des interprétants, rémanence de l'historicité...
15h20-15h40	Pause Café	

Vendredi 13 Janvier 2017

9h00-9h40	Anne Hénault	L'horizon sémiotique de la linguistique
9h40-10h20	John Joseph et Anne Hénault	Débat sur linguistique et sémiotique selon Saussure. Interventions de Waldir Beividas, T.Hoskovec, Sungdo Kim, Akatane Suenaga, Béatrice Turpin Débat général
10h20-10h40	Pause Café	
10h40-11h30	Thomas Hoskovec,	Le programme sémiologique du foyer pragois de structuralisme fonctionnel : passé et avenir
11h30-12h20	Didier Samain	L'écologie behavioriste des signes au regard du paradigme saussurien
12h20-13h40	Déjeuner	
13h40-14h30		- Débats - Conclusions

Références

Arrivé, Michel *A la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, Puf, 2007

Arrivé, Michel et Sofia Estanislao, (dir.) *Le Cours de linguistique générale, 100 ans après, Montreal*, RSSI volume 34, 1-2-3 2014

Beguelin Marie-José, 1990a « Des formes observées aux formes sous-jacentes » in *Présence de Saussure*, Actes du Colloque international de Genève (21-23 mars 1988), R.Amacker et R.Engler, eds, Genève, Droz,21-37

Bitbol Michel, 2010, *De l'intérieur du monde, Pour une philosophie et une science des relations*, Paris, Flammarion

Greimas, A.J. -1957/2000, « Actualité du saussurisme » in *La mode en 1830, Paris, PUF*,

- 1966/1986 *Sémantique structurale*, Paris, PUF

. 1983, *Du Sens II*, Paris, Le Seuil.

Hénault, Anne, -1997, *Histoire de la sémiotique*, Paris, Puf,

-2002,(dir) *Questions de sémiotique*, Paris, Puf

- 2012 *Les enjeux de la sémiotique*, 3^o édition, revue et corrigée

Joseph John E., 2012 *Saussure*, Oxford University Press

Pariante, Jean-Claude, 1973, *Le langage et l'individuel*, Paris A.COLIN.

Pottier Bernard, - 1974, *Linguistique générale*, Paris, Klincksieck

- 1980a « Comment dénommer les sèmes, » in *Métalangage, terminologies et jargons*, n° dirigé par A.Hénault, du *Bulletin du Groupe sémio-linguistique*, , N° 13, mars 1980.

- 1980b, « L'homme, le monde, le langage, les langues et le linguiste » in *Les Universaux du langage*, n° dirigé par B. Pottier du *Bulletin du Groupe sémio-linguistique*, , N° 14, juin 1980.

Serfati, M , 2005 *La révolution symbolique – La constitution de l'écriture symbolique mathématique*, Petra, Paris,

Sériot, Patrick, 1999, *Structure et totalité*, Paris, PUF

Saussure, linguiste ou sémiologue ?

Michel ARRIVE

Le problème des relations entre la linguistique et la sémiotique est entre tous hérissé de difficultés. Je souhaite l'éclairer – ou, sait-on jamais ? l'obscurcir un peu plus : c'est parfois la voie de la clarté – en examinant la façon dont il se pose chez Saussure.

Une première remarque, nécessaire et évidente : Saussure, sauf erreur ou oubli, n'utilise jamais le terme *sémiotique*. Après avoir, un moment, utilisé le terme *signologie*, il s'en tient à *sémiologie*. Il l'utilise à la fois pour la science et pour l'objet qui lui est affecté : la langue est pour lui à la fois une sémiologie et l'objet de la sémiologie. On sait que le terme, qui a eu une histoire présaussurienne, survivra à Saussure, mais sera vite concurrencé par le terme *sémiotique*.

C'est dans un passage devenu illustre du *CLG* (p. 33 de l'édition standard), qu'il pose une définition de la sémiologie devenue familière à tous. L'une des implications immédiates de cette définition est que « les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique, et que celle-ci se trouvera rattachée à un domaine bien défini des sciences humaines ».

La belle tranquillité qui se manifeste dans ce passage d'un ton fortement assuré est cependant loin d'être constante. Il n'est en effet pas difficile de la voir disparaître, et se muer en doutes, hésitations, parfois contradictions, tant dans le *CLG* que dans les autres travaux de Saussure. Voici, parmi d'autres possibles, deux témoignages de ces doutes et hésitations :

1. La sémiologie telle qu'elle apparaît dans la définition qui en est donnée est donnée comme recouvrant un domaine non seulement bien défini, mais encore très étendu – la linguistique n'est que l'un, parmi d'autres, de ces éléments – des « sciences humaines ». Il se trouve, bizarrement, que les exemples donnés par Saussure comme objets de la sémiologie sont peu nombreux : pas plus de cinq, il est vrai potentiellement augmentés par un *etc* redoublé. Mais, parmi ces 5 exemples, deux (l'écriture et l'alphabet des sourds-muets) ne sont rien d'autre, selon Saussure lui-même dans l'une des théories qu'il met en place à leur sujet, que des dérivés de la langue. Pour deux autres exemples – les rites symboliques et les formes de politesse – Saussure se pose, en un autre point du *CLG* (p. 100-101), le problème de leur appartenance à la sémiologie : c'est que ces « systèmes de signes » sont partiellement motivés. Ainsi le champ de la sémiologie se trouve-t-il, dans l'exemplification qui en est fournie par le *CLG*, considérablement réduit.
2. Dans la recherche sur la légende germanique, Saussure cherche à mettre en place la sémiologie, en tout cas une sémiologie, en lui donnant comme objet un discours, légendaire ou littéraire, le problème est explicitement posé par lui. Dans cette recherche, la comparaison de la sémiologie avec la linguistique est extrêmement fréquente. On s'étonne d'autant plus de constater que dans le *CLG* et les autres travaux proprement linguistiques de Saussure cette comparaison n'apparaît en aucun point du discours. Asymétrie tout à fait stupéfiante.

Comment s'expliquent ces deux particularités – ce ne sont pas les seules – du discours de Saussure ? C'est cette question qui sera posée dans la communication de Michel Arrivé. Elle portera principalement sur le problème de la nature du signe : le signe linguistique et le signe de la sémiologie ont-ils les mêmes propriétés ? Et sont-ils de ce fait propres à faire l'objet de disciplines utilisant les mêmes méthodes ?

Linguistique et Sémiotique

Anne Hénault
Paris Sorbonne, France
anne.henault@beaurecueil.org

L'absence

L'absence imprévue (pour raisons de santé) de Michel Arrivé, co-organisateur de l'atelier « Linguistique et sémiotique » (Genève, Clg/2017) a modifié radicalement le déroulement et le sens des travaux de cet atelier. Cette session avait été conçue comme une concertation approfondie entre des chercheurs, linguistes et/ou sémioticiens, venus d'Asie, des deux Amériques mais aussi d'Europe de l'Est et de l'Ouest ainsi que de France, pour se réunir autour de Michel Arrivé. Bien loin d'être un frein à cette concertation, ces multiples appartenances enrichissaient les débats car la diversité culturelle des participants s'exprimait sur le fond de leur très grande concordance dans la connaissance, la problématisation et l'application de la théorie sémiotique, telle qu'elle a pu commencer à s'élaborer au sein de ce qui était connu dans les années 60/90 comme l'Ecole sémiotique de Paris, cornaquée par A. J. Greimas : beaucoup des chercheurs qui avaient annoncé leur participation étaient, à des degrés divers, des disciples de Michel Arrivé lui-même et tous connaissaient les nombreuses monographies que Michel Arrivé a consacrées, au fil des ans, à l'exigeante exégèse saussurienne (et plus largement, sémiotique) qui est un des grands axes de sa recherche.

Le décès brutal, quelques semaines plus tard, de ce maître généreux et si créatif, a profondément affecté ce cercle de chercheurs dont la raison d'être avait été de soumettre, une fois encore, les perspectives auxquelles leurs travaux les plus récents étaient parvenus, au regard critique, toujours explicitement motivé et juste, de celui qui, pour eux, était, avant tout, un maître de la sémiotique.

Ceux qui connaissent bien Michel Arrivé savent combien son être et son œuvre présentent de multiples facettes et combien il échappait à toute catégorisation : pour ce qui est de son œuvre publiée, il intervenait à la fois comme auteur d'ouvrages de fiction, mettant en scène de grands cérémoniaux paniques à coloration pataphysique, comme auteur d'ouvrages de linguistique d'une érudition et d'une démonstrativité sans failles, et comme auteur d'ouvrages mettant en jeu, l'une par l'autre, la linguistique et la psychanalyse. Mais il écrivait aussi beaucoup de sémiotique et, dès qu'on en venait à la sémiotique, sa rigueur et son éthique de la connaissance étaient insurpassables. Même si cette œuvre sémiotique comprend encore, çà et là, quelques divertissements pataphysiques, antidotes à l'extrême concentration des raisonnements sémiotiques (une sorte d'écologie cognitive ?), il serait bien difficile de prendre en défaut le sérieux philologique de son approche des écrits théoriques de Saussure ou la valeur démonstrative des résultats formels qu'il en infère.

Ses ouvrages sémiotiques sont bien diffusés à l'étranger, et donc largement traduits. Nous mentionnerons pour mémoire : *Lire Jarry* (1976) (qu'avait précédé, en 1972, chez Klincksieck, sa thèse sur *Les langages de Jarry*, soutenue en 1970, une des toutes premières thèses par lesquelles s'est fondée la sémiotique littéraire) ; *Sémiotique en jeu* (co-dirigé avec Jean-Claude Coquet, en 1985), moment de vérité à ne pas manquer ; *A la recherche de Ferdinand de Saussure* (2007), qui réunit quelques-unes de ses superbes monographies sémiotiques, en un tout, écrit et composé comme un véritable roman à la fois proustien et kerouakien, un à la recherche de l'Arche perdue, l'Arche des toutes premières esquisses de la théorie saussurienne du langage. Cet ouvrage s'est ensuite prolongé par *les Actes du colloque de Genève/juin 2007* dont il a dirigé la publication sous le titre *Du côté de chez Saussure*, (Lambert-Lucas, 2008) et enfin, c'était inévitable, par un *Saussure retrouvé* (Classiques Garnier, 2016).

Le silence de cette voix rend plus que périlleux le compte-rendu de ce que fut réellement l'atelier Genève /2017 en son absence. On peut néanmoins se faire une idée de ce qui fut vécu, durant ces quelques

journées par les communications ici réunies et assorties, chaque fois que c'était possible, de quelques échantillons des réponses qu'elles ont suscitées. (Et il sera bon de compléter cette lecture par celle de toutes les autres communications faites par les membres de cet atelier, dans les diverses sessions du Congrès de Genève/clg 2017). Le tout est, certes, assez éloigné de l'exercice auquel nous avons cherché à nous livrer avec Michel Arrivé, mais cela pourra néanmoins contribuer à faire avancer la réflexion si, un jour point trop lointain, les conditions sont réunies pour une concertation beaucoup plus vaste entre les nombreux « élèves » de Michel Arrivé.

L'exercice prévu initialement tendait à examiner à quelles conditions la *Sémiotique* pourrait un jour apparaître comme un autre nom de ce que Saussure entendait par *Linguistique générale*, entendue comme ce projet de connaissance immanente de la langue, qui a hanté toute la recherche scientifique du Maître de Genève et qui a perpétuellement nourri son éternel désespoir cognitif. De son côté, Michel Arrivé a consacré une large part de ses efforts de recherche à réinterroger constamment, tous les concepts saussuriens ; il revenait sur les plus connus (dont les concepts de *langue*, *parole*, *discours*, *valeur*, de *système* ou de *systématique* {au substantif}¹ *rapport*, *forme/Substance*, (CLG156-157)²), et il en extrayait d'autres qu'il était quasiment le premier à repérer et à nommer, comme par exemple la notion narrative d'*un être inexistant*, celle de *faculté du langage* ou celle de *T-emp*³. La sémiotique n'a connu, pour l'instant, qu'un autre chercheur qui poussait aussi loin le scrupule philologique, cette fois en bornant ses efforts à « l'exégèse » scientifique de l'œuvre du seul A. J. Greimas ; il s'agit de Jean-Marie Floch dont les contributions en sémiotique visuelle font autorité. Michel Arrivé, quant à lui, aura été, pour ce qui est de la sémiotique, « l'exégète » acharné de Saussure, Hjelmslev, Martinet, Greimas, (notamment...).

Pour Genève, notre question commune était : « Le rôle majeur de la sémiotique⁴ ne serait-il pas de contribuer à la construction d'une théorie du langage suffisamment spécifique et abstraite à la fois (donc « générale »), pour intégrer, organiser, selon son prisme, et faire travailler ensemble les vérités si variées que les linguistiques si diverses exploitent une par une, dans leurs diverses écoles, généralement antagonistes ? » Les chapitres 2 et 3 d'*A la recherche de Ferdinand de Saussure* (Arrivé, 2007) exposent partiellement ce problème, en cherchant à décrire la manière dont évolue le terme « sémiologie », tout au long des écrits de Saussure. Michel Arrivé mène cet exercice dans une totale fidélité philologique à ces écrits. Certains n'hésiteraient pas à taxer de byzantinisme ou de logophilie⁵ saussurophilique (grave pathologie !), les scrupules extrêmes de cette philologie, qui accompagne les moindres méandres des

¹ Au sujet de ce qu'est *une systématique*, pour Saussure, voir, dans ce même volume, le C-R. de notre échange du 13 janvier 2017 avec John Joseph.

² M. Arrivé, « L'immanence dans la réflexion de Saussure », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 67(2014) pp5-20.

³ M. Arrivé, 2002, in A. Hénault (dir) *Questions de sémiotique*, « la sémiologie saussurienne », 73-90, p.85 et M. Arrivé, 2007, Chap. 3, 4 et 5.

⁴ Longtemps modestement désignée comme *Sémantique structurale* puis comme *Sémio-linguistique*, par l'Ecole de Paris, cette discipline se définissait, du temps de Greimas, comme la recherche des architectures abstraites de la signification partout où il y a système de signification et donc langage. Cette recherche a été largement guidée, jusqu'ici, par les propositions théoriques de la linguistique générale de Saussure telles que reprises et prolongées jusqu'à ce jour, notamment par L. Hjelmslev, M. Merleau-Ponty, E. Cassirer, Cl. Levi Strauss, A.J. Greimas, M. Arrivé et quelques autres chercheurs dont l'Histoire révèlera peu à peu l'importance. Le lien de cette recherche à ses bases linguistiques était sans doute mieux affiché par cette dénomination « sémio-linguistique » que par le terme *sémiotique*. Aujourd'hui, victime de son succès médiatique et quasiment vidé de ses spécificités scientifiques, le mot *Sémiotique* est sorti de son terrain de spécialité et tend à désigner n'importe quelle pseudo-analyse, improvisée de façon pédantesque à propos de quelque minime fait de société. Actuellement *Sémiotique* est donc remplacé tantôt par *Sémantique* et tantôt par *Symbolique* sous la plume des meilleurs chercheurs. Ces deux derniers termes ne sont cependant pas plus heureux, car ils étaient déjà chargés de significations autres. Il serait bon de rendre au mot *Sémiotique* la valeur qui avait fédéré tant de chercheurs. Pour cela, il serait urgent que les spécialistes de sémiotique se concertent pour délimiter et imposer ce qui est reconnaissable, au plan mondial, comme exercice universitaire de la Sémiotique.

⁵ Pour « Logophilie », voir Pierrssens 1976, *La tour de babil*, Paris, Minuit, ainsi que l'important article de Patrick Sériot, 2018.

formulations réciproquement antagonistes des manuscrits de Saussure. M. Arrivé en a, d'ailleurs, bien conscience puisqu'il s'excuse, chemin faisant : « Nous n'avons pas tout à fait fini d'errer à la suite de Saussure, dans le cercle infernal des relations entre linguistique et sémiologie » (2007, p.93)⁶.

Dans les circonstances présentes, nous ne chercherons pas à produire la doctrine qui n'a pas eu la possibilité de se constituer, puisque la concertation initialement prévue sur ce thème infernal des relations entre linguistique et sémiologie n'a pas eu lieu. Chaque conférence a été discutée pour elle-même, mais aucune profonde réponse commune n'a été élaborée à propos du-dit « cercle infernal ». Notre propos, ni introductif ni conclusif, devra donc se borner à

- dire, en très peu de mots, la sorte d'énergie que M. Arrivé offrait à la recherche sémiotique : sous la rubrique « Michel Arrivé, sémioticien ».

- montrer, à partir d'un de ses propres textes, comment il s'y prenait pour parvenir à une démonstration forte, par le biais d'un petit récit de faits avérés de l'histoire de la linguistique ; ce récit est d'autant plus plaisant qu'il ne va pas jusqu'à expliciter lui-même toute la « morale » de sa fable.

- assumer le risque d'alourdir « La fable Martinet/Hjelmslev » mise en scène sans commentaires, par Michel Arrivé/2001, en cherchant, pour une fois, à expliciter la morale de cette fable ; ceci, parce que, tout en étant rédigée sur le mode « A bon entendeur, salut ! », elle donne à voir combien il y a lieu de croire possible et de souhaiter une harmonisation des relations entre linguistique et sémiologie (sémiotique).

Michel Arrivé, sémioticien ⁷

Michel Arrivé n'était pas que sémioticien. Il était aussi, entre autres choses, et pour ne s'en tenir qu'à son œuvre écrite, un linguiste du premier rang, un théoricien de la psychanalyse et un auteur de romans, de nouvelles, de poèmes - et de brefs billets d'une redoutable actualité.

Nous ne parlerons ici que de « Michel Arrivé, sémioticien ».

Michel Arrivé est celui qui, le premier, en 1970, avec sa thèse sur *Les langages de Jarry* a fourni une démonstration claire de ce que pouvaient produire des calculs de sens à base sémiotique, inspirés des thèses formulées, d'une manière particulièrement touffue et difficile, par le premier ouvrage d'A. J. Greimas, *Sémantique structurale*. M. Arrivé a ainsi été un des fondateurs de la sémiotique littéraire.

Son application rigoureuse du concept hjelmslévien de connotation aux langages de Jarry prit la limpidité d'une solution mathématique et cet acte de mise en pratique non-verbeuse de la démarche sémiotique, contribua puissamment à accréditer la sémiotique dans les milieux de la recherche en sciences humaines.

Michel Arrivé est celui qui n'a jamais sacrifié la complexité à la clarté, ni la clarté à la complexité : il aimait se dire « vététaire technicien » dans son travail scientifique. Nous nous bornerons, ici, à évoquer ses prises de parole publiques, toujours d'une si classique clarté, alors qu'il s'obligeait à « tenir ensemble, mentalement » tous les faits et arguments dont il nourrissait sa démonstration, en veillant à ce qu'ils s'enchaînent selon leur ordre rationnel, correctement hiérarchisés, chacun au niveau de pertinence qui était le sien, sans en omettre un seul. Ses auditeurs, dont je suis, peuvent en témoigner pour l'avoir entendu à Nanterre où j'étais une de ses collègues, à Cerisy, tant de fois, et notamment lors la décade consacrée à Greimas, en 1983 ; ou encore à Limoges : lors du Congrès AFS de 2001, M. Arrivé joua sa communication comme une performance captivante, rigoureuse enquête policière à suspense sur le mystère des « êtres inexistantes » que sont les personnages légendaires ; ceci à propos des mythologies germaniques auxquelles

⁶ La conférence si claire et si bien documentée que M. Arrivé était venu prononcer, sur le même sujet, le 6 février 2007, dans le cadre de notre Méta-séminaire de sémiotique, à Paris-Sorbonne, ne nous avait guère extraits de cette errance embrumée.

⁷ Ceci est un résumé de l'Homage à Michel Arrivé qui a été lu, de notre part, lors de l'assemblée générale du Congrès AIS/IASS qui s'est tenu à Kaunas, Lituanie en juin 2017.

Saussure a consacré tant d'efforts, sémiologiques et pré-sémiotiques.⁸ La même stupéfiante clarté, faite de complexités radicalement assumées, se sera donnée à entendre, hélas pour la dernière fois, sous la coupole de la rotonde du 5, rue de l'École de Médecine, à Paris, le jeudi 16 juin 2016.⁹ Et, la veille, on avait entendu Michel Arrivé formuler une série d'objections magistrales et imparables, à la conférence, un peu sommairement pensée, à ses yeux, de Sylvain Auroux sur « Que peut dire un historien des sciences sur Saussure ? »

3. Michel Arrivé est celui qui n'a jamais sacrifié l'évidence scientifique à la négociation improbe, qu'elle soit politique, commerciale ou autre.

Il portait aux écrits fondateurs de Saussure et de Hjelmslev une passion cognitive et une attention critique si personnelles qu'il pouvait, lui, généralement si indulgent, concevoir un vif ressentiment, devant les contresens commis par ceux qui osaient s'aventurer, en francs-tireurs négligents, sur les terrains de la théorie saussurienne ou hjelmsléviennne.

En pleine tourmente anti-structuraliste, en un temps où il devenait commode et même rentable de paraître confondre « structuralisme » et « travail structural de recherche des régularités formelles », pour les condamner dans un même mouvement, il se dressa seul contre tous, démolissant, une par une, les publications infondées et « partisans ». On mentionnera ici, tout particulièrement, son fameux article, « L'épouvantail du structuralisme : Hjelmslev aujourd'hui », publié¹⁰ alors que faisait rage un de ces tintamarres idéologico-médiatiques dont Paris a le secret. En cet hiver 1979, où le mot même de « structure » était imprononçable et désormais interdit, Michel Arrivé se livra, à visage découvert, à une analyse, sans concessions, des propos assénés à la légère par un certain nombre de personnages qui, à l'époque, gouvernaient les médias et le public prétendument éclairé, tant de prétendus ténors, aujourd'hui presque oubliés. Par une comparaison terme à terme, de leurs affirmations avec les propositions exactes de Hjelmslev, il fit justice experte des accusations colportées, alors, à l'encontre du linguiste et glossématicien danois, désigné arbitrairement à la vindicte des foules, comme « Le métaphysicien du structuralisme ». Aux yeux de ces manipulateurs d'opinion, cette dénonciation impliquait d'ailleurs, par voie de conséquence, la mise à l'index et la condamnation définitive¹¹ de Greimas et de ses élèves, pour faits d'analyses structurales. Ce qui aurait pu achever de tuer dans l'œuf cette recherche à peine commençante

Michel Arrivé ne pouvant supporter ces bassesses, se jeta dans la bataille, sans se ménager, en un temps où il ne faisait pas bon d'exprimer des raisonnements aussi définitifs.

Son Saussure personnel.

Tout comme Greimas, Michel Arrivé puisait directement chez Saussure une inspiration toute personnelle pour développer la sémiotique. Il eut la bonne idée de réunir quelques-unes de ses études sur la proto-narratologie de Saussure, dans son *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, publié en avril 2007, aux PUF. La lecture de plusieurs chapitres de ce livre (notamment les 3, 5, 6, 8) est indispensable pour accompagner au mieux le mouvement de pensée par lequel M. Arrivé parvint à expliciter le surgissement de la sémiologie narrative chez Saussure.

Michel Arrivé n'était pas que sémioticien ; en tant que sémioticien, il était exemplaire.

⁸ Communication immédiatement publiée, en 2002 dans nos *Questions de sémiotique*, avant d'être reprise, en 2007, au chapitre III de *A la recherche de Ferdinand de Saussure*, toujours avec le même titre de « La sémiologie saussurienne entre Le cours de linguistique générale et la recherche sur la légende ».

⁹ Lors de sa conférence plénière sur « Saussure et l'inconscient », dans le cadre de ce même Colloque international sur *Le cours de linguistique générale 1916-2016*, dans son volet parisien intitulé « Le devenir » que devait suivre en janvier 2017 ce volet genevois, dit de « L'émergence ».

¹⁰ In *Dialectiques* N°26, Hiver 1979, p35-49, D.Kaisergruber, éditeur.

¹¹ A lire sous la plume d'Henri Meschonnic dans *Les cahiers du Chemin*, publiés chez Gallimard, durant cette période.

La Fable Hjelmslev/Martinet.

Une querelle, homérique par sa virulence et sa durée, scolastique par la subtilité médiévale des distinctions qu'impose son propos, (lequel porte sur le sens à attribuer aux termes substance vs forme, dans les analyses phonologiques) marque la relation de Louis Hjelmslev et d'André Martinet, tout au long de leur correspondance. Dans l'étude qu'il consacre à cette correspondance, M. Arrivé s'attarde sur la question de la prise en compte de la substance et transcrit cette discussion épistolaire de la manière que voici¹² :

« Au niveau de l'expression - phonologie d'un côté, cénématique de l'autre -, le désaccord est total :
« Je vous avouerais pour ma part que je n'ai pas compris jusqu'ici comment vous pouvez arriver à isoler des cénèmes sans tenir compte de leur réalisation phonétique : pourquoi, par exemple, avez-vous le même cénème dans jour et dans Jean ? » (A.Martinet¹³).

Hjelmslev répond par une longue métaphore filée très didactique : deux clefs sont identiques non par leur substance - toujours peu ou prou différente - mais par leur fonction. Il en va de même pour les phonèmes :

« Je n'hésite donc pas à dire que c'est la fonction (la forme) et non la substance qui décide. A vrai dire, je m'étonne de voir qu'il y a là quelque difficulté ; mais il est vrai que vous n'êtes pas le seul à poser cette question » (3juin1939).

Ici il faut lever une ambiguïté : comment diable se fait-il que Martinet et Hjelmslev ne tombent pas d'accord sur la place donnée à la *fonction* dans le processus d'identification des cénèmes puisque, on l'a repéré, ils s'entendent au moins, dans cet échange épistolaire, sur ce terme hjelmslévien ? C'est tout simplement que les deux interlocuteurs savent bien qu'ils ne donnent pas le même sens à la notion de fonction. Martinet l'utilise avec le sens de « fonction distinctive ou oppositive ». C'est cette fonction qui intervient pour distinguer *bière* de *pierre*, ce qui entraîne nécessairement la prise en compte des aspects substantiels de l'opposition sonore/sourde. Hjelmslev confère à la notion de fonction un sens absolument différent, « à mi-chemin, {comme il le dit lui-même}, entre son sens logico-mathématique et son sens étymologique » (1971, p.49). La fonction, en ce sens, a une extension beaucoup plus considérable que chez Martinet : elle est apte à désigner aussi bien la relation de *conjonction* (coprésence de deux éléments dans le « texte » : le *r* et le *a* de *ra*) que celle de *disjonction* (alternance possible de deux éléments en un point du « texte » : le *r* et le *m* dans *ra* et *ma*). La mise en œuvre de la notion prise en ce sens permet, effectivement, de faire l'économie de toute considération de substance. On comprend que la différence des deux sens est telle que tout accord est impossible. »

Ce montage documentaire se poursuit, sous la plume de M. Arrivé, sans coups d'éclats mais avec une nette évolution ; c'est ce qui permet à Michel Arrivé de donner à voir, sur le mode narratif, comment l'esprit sémiotique vient peu à peu à Martinet après les longues réticences qu'il opposait à l'attitude formelle, méta-linguistique, de Hjelmslev, dans les années où – avant le millésime 1966 des sciences humaines francophones – lui, André Martinet exerçait un véritable magistère sur les domaines linguistiques,

¹² Michel Arrivé et Driss Ablali, « Hjelmslev et Martinet : correspondance, traduction, problèmes théoriques » in *La linguistique*, vol. 37, fasc. 1/2001, pp 33-57. Nous citons ici un large extrait (imprimé en 10) des pages 39-40. Nous avons cherché à distinguer, typographiquement, nos propres commentaires qui sont en taille de fonte : 11, ceux de Michel Arrivé en taille de fonte 12 et les citations de M. Arrivé, *verbatim* de la correspondance Martinet/Hjelmslev qui sont en taille de fonte 10.

¹³ A. Martinet, lettre du 26 avril 1939, citée par Hjelmslev dans sa réponse du 3 juin 1939

en France. (Un écho de cette attitude fermée¹⁴ se lit dans l'entretien qu'il a accordé à J. Cl. Chevalier et P. Encrevé et dans les commentaires de Greimas, au chapitre 6 de ce même ouvrage)¹⁵.

Comme il l'explique à la page suivante des "*Prolégomènes*, (1971, p.50), Hjelmslev ne s'en tient pas à l'acception réaliste du terme *fonction* « parce qu'elle suppose des prémisses plus nombreuses que celles de la définition formelle à laquelle elle est réductible ». Martinet et Hjelmslev s'opposent donc selon des positions inconciliables et, en ce point, nous avons sous les yeux la bifurcation réaliste vs formel où le projet linguistique et le projet sémiotique se séparent, à l'époque : sur le plan « concret » de l'expression, avec sa conception pragoise résolument concrète de la fonction, Martinet se refuse à accompagner Hjelmslev sur le chemin de la mise en place d'un métalangage formel, libre de tels investissements « réalistes ».

Un peu plus loin, Michel Arrivé (ibid., p.40) observe qu'il n'en va pas de même au plan « immatériel » du contenu. En effet, quelques années plus tard, en 1946, Martinet écrit à Hjelmslev :

« J'ai parlé longuement et à plusieurs reprises avec Benveniste de la possibilité d'établir une linguistique sur des bases formelles et en faisant totalement abstraction de la signification. J'ai défendu un point de vue qui est, sur ce point, assez peu différent du vôtre » (Martinet, 14 mai 1946).

Morale de cette fable

Finalement, donc, l'acceptation réelle par Martinet du point de vue formel, « faisant totalement abstraction de la signification » qu'il a reçu de Hjelmslev, va plus loin encore ¹⁶.

A l'heure des bilans personnels, très tard dans sa vie, en 1997, Martinet (1908-1999) reconnaît sa dette envers ce formalisme hjelmslevien d'où provient la plus forte de ses idées linguistiques, sa formulation du principe de la double articulation, qui est ce par quoi il a le plus puissamment contribué à la Linguistique générale voulue par Saussure :

« C'est là que je me reconnais une dette positive envers Hjelmslev. A la lecture de son texte, il m'est immédiatement apparu que les seules propriétés communes à ce que l'on s'accorde à appeler langues sont l'articulation à laquelle chacune d'entre elles soumet l'expérience, et, au-delà, celle à laquelle chacune des formes perceptibles correspondant aux produits de cette première articulation est soumise à son tour, à une articulation en unités distinctives. On reconnaît là l'énoncé de la double articulation ... » (Martinet in *Hjelmslev*, 1997).

Ce n'est pas un facile sentimentalisme qui pousse Martinet à une telle reconnaissance de dette envers la pensée formelle de Hjelmslev, disparu depuis plus de 30 ans. Lors de ce dernier retour vers Hjelmslev, Martinet semble comprendre réellement comment, en réalité, il a, lui-même, Martinet, su dépasser les systématocités concrètes de la langue telles qu'elles sont décrites par les grammairiens (systématocités phonologiques, morphologiques ou syntaxiques), pour affirmer le schématisme (formel, abstrait) de la double articulation. Il comprend du même coup que ce beau concept formel auquel il a pu attacher son nom, est de la même nature que ce à quoi Hjelmslev l'appelait pour toutes les *strates* et toutes les composantes du langage. Il éprouve alors, dans sa sensibilité personnelle, la véracité de la posture formelle de Hjelmslev et la nécessité d'accepter des calculs véritablement et purement théoriques, (biunivoques) pour affronter efficacement ce que langues et langages ont de « glissant ».

Martinet pressent désormais le secret épistémologique qui fut arraché à Saussure par le Maître danois : pour pouvoir théoriser le langage, il faut savoir associer une systématique implacable (comparable à celle des sciences « dures ») et une passivité sensible de physicien génial, ou de mathématicien fécond, devant certaines évidences abstraites de la langue qui « ne tombent pas sous le sens ».

¹⁴ J.Cl.Chevalier, P.Encrevé (2006),chap.1, 60-63

¹⁵ J.Cl.Chevalier, P.Encrevé (2006), chap. 6., 133, 137, 141-142

¹⁶ M. Arrivé, I. Ablali, 2001, p.52

Ce genre d'acceptation, active et passive à la fois, d'une attitude « théorique » au sens non spéculatif mais bien formel, scande les étapes de construction du savoir, tout au long de l'Histoire. Il s'agit, chaque fois, d'accepter une démarche scientifique qui brouille les évidences du sens commun (alias *bon sens*) de l'époque. Ce fut le pari de Saussure et de Hjelmslev. Celui aussi de Greimas : exactement comme ce fut le cas, en son temps pour le jeune Descartes « théorisant » par une plus forte abstraction, les notations mathématiques alambiquées de François Viète, trop scrupuleux comptable des plus minuscules détails de la vieille notation mathématique en langue naturelle, un mixte qui satisfaisait le bon sens de l'épistémè précédente mais qui n'avait plus cours et était devenu illisible pour Descartes et ses amis.

Peut-être A. Martinet se souvient-il aussi que le Saussure des trois *Cours de linguistique générale* est l'exact contemporain d'Einstein. Les apories saussuriennes n'ont-elles pas des parentés de style avec l'in vraisemblable théorie de la relativité, qui n'est accessible par aucune observation concrète, par aucun sentiment intérieur et qui n'est compréhensible et concrètement applicable que par des procédés exclusivement formels ?

Pour finir

C'est à Alain Badiou que nous emprunterons, en l'appliquant à la linguistique générale, le mot de la fin, i.e. le commentaire sur les constantes formelles, constitutives du sens, qu'il appliquait à la physique¹⁷ :

« S'il se trouve que les lois de la linguistique générale obéissent à des régularités qui ne sont formalisables que dans le langage des mathématiques, c'est uniquement parce que ce langage vise, depuis toujours, à penser les formes possibles de tout ce qui se soutient, dans son être, de quelque cohérence. Or, ce qui existe est, de fait composé de multiplicités dotées d'une certaine cohérence. S'il ne l'était pas, cela voudrait dire qu'il n'y aurait qu'un chaos, entièrement instable à tout moment. Sur ce point, l'expérience, inévitable quand il s'agit de linguistique – indique raisonnablement que ce n'est en général pas le cas : nous observons dans la vie des langues, des régularités, des objets cohérents, des mouvements invariables, des constantes. D'où le croisement entre linguistique et mathématiques, qui n'empêche pas l'indépendance des mathématiques et de la linguistique, comme dispositifs de pensée »

BIBLIOGRAPHIE

Arrivé, Michel,

Livres

1972 *Les langages de Jarry, essai de sémiotique littéraire*, Paris, Klincksieck

1976 *Lire Jarry*, Bruxelles, Complexe et Paris, PUF,

2007 *A la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF.

Articles

1968 « Stylistique littéraire et sémiotique littéraire », *La Nouvelle Critique*, n° spécial *Linguistique et littérature*, p171-174.

¹⁷ D'après A. Badiou, 2015, 79-80. Nous remplaçons systématiquement le terme « physique » par « linguistique » dans notre citation de Badiou, -en raison, d'une part, des résultats obtenus dans les sciences humaines, en général, par l'adoption d'un formalisme de plus en plus proche de la gnoséologie mathématique et de plus en plus distant de la logique- et d'autre part, en raison des résultats obtenus dans de nombreux domaines par la sémiotique mathématique de René Thom, lequel entretenait, soit directement, soit par élèves interposés, des relations scientifiques constantes et fécondes avec A.J. Greimas.

- 1969 « Les éléments de syntaxe structurale de Lucien Tesnière », *Langue française*, n°1, p.36-40
- 1979 « L'épouvantail du structuralisme : Hjelmslev aujourd'hui », *Dialectiques*, n°26, hiver, p.35-49.
- 1985, « Hjelmslev lecteur de Martinet lecteur de Hjelmslev », in Hjelmslev, L., *Nouveaux Essais*, PUF, p.195-207
- 198 « Y a-t-il en glossématique une théorie de l'énonciation », Paris, *Histoire, épistémologie, langage*, t. VIII, fasc. II, p.177-189.
- 2000, « Préface mêlée de souvenirs sur la préhistoire de la sémiotique », in A. J. Greimas, *La mode en 1830*, Paris, PUF, p. XI-XXV. »
- 2001/1, « Hjelmslev et Martinet : correspondance, traduction, problèmes théoriques », in *La Linguistique*, vol.37, p.33-58, En collaboration avec Ablali, Driss
- 2014 « L'immanence dans la réflexion de Saussure », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 67, p.5-20
- 2016, daté 2014 « Présentation », in *Le cours de linguistique générale 100 ans après*, Montreal, RS.SI, vol. 34, 1-2-3, p.3-20.
- 2016 « Saussure et l'inconscient », Paris, clg/2016, conférence plénière in « Le devenir ».
- 2017 « Greimas et la linguistique, la poétique et la sémiotique au quotidien, d'après sa correspondance inédite avec Michel Arrivé », p.67-90, Berlin/Boston, *Semiotica*, N°214

Auchlin, Antoine, Mœschler, Jacques 2014 (3^{ed}) *Introduction à la linguistique contemporaine*, Paris, Armand Colin, Cursus

Badiou, Alain, 2015, *Eloge des mathématiques*, Paris, Champs, Flammarion

Chevalier, J.Cl., Encrevé P., 2006, *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva. Essai de dramaturgie épistémologique*, Lyon, ENS éditions, 422p.

Henault, Anne

1994 *Le pouvoir comme passion*, avec le dialogue A. J. Greimas/P. Ricœur sur la sémiotique des passions, Paris, PUF, coll. Formes sémiotiques,

1997 *Histoire de la sémiotique*, Paris, PUF, coll. *Que sais-je ?*

2012 *Les enjeux de la sémiotique*. Avant-propos d'A.J.Greimas, Paris, PUF, *Quadrige*, réédition corrigée et augmentée, des deux tomes (en un seul volume).

Henault, Anne (et al. dir.)

2019 (à par.) *Le sens, le sensible, le réel*, Paris, Les colloques sémiotiques de Royaumont, Paris, PUPS.

Martinet André,

1993, *Mémoires d'un linguiste. Vivre les langues*, Paris, Quai Voltaire.

1997, « Une relecture de Hjelmslev », in Zinna, Alessandro, *Hjelmslev aujourd'hui*, Turnhout, Brepols, P55-63

Merleau-Ponty, Maurice, 1960 *Signes*, chap.1 et 2, Paris, Gallimard

- Moeschler J. et Beguelin M.J.(eds) 2000, *Référence temporelle et nominale*, Berne, Peter Lang (Sciences pour la communication).
- Reboul A et Moeschler J. (1998), *La pragmatique aujourd'hui*, Paris, Seuil, (Points).
- Seriot, Patrick, (2018) « La linguistique du ressentiment : langue primitive, langue imaginaire et souffrance identitaire en Europe orientale » in *Langues imaginaires et imaginaire de la langue*, Genève, Droz.
- Toutain Anne-Gaëlle (2015), *La problématique phonologique, Du structuralisme linguistique comme idéologie scientifique*, Paris, Classiques Garnier, 609 p.

À *Michel Arrivé*

0. Introduction

Je regrette comme vous l'absence de notre collègue - mon maître Michel Arrivé. M'incombent alors le rôle difficile et la grande responsabilité de prendre la parole à sa place. Je le ferai de mon mieux et avec reconnaissance pour cet honneur, en le remerciant, ainsi que Anne Hénault de la confiance qu'ils ont bien voulu me faire¹⁸.

Je vous demande de bien vouloir me permettre de reprendre le titre original de la conférence que M. Arrivé s'est trouvé empêché de nous donner – « Saussure : linguiste ou sémiologie » – de changer le connectif et d'ajouter un troisième terme : « Saussure : linguiste et sémiologie et épistémologie ». Je vous propose, pour ma communication, ce titre « étendu » - dans le sens commun du dictionnaire : « déployé dans sa plus grande dimension ». Le nouveau titre se prête à plusieurs interprétations :

(i) d'une part, la pensée de Saussure peut être envisagée *soit* « du point de vue » de la construction effective d'une théorie linguistique, *soit* du point de vue de ses vœux stimulants pour la construction d'une Sémiologie plus vaste, *soit encore* du point de vue de sa remarquable *vocation* à devenir une authentique « épistémologie de la connaissance » humaine. Ces trois points de vue peuvent être envisagés et développés de façon plus ou moins autonome, plus ou moins séparée, selon les réflexions descriptives, analytiques, méthodologiques, voire philosophiques et épistémologiques des recherches liées à la pensée saussurienne ;

(ii) la pensée de Saussure peut être considérée, d'autre part, comme un amalgame, sinon un syncrétisme (au sens hjelmslevien et greimassien), ou encore comme une « concrescence » (mot que j'emprunte volontiers au philosophe E. Cassirer (1933 : 26)), entre linguistique, sémiologie et épistémologie. Le mot « concrescence » a un sens, dans des dictionnaires divers, qui s'accorde et s'harmonise très bien à la triade proposée comme titre de cet exposé : « association, participation, partage de responsabilités, de communauté d'intérêts ou d'actions ». Mais il dispose aussi d'une autre signification, botanique celle-là, pertinente en l'occurrence, celle de « croissance en commun de plusieurs organes » (Larousse). La linguistique, la sémiologie et l'épistémologie se donnent à voir comme les trois « organes » qui, au sens botanique de

¹⁸ Avec l'accord de Michel Arrivé, qui n'a pas pu être présent au congrès d'hommage à Saussure, pour raison de santé, Anne Hénault m'a confié la lourde tâche de prendre la parole à sa place. Évidemment, j'ai immédiatement et très volontiers accepté de contribuer à l'atelier « Linguistique et sémiotique ». Pour des raisons très importantes : (i) je suis très redevable à Michel depuis mon premier séjour à Paris, en tant que doctorant, il y a presque trente ans ; (ii) il m'a accueilli très chaleureusement lors de deux importants congrès à Cerisy, l'un en 2007 sur « Freud et le langage », l'autre en 2010 sur « Saussure et la psychanalyse » ; (iii) pour le rôle de jury de ma thèse (Livre-docência-2015) au Brésil, qui vient de paraître en français avec son soutien, son enthousiasme et une préface qui m'honore infiniment (2017), et, enfin, (iv) pour l'accueil gentil et efficace qu'il a manifesté à tous les (nombreux) étudiants que je lui ai envoyés pour leurs études doctorales pendant une vingtaine d'années. En outre, je lui suis encore plus redevable et très reconnaissant pour les études saussuriennes (et aussi psychanalytiques sur Freud et Lacan) pour lesquelles j'ai pu largement bénéficier des publications de Michel Arrivé- selon moi, un vrai "archéologue" de la pensée de ces grands auteurs, pour la rigueur et les études « vécues » (mot qu'il aimait) qu'il a toujours su manifester à propos des réflexions de ces psychanalystes et surtout quant à la pensée de notre maître à tous, Saussure. Michel est abruptement décédé au début d'avril 2017. Ce texte lui est dédié, *in memoriam*.

« concrescence », ont *grandi* dans la pensée de Saussure et qui ont *agrandi* la pensée de notre maître, au degré où elle ne saurait être estimée dans toute son ampleur que comme une pensée complexe : linguistique, sémiologique et épistémologique, à *la fois*, en concrescence ;

(iii) une troisième interprétation exige d'entendre la succession ou la juxtaposition du trinôme – linguistique, sémiologie, épistémologie – comme une *implication*. Les réflexions de Saussure sur la constitution de sa théorie linguistique impliquent son extension à tous les langages, à tous les systèmes signiques ou de signification en tant que modèle efficient et heuristique. Elles impliquent aussi, si on les poursuit jusqu'à leurs ultimes conséquences, une puissante épistémologie de la connaissance humaine dont la valeur, à mon avis et sauf insuffisance de mes lectures, n'a pas été encore évaluée à sa juste valeur, dans ses contours les plus radicaux et contraignants, par la littérature qui se penche sur sa pensée.

À partir de cette trilogie du titre, ma communication, en hommage au Genevois et dédiée *in memoriam* à Michel Arrivé, prétend, à l'échelle d'un chercheur adepte de la sémiotique de Hjelmslev et de Greimas, non spécialiste de Saussure, ni philosophe, donc à une échelle modeste, attirer votre attention sur des données peu notées par la communauté des linguistes et des sémioticiens, données qui se dégagent de la proposition de Saussure en ce qui concerne la Sémiologie. Je présenterai brièvement deux hypothèses : (i) un statut épistémologique à conférer à la sémiologie saussurienne, à partir du principe de l'arbitraire du signe (sections 1 à 3) ; (ii) la proposition d'un concept – la *sémioception* – directement bâti sur l'acte sémiologique de l'arbitraire, comme la seule façon de l'appréhension du monde par l'homme (section 4)¹⁹.

1. Le principe de l'arbitraire « radical » des signes

Le principe de l'arbitraire du signe, si l'on prend le taureau par les cornes, c'est-à-dire, dans sa portée vraiment « radicale », peut se dispenser des discussions connexes sur l'opposition « arbitraire vs. motivé ». L'avertissement de Greimas (1986 : 45) y suffit :

La motivation présuppose la reconnaissance à priori du monde extérieur comme chose, donc c'est un positivisme. (...) Toute motivation est déjà une prise de position métaphysique dans le domaine de la science.

L'avertissement de Greimas fait écho à la lucidité de René Amacker, dans son livre déjà classique *Linguistique Saussurienne* (1975 : 88) :

Il n'y a pas, quant à l'arbitraire linguistique, de position médiane : ou l'on considère la langue comme *radicalement arbitraire* (...), ou l'on est, de façon plus ou moins explicite, plus ou moins directe, un *nomenclaturiste* [je souligne].

Aux fins de notre raisonnement, évitons la forêt inextricablement touffue du principe et les discussions interminables qu'il suscite. Interceptons-le, cette fois, par le biais plus élémentaire, quoique profond et raisonné, de son implication. Je reprends une observation très simple mais aussi très subtile du jeune philosophe Patrice Maniglier dans sa thèse de doctorat, devenue livre, *La vie énigmatique des signes. Saussure et la naissance du structuralisme* :

¹⁹ Ces deux hypothèses, présentées ici brièvement, sont au cœur d'une œuvre qui vient de paraître chez Lambert-Lucas sous le titre de *La sémiologie de Saussure et la sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive. Une troisième voie pour la connaissance* (2017)

Le signe utilisé n'a aucune raison *positive* d'être celui-ci plutôt qu'un autre, mais, précisément de ce fait même, aucune raison non plus d'être autre (2006 : 355 – souligné par l'auteur).

Le principe de l'arbitrarité indique que la détermination tacite, par la masse parlante, du signifié et du signifiant pour composer un signe – pacte intrasignique –, et la détermination de ce dernier pour désigner quelque chose – pacte extrasignique –, n'ont été qu'une seule et même détermination, celle qui s'est mise en place. Une tout autre détermination aurait pu survenir. Aucune raison positive, aucune imposition « naturelle » n'interviennent dans ce choix particulier. Mais, positionné de la sorte, un tel pacte gèrera tout acte sémiologique pour le sujet utilisateur soumis au « sentiment de la langue », dont parle Saussure à plusieurs reprises (2002 : 184, 193, 195) : il sera tacitement récurrent dans tous les actes de langage, dans tous les actes sémiologiques du sujet utilisateur de la langue naturelle et des autres langages.

Tout acte sémiologique, d'abord arbitraire, devient dès lors non libre, obligatoire et nécessaire ; le locuteur n'aura plus ni la velléité de la liberté ni la liberté de la velléité, que ce soit sur le plan intrasignique ou dans le rapport au référent, extrasignique, et ce, même si le pacte tacite paraît fragile en raison de sa place dans l'histoire concrète de la langue, toujours sujette à l'action du temps, conformément aux changements de la langue dans sa dimension diachronique. Le sujet se trouvera sans cesse condamné au langage, pour ainsi dire, au sens de ce pacte sémiologique, que Saussure décrit comme un « produit historique » et qui n'est rien d'autre que « le dernier compromis qu'accepte l'esprit avec certains symboles » (2002 : 209).

2. La sémiologie : une épistémologie

Détachons-nous des pesanteurs sémantiques, en philosophie, du terme « épistémologie ». Appréhendons-le simplement dans le dessein d'explorer les conséquences possibles du principe saussurien de l'arbitrarité radicale du signe, principe qui fonde sa sémiologie, à savoir les conséquences qui affectent non seulement la façon dont nous *communiquons* sur le monde avec des langages, mais aussi la façon dont nous *concevons* le monde par le langage, dont nous le *percevons*, voire la façon dont nous *construisons* la réalité même des objets, par le truchement des actes sémiologiques, des langages.

À cet effet, nous devons reconnaître que les deux paragraphes du *Cours* qui donnent un droit de citoyenneté à la nouvelle science de la Sémiologie, et qui sont notoires depuis longtemps, sont moins incisifs et décisifs que celui que je conçois comme le « registre de naissance » de cette science et qui figure dans les manuscrits mis en circulation par R. Engler. Saussure présente sa sémiologie comme

L'étude de *ce qui se produit* lorsque l'homme essaie de *signifier sa pensée* au moyen d'une *convention nécessaire* (2002 : 262 – je souligne).

Pour moi cette phrase construit, d'emblée, une *épistémologie sémiologique*.

Pesons le détail des expressions en italique. Elles postulent que l'acte sémiologique, arbitraire, d'un seul coup *crée* les objets pour l'homme, en d'autres mots, qu'il *produit* le monde humain. Le monde humain devient *ce qui est produit* par l'entremise de l'acte sémiologique. L'acte sémiologique structure aussi la pensée. Monde et pensée deviennent inéluctablement « immanents » au langage, au moyen d'une « convention nécessaire », qui est le propre du principe de l'arbitraire²⁰. A mon avis, la phrase simple et contraignante de Saussure nous prépare à une épistémologie immanente pour la connaissance humaine, épistémologie qui devra trouver sa place devant les autres épistémologies qui gouvernent et l'imaginaire des sciences naturelles, qui s'avère réaliste dans presque toutes ses orientations, et l'imaginaire des philosophies, qui demeure transcendantal dans la plupart de ses versants.

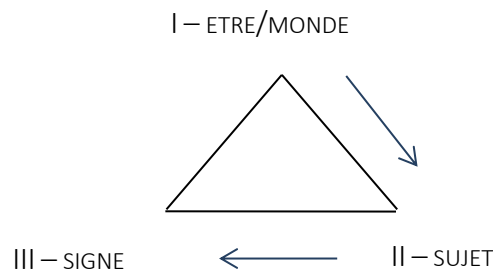
²⁰ Notons au passage que Saussure répond à Benveniste (1966 : 49-55), pour ainsi dire, par anticipation : convention nécessaire signifie : arbitraire, d'abord, et nécessaire, ensuite.

3. Le trivium des « prima philosophia »

Depuis les années 1960, un philosophe peu connu en France, Karl Otto Apel, se consacre à démontrer rigoureusement la proposition selon laquelle trois paradigmes majeurs de la *Prima Philosophia* – ont constitué le cœur de toute l’histoire de la pensée occidentale, c’est-à-dire qu’ils ont régi la pensée scientifique et/ou philosophique des principaux protagonistes de cette histoire. Toutes les autres solutions philosophiques ou tendances théorico-scientifiques intermédiaires s’insèrent dans ces trois paradigmes ou dans les interrelations et la tension qui se forment entre eux. Ces paradigmes sont les suivants : (i) l’*ontologie* (qui a régné d’Aristote à Descartes) ; (ii) la *philosophie moderne* (de Descartes à Husserl) et (iii) la *sémiotique* (qui émerge au début du XX^e siècle, et dont le panthéon serait occupé par Peirce, au premier rang, suivi de Frege, Carnap, Wittgenstein, Heidegger, parmi d’autres).

La réflexion d’Apel ne s’appliquant qu’au champ de la philosophie du langage, H. Parret nous offre, avec son interprétation du trépied paradigmatique du philosophe (cf. 1983), l’immense privilège de traduire et d’inclure dans le troisième paradigme la présence de la linguistique structurale et de la sémiotique européenne et, donc, de ses maîtres (Saussure, Hjelmslev, Greimas), des auteurs et un domaine qui sont pratiquement ignorés par le philosophe allemand.

D’après le texte d’Apel, repris par Parret, l’ontologie, d’Aristote à Descartes, donc pendant près de deux millénaires, était régie par l’existence et par la réalité du monde et de l’être, comme des objets *a priori* prépondérants pour toute reconstruction philosophique. À partir de Descartes, la philosophie moderne surpasse ce paradigme. Une épistémologie de la conscience se substitue à l’ontologie aristotélicienne. Elle appréhende le monde et le sujet comme des *objets de la cognition*, en introduisant l’*a priori* d’un *sujet connaissant* et d’une conscience autoréflexive. Ce nouveau paradigme, la philosophie de la conscience, est à son tour supplanté à la fin du XIX^e siècle par un troisième paradigme : la Sémiotique (avec une majuscule). En appliquant une majuscule à *Sémiotique*, Parret amplifie la portée de ce troisième paradigme. Il ne se restreint ni ne s’astreint à la seule sémiotique de Peirce. La majuscule veut signifier qu’il ne s’agit pas d’une discipline concrètement constituée, mais d’une science qui s’impose plutôt en raison de la centralité de la question du signe, du langage et du sens. Dans cette amplification et généralisation, le nouveau paradigme, selon les réflexions de Parret, suppose une attitude épistémologique fondée comme suit : c’est la signification dans le discours ou la fonction signitive, qui devient la *condition de connaissance*, à savoir la condition de ce qu’il est possible de savoir, soit sur l’être (le monde), de l’ontologie aristotélicienne, soit sur la cognition, le sujet de l’épistémologie cartésienne. Autrement dit, la sémiose est vue comme le *seul moyen* d’accès à l’objet, au monde et au sujet. Selon Parret, ce paradigme de la Sémiotique majuscule est tridimensionnel, car son objet, la sémiose, *parcourt les trois termes* – je reviens à cette expression – du triangle monde-sujet-signe (ou fonction signitive) (1983 : 378-9) :



Les flèches indiquent le « surpassement » (*Aufhebung*) d’un paradigme à l’autre :

Les réflexions des deux philosophes constituent un réel encouragement à l’introduction du programme saussurien de la sémiologie afin de lui permettre d’occuper la chaire paradigmatique de la *prima philosophia*, réservée par Apel à la sémiotique peircienne. Bien entendu, il ne s’agit pas d’une usurpation de la chaire de Peirce. Il s’agit plutôt de comprendre ce que signifie la sémiologie de Saussure comme *prima*

philosophia et ce qu'elle implique de différent et de singulier par rapport au modèle déjà établi par Apel en faveur de la sémiotique de Peirce et qu'il interprète comme « transcendantal ».

Je n'apporte qu'une restriction à mon appréciation de la façon dont Parret cherche à justifier sa Sémiotique majuscule en prétendant lui faire *parcourir* – selon ses termes – tout le triangle : monde, sujet, signe. Ma restriction porte sur le fait qu'en agissant de la sorte, Parret nous met en présence de trois grandeurs hypostasiées comme existantes. Même si le signe ou la sémiose est hiérarchiquement supérieur aux deux autres, pour leur être une *condition de connaissance*, l'ombre d'un réalisme caché plane encore sur la formulation : le monde et le sujet dépendent du signe pour leur accessibilité, c'est vrai, mais ils *restent préalablement présents*, hypostasiés.

La compréhension que je propose prend une autre direction, ou mieux une double direction : (i) celle de radicaliser le pôle du signe en y convoquant un *sémiotisme ou sémiologisme* « authentique », plutôt que de le considérer simplement comme intégratif des trois pôles, monde, sujet, signe ; (ii) celle d'altérer le statut du troisième paradigme de la sémiotique *transcendantale* chez Apel pour celui d'un sémiotisme ou sémiologisme *immanent*.

3.1 *Un sémiotisme authentique et immanent*

La proposition de Saussure quant à l'arbitraire du signe, sur la base de l'acte sémiologique, ne lui attribue en rien le rôle d'intermédiaire ; au contraire le signe *crée* plutôt un monde et un sujet comme des référents *internes* à la thématique sémiologique ou langagière – il constitue un *a priori* de la cognition. Il ne s'agit pas, par conséquent, de « parcourir » les sommets du triangle avec des grandeurs hypostasiées, mais de *dériver* plutôt les sommets du sujet et du monde *à partir* de la vraie machine de construction des référents, à savoir la sémiologie.

En d'autres termes, la radicalisation de l'arbitraire du signe impose une radicalisation du triangle. Une réflexion plus aboutie, systématisée et éclairée sur le point de vue que je propose ici peut s'instaurer afin de développer le troisième paradigme majeur de la pensée humaine, pour y trouver (à une place d'honneur, en quelque sorte) une *Sémiotique Immanente*, ou un *Sémiotisme immanent*. Une tâche qui reste éminemment sémiotique. Pour quelle raison devrions-nous l'abandonner aux philosophes transcendantalistes ?

Il en résulterait une base théorique de haut niveau épistémologique pour soutenir l'immanence du langage dans la conceptualisation de tout fait, entité ou phénomène quelconques dans le monde. Une telle immanence pourrait être une alternative au *réalisme* (ontologisme) – parfois inattentif et naïf - dans lequel sombrent les théories ignorant le rôle fondateur du langage. Elle pourrait même proposer une alternative non réaliste dans les antichambres de la pensée scientifique la plus « dure » (physique, biologie) – sans courir le risque de verser dans des formes d'idéalismes relativistes ou subjectivistes. Le langage, le discours et ses structures acquerraient un poids légitime, à la fois *immanent* et *objectif*, au soutien d'un tel paradigme. Un tel programme de recherches nous éclairera peut-être, ou nous aidera au moins à trouver un fil d'Ariane, afin de comprendre les vœux de Hjelmlev dans son magistral paragraphe à la dernière page des *Prolégomènes* :

Au lieu de faire échec à la transcendance, l'immanence lui a au contraire redonné une base nouvelle plus solide. *L'immanence et la transcendance se rejoignent dans une unité supérieure fondée sur l'immanence*. La théorie linguistique est conduite *par nécessité interne* à reconnaître non seulement le système dans son schéma et dans son usage, dans sa totalité comme dans ses détails, mais aussi l'homme et la société humaine présents dans le langage et, à travers lui à accéder au domaine du savoir humain dans son entier. La théorie du langage a ainsi atteint le but qu'elle s'était assigné : *humanitas* et *universitas* (*Prolégomènes...* p. 160 – je souligne).

Le coût pour accéder à cette place d'honneur, à cette « unité supérieure », immanente, est élevé. La tâche est de longue haleine et théoriquement exigeante pour les sémioticiens.

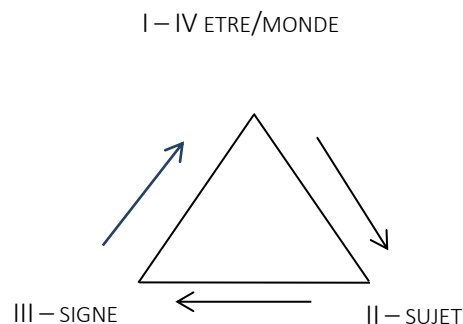
En somme, les premiers pas, encore sommairement réalisés, de cette incursion dans l'arène philosophique, m'amènent à dire que, par l'hypothèse du sémiotisme immanent ou de l'immanence supérieure, martelée par Hjelmslev, toute vérité ou évidence possible des choses n'est pas fixée dans la réalité, comme une ontologie indépendante. Elle n'est pas architecturée dans l'esprit du sujet comme une raison transcendante. La vérité ou l'évidence ne peuvent être qu'aperçues, peu importe comment, simplement par le *discours* – car elles sont aussi des structures signiques *lato sensu* – dans l'immanence des structures du langage, qui se trouvent dispersées et distribuées dans l'ensemble des discours produits par les langages les plus divers, scientifiques ou non, ainsi qu'au cours de la chronologie de leur histoire, c'est-à-dire comme un produit éminemment historique :

Que le langage soit, à chaque moment de son existence, un produit historique, c'est ce qui est évident. Mais qu'à aucun moment du langage ce produit historique représente autre chose que le *dernier compromis* qu'accepte l'esprit avec certains symboles, c'est là une vérité plus absolue encore car sans ce dernier fait il n'y aurait pas de langage (Saussure, 2002 : 209 – je souligne).

La vérité possible du monde et de l'homme, en tant que produit historique, peut donc se laisser appréhender comme le « dernier compromis », qui change au cours du temps, entre signifié et signifiant, *dans le discours*. Par le truchement de raisonnements similaires, je pense qu'il est possible, sinon nécessaire, de défendre l'idée d'une *épistémologie sémiologique*, d'un sémiotisme authentique et immanent, afin de rivaliser avec l'épistémologie scientifique davantage en vigueur, surtout depuis le siècle dernier, ainsi qu'avec la philosophie transcendante de la raison. L'épistémologie sémiologique, immanente, est en mesure de jouer, comme une troisième voie, une partie de grande valeur heuristique dans cette arène de haute importance théorique où se jouent, par diverses stratégies de vérédiction, la façon dont nous *concevons* le monde humain, la façon dont nous *percevons*, ou dont nous *sentons* le monde (comme vrai), ou encore la façon dont nous théorisons le concept même d'*existence* pour le monde.

3.2. *La sémiotique par rapport au trivium épistémologique*

Le quasi demi-siècle qui nous sépare des réflexions de K. O. Apel sur les trois paradigmes de la *Prima Philosophia* impose d'actualiser sa formulation, en regard des mouvements de la science, en particulier des progrès de la biologie et de la neurologie du cerveau, qui ont formé les neurosciences. Depuis les années 1970, les cognitivismes, aussitôt associés aux neurosciences, inaugurent et se partagent de nouvelles branches du savoir : neurocognitivismes, connexionnismes, intelligence artificielle, morphodynamisme, parmi d'autres. Tout semble s'organiser comme si nous devions, en fonction de ces mouvements de la science, appliquer une troisième flèche, donner un nouveau tour au diagramme du triangle illustré au-dessus, une flèche indicative pour un nouveau et vaste mouvement paradigmatique :



Il ne s'agit pas, dans ce troisième mouvement de grande envergure paradigmatique d'un éventuel et simple « retour » linéaire à l'ontologie aristotélicienne (du III au I), mais peut-être d'une reprise « en spirale », un niveau au-dessus, en dessinant un « quatrième paradigme » se positionnant dans le statut de *prima philosophia*, à savoir d'une nouvelle manière qui s'est imposée sur l'immense scène de la pensée humaine, une philosophie naturaliste, une science naturaliste, enfin une nouvelle *ontologie*, naturaliste, matérialiste et réaliste. Le mot d'ordre est de *naturaliser* l'homme, l'esprit, la perception, de naturaliser le corps, le sujet, dans notre cas en linguistique et en sémiotique : de naturaliser le *sens*.

Les lignes ci-dessus sont certainement insuffisantes en regard des données impliquées et mériteraient d'être davantage développées, non seulement en épistémologie générale, mais aussi dans le contexte spécifique de la sémiotique européenne. Le triangle présenté précédemment indique que cette théorie fait face aujourd'hui à ce nouveau *trivium épistémologique*. Il lui demande et l'oblige alors à se positionner : (i) reste-t-elle dans l'ordre *immanent* de sa tradition linguistique saussurienne et hjelmslévienne, avec toutes les obligations qu'une telle position implique - comme argumenter sur sa légitimité et mener des discussions critiques par rapport aux autres épistémologies ? (ii) embrasse-t-elle l'ordre *transcendantal* des orientations philosophiques en général (y inclus la phénoménologie), en acceptant toutes les révisions conceptuelles inévitables et lourdes qui en résulteront ? (iii) répond-elle à l'ordre *réaliste* des philosophies naturalistes et des sciences naturelles, bioneuronales et des autres tendances neurocognitivistes qui gagnent ultimement des espaces notoires et massifs en ce qui concerne l'humain, le corps, le psychisme ?

Ces trois épistémologies peuvent être distinguées selon le mode singulier de leur point de vue. Leurs opérations peuvent être très grossièrement résumées comme suit :

(i) dans l'*épistémologie scientifique*, la science réaliste et naturaliste, en progressant de découverte en découverte, ou d'erreur en erreur (Popper, Kuhn), propose d'investiguer les pièges tendus par les événements de la nature, à savoir les *astuces de la Nature*, afin de les prévoir eu égard aux conditions initiales (du corps, de la sensorialité, de la perception) : le scientifique réaliste recherche ce que la nature *fera* (c'est la question cruciale des sciences : prévoir). Après un certain temps, chaque découverte se révèle insuffisante. Autrement dit, la nature se joue invariablement de nous. Il appartient à la science de surmonter sans cesse les erreurs ou les illusions de la connaissance préalable (cf. Bachelard). Dans cette épistémologie, le fait décisif, pour ma part, est que toutes les données proviennent de la nature, qu'elles sont préalablement inscrites comme « propriétés » du réel. Les propriétés intrinsèques des données sont déjà *données*. Il incomberait donc à la science de les découvrir, de les décrire, de les formaliser, de les modéliser avec l'aide de tous les outils sophistiqués disponibles : les outils mathématiques, schématiques, algorithmiques et technologiques. Il s'agit donc d'un positivisme naturaliste au départ : *les données sont déjà données* (dans la nature) ;

(ii) l'*épistémologie philosophique*, en général, chemine différemment : elle s'évertue, de réflexion en réflexion, d'aporie en aporie, à investiguer les *astuces de la Raison* (du sujet transcendantal) afin de parvenir au point le plus extrême et subtil de la raison dans ses opérations d'appréhension et de cognition du monde et du sujet. L'être du monde jaillit de la cogitation, de la raison pensante, pour s'exprimer *ensuite* en langage. Toute philosophie ne se montre pas pour autant éminemment « rationaliste ». Mais il est aisé de comprendre que précisément, la raison gère invariablement l'ensemble de l'édifice, et ce, en dépit du parfait contre-exemple de la phénoménologie de Merleau-Ponty. Pourtant, même cette philosophie, non rationaliste et perceptualiste, concède un rôle toujours moindre et subalterne au langage, pour la génération, l'appréhension et la gestion du sens. Elle échoue à assimiler la *primauté du langage*, telle qu'elle est défendue par le point de vue ici présenté. Elle conserve en permanence une *primauté de la perception*, dont les compétences internes sont difficiles à prouver si ce n'est en tant que « propriétés », « attributs », « mécanismes », « équipages », mais données par qui ?

(iii) enfin, l'*épistémologie sémiologique* ou *discursive*, pour laquelle je plaide, se distingue des deux premières, car elle reprend le point de vue immanent au langage. Eu égard au mode avec lequel elle a été exposée dans les lignes ci-dessus, il m'est permis d'avancer qu'elle reconnaît dans les structures immanentes, de discours en discours, les *astuces de l'énonciation*. Elle reconnaît une(de) vraie(s) rationalité(s) discursive(s) en opération dans tout acte de langage, dans tout acte d'expérience (même dans

l'expérimentation scientifique), dans tout acte de cogitation, dans tout acte humain de perception du monde et du corps. En d'autres termes, le langage, par le truchement de la multiplicité et de la polyvalence de ses discours possibles, impose à tous les autres actes humains (expérientiels ou cognitifs) ses *sémiocatégorisations*. D'après cette épistémologie, il s'agit alors d'attribuer un intérêt de fondation de connaissance, sous ses innombrables modalités et genres : (i) à ce que le discours *a fait*, de discours en discours – dans les myriades et multiples formes de sa manifestation tout au long de la diachronie de l'histoire humaine –, pour aboutir à la construction de la palette des rationalités discursives, ces dernières ayant résisté aux événements historiques, aux rationalités qui ont constitué notre savoir et qui étaient en vigueur ; (ii) à ce que le discours *fait* dans ses productions actuelles et dans la synchronie de son fonctionnement, à savoir les rationalités discursives qui sont en vigueur ; (iii) à ce que le discours *fera*, en laissant entrevoir une ample marge d'imagination dans les créativités futures permises par des rationalités discursives qui subsisteront et seront en vigueur.

De toute évidence, cette triple division des épistémologies existantes, qui se trouve fatalement soumise au risque ne jamais décrire fidèlement les activités cognitives des trois champs, rend plus aisée la compréhension des horizons de leurs opérations.

En reconnaissant la possibilité de me tromper, je pense cependant qu'un jour la Sémiologie de Saussure et la Théorie Sémiotique qui l'a développée continuellement, envisagées cette fois comme « épistémologies immanentes » aux langages, auront constitué la contribution la plus heuristique de la pensée structuraliste aux sciences de l'homme et aux sciences de la nature. En tant qu'immanente, elle fait ressortir le caractère essentiellement transitoire des vérités du monde, des savoirs des sciences, des savoirs, positifs ou non positifs, des croyances idéologiques. En d'autres termes, il n'existe pas de vérités plus essentielles que d'autres pour une espèce de proximité tangentielle, asymptotique, avec pour essence ultime un réel hypostasié comme premier ou définitif. Un *degré zéro* de réalité n'existe pas. En revanche, existent des intersections plus ou moins amples entre des *rationalités discursives* – donc consensuelles ou polémiques – portant sur des suppositions plus ou moins sûres et « évidentes » – un autre signe qui est susceptible de conforter l'imagination –, entre des partenaires de l'interlocution sur les référents signiques construits dans ces rationalités discursives. L'impossibilité d'une vérité ultime résulte alors d'une conséquence épistémologique et non d'une modeste éthique. L'évolution des savoirs humains apparaît moins comme une question de découvertes que comme le développement de nouvelles stratégies discursives dans les sciences permettant aux scientifiques de communiquer entre eux.

4. La Sémioception

Nous allons maintenant explorer la deuxième hypothèse. Eu égard à son ancrage dans l'épistémologie sémiologique, exposée jusqu'ici, et en raison de toutes les implications de cette dernière, il paraît logique de comprendre que l'acte sémiologique du sujet – le sentiment de langue du sujet parlant, selon l'expression de Saussure – c'est-à-dire la façon dont le sujet apprend et conçoit le monde, ne peut se définir que comme un *acte sémioceptif*, ou plus simplement comme un acte de *sémioception*. Ce concept sera assumé comme une conséquence directe de l'acte sémiologique, à vrai dire son synonyme, en écartant seulement une éventuelle connotation et une restriction « logique » du terme « sémio-logie ». Dans sa quête de légitimité, il est également revendiqué comme un concurrent direct du concept philosophiquement millénaire et psychologiquement centenaire de la *perception*, qu'il entend surpasser. Il doit, ensuite, se situer par rapport au récent concept cognitiviste d'*énaction* (Varela et Maturana). Enfin, plus amplement et plus généralement, il a l'obligation de concurrencer épistémologiquement et de s'opposer frontalement à ce qui pourrait être raisonnablement nommé *neuroception*, un néologisme embrassant les revendications neurobiologiques qui déterminent la place du cerveau humain comme siège de l'appréhension vitale du monde par l'homme.

Le concept de « sémioception » est inhabituel dans le contexte des recherches linguistiques, ainsi que dans les recherches sémiotiques actuelles. Ce terme, inédit, s'est d'abord calqué, pour moitié, sur l'opération sémiologique de la sémiose (fonction sémiotique ou fonction signique) et, pour l'autre, sur le sémantisme étymologique du latin – *cipio, cepi, captum, capere* – dont les dictionnaires présentent diverses

acceptions comme appréhender, saisir avec les mains, prendre, capter, en parenté avec le terme *captare* (prendre, capter), sans oublier l'air de famille avec le mot latin *caput* (tête).

Si l'étymologie lui offrait davantage de soutien – eu égard à la densité historique des langues, une étymologie en tant que science est quasi impossible –, la sémioception pourrait être simplement interprétée comme une inférence ou comme une opération *mentale* (*capio – caput*) directement exécutée par le truchement de l'acte sémiologique d'un langage ou l'acte de sémiose, c'est-à-dire à travers la fonction sémiotique des deux plans. Le cerveau/esprit (au cours de ses diverses expériences) opérerait, *via* la sémiose signique (à des niveaux d'articulation quelconques), l'appréhension et la cognition du monde.

La *sémioception* n'apporte rien de nouveau à ce qui était déjà contenu dans l'acte sémiologique depuis Saussure, hormis le fait que le nouveau terme récupère et restaure le précédent en le sortant des limbes où dormait la portée épistémologique de la sémiologie - hormis le fait qu'il entre aussi dans un autre espace de « dispute de mots » (cf. Saussure, 2002 : 28). La sémioception impose au sujet la seule façon humaine de concevoir le monde, à savoir, à travers la palette du langage : le sujet sera *condamné* à s'y plier. Mieux encore, il sera condamné à se plier à la façon de *voir* le monde qui est imposée par la sémioception. Je souligne, il sera condamné à *percevoir* le monde sous la condition de possibilité à laquelle le contraint le langage. Notre conception du monde – nous remarquons la parenté étymologique des termes associés – est une *con-ception sémio-ceptive* ; notre vision est sémioceptivement orientée ; nos oreilles organisent sémiologiquement les différents bruits du monde ; notre toucher ne comptabilise pas les chiffres de simples échanges synaptiques entre les tissus nerveux, il saisit sémiologiquement ce qu'il touche. Ainsi tous les sens se régulent sémioceptivement. Enfin, et surtout, notre perception est soumise, au préalable, à la nature sémiotisante du langage ; elle est sémiotisée d'emblée, depuis son origine, et ne constitue pas une perception brute à partir d'une propriété donnée d'avance par dame Nature ; elle est un tout provenant de sa sémiotisation, une perception sémioceptive.

L'acte sémiologique ou sémioception – véritable cœur de l'hypothèse – dicte à toute capture sensorielle, à tout acte perceptif, une *métamorphose colossale* : une appréhension, qui est enregistrée et quantitativement chiffrée par des organes capteurs, des données issues du monde brut, que ce soit de l'extérieur du corps (données extéroceptives) ou à l'intérieur du corps (données proprioceptives et intéroceptives) et qui se métamorphose en une *appréhension signifiante*, donc sémioceptive, imposée *qualitativement* au monde, ou selon la « quantité » de la mesure langagière (cf. la proposition des phorèmes « tensifs » de Claude Zilberberg, 2006, 2012). Le monde des quantités « stupides » physiques, biologiques et neuronales devient alors le monde « intelligent » « psychique » de l'étonnante richesse du vécu humain. Le monde « phénoménologique », à l'échelle humaine plus précisément, devient d'un seul coup « sémiologique ». Dès lors, la phénoménologie humaine ne peut être que sémiologique.

En d'autres termes, la sémioception d'un langage entraîne un métamorphisme généralisé de la perception, qui ne disposera que d'un seul *chréodos* – du grec *χρή* « obligatoire » *οδος* « chemin » –, celui d'être *guidée* par la sémioception. Tout semble s'effectuer comme une « lésion langagière », infligée au cerveau, à ses dispositifs sensoriels, par le réseau des catégories des langages.

Du point de vue sémiologique et immanent, l'acte sémioceptif aurait la primauté heuristique au-delà et en deçà de l'acte perceptuel. C'est par la sémiose convenue que le sujet découvre ou invente le monde qui devient alors son monde perçu. C'est par cette sémioception convenue que le sujet crée ou découvre son propre corps, qu'il sent toute la gamme de ses douleurs et de ses affects. La sémioception, produite par l'acte sémiologique du langage, guide l'appréhension (des sens) et la transforme en perception signifiante, sémiotisée. Le sujet perçoit par l'arbitraire des formes immanentes du langage (dans le contenu et dans l'expression) et non par la caution de ses organes sensoriels. Il perçoit ce que les langages l'amènent à catégoriser sur un *continuum* de phénomènes substantiels ; enfin, il perçoit, voit, sent et appréhende selon ce que son langage l'a amené à faire.

Enfin, en reconnaissant que le sujet se prête à des études bien plus amples, qui dépassent la finalité de mon propos et ma compétence individuelle, il n'est pas sans intérêt de préciser que la sémioception est mieux placée que la perception, à mon sens, pour assurer le statut d'immanence de la macro sémiotique du monde humain, de la micro sémiotique de son corps, et enfin, de la grammaire des affects du sujet. Nous avons besoin d'un concept de ce genre, semble-t-il, pour estimer toute la valeur de la coupure

épistémologique que l'équation sémiologique de Saussure a introduit dans l'univers du savoir humain, par rapport aux philosophies transcendantales ou aux sciences naturalistes. Les catégorisations du plan sensible et du plan intelligible montrent un statut plutôt sémioceptif que perceptif. Dans mon esprit, la meilleure stratégie pour les développements futurs de la sémiotique du vécu, de l'expérience, de la vie, comme praxis signifiante, est de considérer que la condition phénoménologique de la perception humaine ne peut être que sémiologique. Une réflexion collective qui légitimerait la primauté de la sémioception sur la perception représenterait un défi passionnant. Il s'agirait peut-être de la contribution fondamentale de la théorie sémiotique à l'univers du savoir humain. Entre le facteur phénoménologique et le facteur sémiologique, une belle partie est à jouer dans le domaine de la réflexion épistémologique de la théorie linguistique saussurienne et de la théorie sémiotique qui la continue afin de l'étendre aux confins d'où émerge le sens.

Bibliographie

- APEL, Karl Otto. (1987) La sémiotique transcendantale et les paradigmes de la Prima Philosophia. *Revue de Métaphysique et de morale*, 92e année, n. 2. Paris : Armand Colin, p. 147-63.
- APEL, Karl Otto. (2000) *Transformação da filosofia I e II*. São Paulo : Edições Loyola.
- BEIVIDAS, Waldir. (2017) *La sémiologie de Saussure et la sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive. Une troisième voie pour la connaissance*. Limoges : Lambert-Lucas.
- BENVENISTE, Emile. (1966) *Problèmes de linguistique générale I*. Paris : Gallimard (Coll. Tel).
- CASSIRER, Ernst. (1933) Le langage et la construction du monde des objets. *Journal de psychologie normale et pathologique* n. 30, p. 18-44.
- GREIMAS, Algirdas Julius. (1986) Conversation. *Versus. Quaderni di studi semiotici*. n° 43. Milano : Bompiani, p. 41-57.
- MANIGLIER, Patrice. (2006) *La vie énigmatique des signes. Saussure et la naissance du structuralisme*. Paris : Éditions Léo Scheer.
- PARRET, Herman. (1983) La sémiotique comme projet paradigmatique dans l'histoire de la philosophie. Dans A. Eschbach and J. Trabant (eds), *History of Semiotics*. Amsterdam : Benjamins, p. 371-385.
- SAUSSURE, Ferdinand de. (2002) *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- ZILBERBERG, Claude (2006) *Éléments de grammaire tensive*. Limoges: PULIM.
- _____ (2012) *La structure tensive*. Liège : Presses Universitaires de Liège. Collection SIGILLA.

Commentaire de Sungdo Kim

L'article du professeur Waldir Beidivas me semble singulier à bien des égards.

Tout d'abord, comme l'auteur l'a bien indiqué, il a pris le relais, à la place de notre grand Maître Michel Arrivé en modifiant le titre prévu par ce dernier qui nous a quitté soudainement l'an dernier.

Par voie de conséquence, c'est un article inspiré d'un dialogue à la fois intellectuel et spirituel même entre un Maître et son élève ou son successeur qui mérite d'assumer cette tâche d'honneur et de challenge également.

En effet, en lisant ce bel article, la première impression que j'ai eue se caractérise par un sentiment du 'déjà vu' ou plus précisément 'déjà lu', si l'on me permet cette expression. Par cette affirmation, je veux dire que non seulement la connaissance d'une discipline mais surtout le style de pensée et d'écriture d'un grand passeur du sens sont transmis à ses brillants disciples à travers ses paroles et ses écrits qui ont encore un retentissement scientifique à l'échelle globale. Mais ceci dit, l'écrit de Beidivas manifeste une originalité du contenu, une puissance de pensée et une perspicacité de vision qui n'appartiennent qu'à lui, tant il s'est approprié les apports de Michel Arrivé, avec son talent et ses compétences extraordinaires.

Je voudrais dire quelques remarques, dès maintenant, sur cet article très ou même trop dense qui exige donc un effort assidu de la part d'un lecteur, « modèle » (au sens d'Umberto Eco) qui travaille dans le champ des études saussuriennes même depuis plusieurs décennies.

Tout d'abord, il convient de saisir la nature des rapports entre la linguistique, la sémiologie, et l'épistémologie dans l'édifice de la pensée saussurienne. Comme chacun le sait, on a fait couler beaucoup d'encre, surtout concernant le rapport entre les deux premières, qui était justement le sujet majeur et favori de notre mentor, Michel Arrivé. Je suis totalement d'accord avec la typologie des positions suggérée par l'auteur concernant ces trois points de vue. Rappelons-le : une position autonome, un syncrétisme ou une concrescence, une implication.

A ce sujet, je voudrais ajouter deux ou trois positions supplémentaires. En premier lieu, il est légitime de tenter de caractériser les rapports de ces trois paliers en termes de hiérarchie. Cette question se pose du fait que les attitudes des savants de différentes disciplines dans les sciences humaines et sociales doivent être très différentes en termes de priorité et d'indispensabilité de chaque discipline. A titre d'exemple, pour la plupart des linguistes contemporains, ils accorderaient un poids majeur à la linguistique et par le même principe, dans la communauté des sémioticiens du monde, le composant de l'épistémologie reste encore méconnu sinon inconnu. En tout cas, à leurs yeux, il n'est pas indispensable dans la construction de la sémiotique saussurienne contrairement au statut de la linguistique saussurienne.

Ceci dit, il serait tout à fait possible de trouver quelques épistémologues réels ou potentiels qui énonceraient que dans la construction de la pensée saussurienne, l'épistémologie doit être située au sommet, ou elle est la clef de voûte de cet édifice.

La deuxième position peut se penser comme un rapport de complémentarité. Selon cette position, ces trois paliers de la construction saussurienne se nourrissent dans un rapport d'interdépendance. Cette position doit être distinguée du syncrétisme malgré une similitude conceptuelle. Un cas limite de cette complémentarité serait un rapport d'équivalence, c'est-à-dire que ces trois paliers relèvent d'une égalisation: la linguistique=la sémiologie=l'épistémologie.

La troisième option est plutôt un questionnement qu'une position fixe, à savoir que l'on pourrait concevoir une combinatoire de ces trois composants : linguistique et sémiotique, sémiotique et épistémologie, linguistique et épistémologie, linguistique et sémiotique et épistémologie, épistémologie = linguistique + sémiotique, sémiotique= linguistique + sémiotique, etc.

Avant de terminer cette section, il convient de se poser la question suivante : ces trois points de vue ou vocations sont-ils suffisants et exhaustifs pour représenter la hauteur, la profondeur et la largeur de la pensée saussurienne ? Ma réponse est définitivement négative. Dans ce cadre limité, je voudrais juste désigner deux autres vocations manifestées du génie du Maître genevois : elles sont la géographie et la métaphysique qui m'ont fascinées, bien qu'elles ne soient que quelques éclairs et aient laissé quelques intuitions brèves. Pour

la portée du projet de la linguistique géographique, j'ai publié un article en coréen, ayant été tellement impressionné de la vision géographique manifestée dans son troisième et dernier cours de linguistique générale, lorsque j'ai traduit en coréen la version établie par Claudia Mejia. Pour la métaphysique saussurienne dont la place centrale a été déjà soulignée par Simone Bouquet et François Rastier, j'ai traité le sujet dans un article publié pour la revue Protée, avec un titre audacieux, Bouddha, Saussure, Lévi-Strauss : une rencontre singulière.

Il me semble plus raisonnable de me focaliser sur une ou deux, parmi les trois autres thématiques, 'le principe de l'arbitraire radical des signes', 'la sémiologie : une épistémologie', 'le trivium des "prima philosophia", la sémioception, qui sont assez inégales en termes de la longueur. Mais ce qui est un peu gênant pour la lecture de cet article, ce n'est pas cette inégalité quantitative mais une articulation non explicitée ou une simple juxtaposition entre ces trois thématiques.

En tout cas, l'auteur a tenté une réinterprétation carrément philosophique de la pensée saussurienne en prenant le travail du philosophe allemand Apel, 'Le trivium des prima philosophia' comme un prétexte ou un point d'appui pour ses arguments. A cet égard, il est toujours nécessaire de se poser la question fondamentale suivante : la légitimité de la lecture philosophique de l'œuvre saussurienne, ou simplement la nature du rapport entre Saussure et la philosophie. La réflexion philosophique était une préoccupation incessante dans la pensée linguistique, sémiotique et épistémologique de Saussure, à savoir que Saussure lui-même avait conçu un titre assez original comme Philosophie de la linguistique qui est repris par le célèbre philosophe du langage américain J. Katz dans les années 1990 pour critiquer les positions philosophiques de la linguistique chomskienne. Je suis tout à fait favorable à cette tentative de confronter la sémiologie et l'épistémologie saussurienne, et la généalogie ou l'histoire de la philosophie occidentale depuis Aristote jusqu'à Peirce - la version d'Apel ou de quelqu'un d'autre, peu importe. Or, je pose une question insolite à l'auteur : quel intérêt de ce positionnement philosophique pour la sémiotique saussurienne ? Ce qui est à craindre pour ma part, c'est d'être risqué de tomber dans une absorption 'philosophique', malgré des avantages et des mérites de cette interprétation philosophique. Il importe de souligner que la pensée et l'œuvre de Saussure ont insisté sur une distance et une indépendance même par rapport à d'autres disciplines comme la psychologie et la philosophie. Pour moi, lorsque l'on essaie de déchiffrer les idées saussuriennes avec un lenz philosophique, une question de degré doit être posée d'une façon sélective. En effet, on peut trouver des éléments divers du degré zéro philosophique au degré hautement philosophique dans les écrits publiés et inédits - si ma mémoire est bonne, cette expression 'hautement philosophique' a été employée par Saussure lui-même. Bref, je supporte totalement une lecture philosophique de la pensée saussurienne, si elle contribue à enrichir et à élargir la vision saussurienne du monde, du sujet, du langage, de la culture, de l'histoire, et finalement de l'Homme. Pourtant, je ne vois aucun intérêt réel dans une interprétation philosophique de la pensée saussurienne qui s'accomplit juste pour obtenir une légitimité ou une gloire philosophique, ou une 'prima philosophia' dans l'acception d'Apel. Or je vous assure que cet article doit être félicité dans la mesure où il a pleinement démontré la portée épistémologique du sémiotisme immanent en affirmant que "c'est la signification dans le discours ou la fonction signitive, qui devient la condition de connaissance."

La section de la Sémioception comporte les éléments les plus originaux et audacieux. Inspiré de l'expression saussurienne, l'auteur propose un néologisme de sémioception qu'il définit comme un acte sémioceptif pour appréhender la façon dont le sujet apprend et conçoit le monde. Il va de soi que dans ce processus de la saisie du monde, la fonction du signe, linguistique ou non, est primordiale. A ce sujet, il serait hautement intéressant de comparer l'épistémologie sémiologique de Saussure avec celle de Vygotsky qui avait profondément reconnu cette fonction sémiotique dans l'apprentissage du langage par l'enfant.

Or, le champ récupéré par ce terme de sémioception est immense en comprenant 'une inférence ou comme une opération mentale par le truchement de l'acte sémiologique d'un langage". De surcroît, l'auteur a bien indiqué les contraintes linguistique, culturelle, et corporelle imposées au sujet condamné à se plier. En somme, la Sémioception a un avantage productif en assurant 'le statut d'immanence de la macrosémiotique du monde humain, de la microsémiotique de son corps.". Ainsi, l'auteur affirme la pertinence du concept de la Sémioception par rapport à la perception et à la neuroception en parvenant la conclusion suivante : "Les catégorisations du plan sensible et du plan intelligible montrent un statut plutôt sémioceptif que perceptif."

Mais il me paraît que cette conclusion n'est qu'une hypothèse qui doit être expérimentée et validée en confrontant et en dialoguant avec d'autres disciplines comme les sciences cognitives et la phénoménologie que l'auteur a juste évoquées non pas explorées. L'affirmation selon laquelle la condition phénoménologique de la perception humaine est impérativement sémiotique s'inscrit également dans un programme de recherche transdisciplinaire plutôt qu'une thèse établie en soi. Ceci dit, pour ma part je voudrais défendre une posture pluraliste pour éviter de tomber dans un sémio-centrisme.

Gloses glossématiques : la copie du *cours* annotée par Hjelmslev

Lorenzo Cigana, F.R.S.-FNRS (Université de Liège, U.R. Traverses)
Estanislao Sofia, FWO (KU Leuven)

Résumé : L'influence de Saussure sur la pensée linguistique et sémiotique de Hjelmslev, on le sait, a été indéniablement forte. Bien que la conception algébrique du langage supportée par la glossématique remonte au fait plutôt au *Mémoire*, c'est bien au *Cours* que le linguiste danois revient pendant toute sa vie scientifique pour situer sa proposition théorique dans le sillage d'une tradition constituée (et évidemment) a posteriori. La filiation théorique entre Saussure et Hjelmslev, ce qu'ailleurs nous avons appelé « contrepointe » [1], n'a pas en effet l'allure d'un simple prolongement mais plutôt d'une réélaboration originale à partir de prémisses propres. C'est pourquoi Hjelmslev tenait à répéter que sa perspective n'était guère réductible, ni d'ailleurs superposable, à celle de Saussure, et qu'il l'avait maturée en pleine autonomie [2]. Et pourtant, cette attitude défensive, adoptée dirait-on pour mettre sa théorie à l'abri d'associations grossières entre modèles différents, ne semble pas vraiment justifiée à la lumière de l'assimilation critique dont Hjelmslev fait montre dans sa lecture approfondie de la deuxième édition du *Cours*. Nous avons la possibilité de présenter et discuter la copie du *Cours* possédée personnellement par Hjelmslev, y compris ses annotations au texte. Cela nous permettrait de recadrer, philologiquement comme théoriquement, la réception de Saussure par le linguiste danois du double point de vue de la linguistique et de la sémiotique structurales. Proposants : Lorenzo Cigana, Estanislao Sofia, Victor Perez, Carolina Martin Gallego

Bibliographie :

- [1] Cigana, L. (2013) « Da Saussure a Hjelmslev e ritorno : note per un contrappunto », in Fabbri, Migliore (éds.), *Saussure e i suoi segni*, Roma, Aracne, pp. 139-160.
- [2] Hjelmslev, L. (1971), « Introduction à la linguistique », in *Essais linguistiques*, Paris, Le Seuil.
- [3] Toutain, A.-G. (2013) « Entre interprétation et réélaboration : Hjelmslev lecteur du Cours de linguistique générale », in *Dossiers d'HEL*, 3, pp. 1-13.
- [4] Muraro, L. (1971-1972). « Hjelmslev lettore del corso di linguistica generale », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 27, pp. 43-53.
- [5] Harris, R. (2003). *Saussure and his Interpreters* [Second edition]. Edinburgh , Edinburgh University Press. [Chapter « Hjelmslev's Saussure », pp. 76-93]
- [6] Hjelmslev, L. (2015), « La conception linguistique moderne », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 68, pp. 223-248.

§ 1. Présentation d'une découverte

L'histoire qu'on va vous raconter a commencé en octobre 2016, avec l'apparition de quelques images d'un exemplaire du CLG annoté par un dénommé « Louis », qui semblait l'avoir acquis en « Août 1925 ». Les images ont été envoyées sur mon téléphone portable par une collègue, Carolina Martín Gallego, qui venait à son tour de les recevoir de la part de Víctor Béjar Pérez. J'étais à Bruxelles, Carolina à Madrid, Víctor à Amsterdam. Immédiatement, je les ai envoyées à Lorenzo Cigana, qui les a reçues à Liège. Le tout en 15 ou 20 minutes, merveilles des temps modernes. Quelques jours plus tard, Lorenzo s'est rendu à Amsterdam où il a rencontré Sune Gregersen, doctorant danois, l'heureux possesseur de l'exemplaire qui avait servi de modèle pour les photos.

Comme vous, la question que nous (tous) nous sommes posée, et que Sune Gregersen nous a permis d'examiner, était : est-ce bien l'exemplaire du *Cours* qui a appartenu à Louis Hjelmslev ? Louis Hjelmslev : peut-être le lecteur le plus aigu du *CLG*, celui qui a poussé les principes saussuriens (ou disons plutôt, par prudence, *quelques* principes saussuriens) le plus loin, le lecteur de Saussure, son « véritable continuateur », comme Bally même lui avouera (cf. Hjelmslev 1971b : 39) ! Un frisson nous a parcouru rien qu'en

l'imaginant, d'autant plus qu'on voyait dans les marges de ces photos que l'exemplaire semblait copieusement annoté, et qu'il était donc permis d'imaginer qu'il pourrait y avoir des clés intéressantes pour mieux comprendre ce segment de l'histoire récente qu'a été le début des linguistiques « des cercles », selon l'élégante étiquette de Christian Puech.

Il s'agissait pour nous d'essayer de déterminer, dans un premier temps, si l'exemplaire en question a pu appartenir à Hjelmslev, pour se mettre ensuite au travail d'analyse des notes dans les marges, rédigées en français, anglais et danois. Ce qu'on présentera aujourd'hui, c'est le résultat de ce travail : Estanislao Sofia s'occupera de la première des deux tâches ; Lorenzo Cigana s'occupera de l'analyse des notes présentes dans les marges du volume. Les conclusions, on les tirera ensemble avec vous.

§ 2. Cet exemplaire du CLG a-t-il vraiment appartenu à Hjelmslev ?

Louis Hjelmslev est né le 3 octobre 1899. Son père était un mathématicien et un académicien engagé (entre autres, il a été recteur de l'Université de Copenhague). En 1917, un an après la publication du *CLG*, Hjelmslev fait son entrée à l'Université. Il hésite entre la philologie et la grammaire comparée, mais se décide finalement pour cette dernière filière. Sa formation en linguistique avait commencé, cependant, quelques années auparavant. En 1913, à l'âge de quatorze ans, il avait été charmé par la rigueur de *Sprogets logik* d'Otto Jespersen (1860-1943), et en 1916, un an avant son entrée à l'université, il avait obtenu un prix pour un essai sur les mots composés en danois. Il obtiendra encore un prix en 1919 pour un travail sur des inscriptions osques.

À cette époque (1919), Hjelmslev était l'élève du grand linguiste danois Holger Pedersen (1867-1953) et s'intéressait à l'étude des langues indo-européennes et finno-ougriennes, avec une attention particulière portée à la syntaxe. En 1920 pourtant, il choisit comme sujet de master la *phonétique* du lituanien. Il fera en 1921 un séjour en Lituanie à la suite duquel il obtiendra, en 1923, son diplôme de Master. Hjelmslev obtient ensuite une bourse pour la Tchécoslovaquie et se rend à Prague pour un séjour de deux ans (1923-1924) dont il retiendra essentiellement, dit-il, les cours sur « la syntaxe indo-européenne » et « le vieux perse » du professeur Josef Zubatý (1855-1931). En 1925, il se marie. Les deux années suivantes (1926-1927) il les passera à Paris, où il étudie « linguistique générale et philologie slave » avec Meillet et Vendryes. La formalisation des résultats des recherches menées à Paris constituera le premier grand ouvrage de Hjelmslev : les *Principes de grammaire générale* (1928 [1929] ; cf. Arrivé 1985 : 195).

La carrière de Hjelmslev, qui avait alors 28 ans et qui n'avait pas encore soutenu sa thèse (ce qu'il fera en 1932 ; cf. ses *Études Baltiques*), ne faisait que commencer, et son renom n'avait pas atteint l'ampleur mondiale qui lui était destinée. Mais nous pouvons arrêter notre parcours biographique à ce stade, car la date qui nous concerne est 1925 : c'est celle qui figure sur l'exemplaire que nous avons à examiner.

De tout ce qui, dans l'énorme carrière de Hjelmslev, est survenu après 1930, nous ne donnerons que quelques indices. En premier lieu, on notera que Hjelmslev a reconnu trois sources principales d'inspiration : a) l'école danoise (Rask, Møller, Thomsen, Jespersen, Wiwel, Pedersen) ; b) l'école russe (surtout pétersbourgeoise : Fortunatov, Peterson, etc.) ; et c) l'école franco-suisse (essentiellement Saussure et ce qu'on trouve des idées de Saussure chez Meillet). En ce qui concerne cette dernière école, cependant, Hjelmslev a toujours insisté sur le fait qu'il ne faudrait pas la « magnifier » : il serait parvenu aux postulats qu'on pourrait croire « saussuriens » par ses propres moyens, bien avant avoir pris contact avec le *CLG* (cf. Hjelmslev 1971b : 40 ; voir plus bas §3). C'est là un propos qui était habituel, je dois dire, chez les auteurs russes qu'il fréquentait. Le *CLG* était connu à Moscou dès 1918, notamment par Jakobson, Vinokour, Romm, Bernštein et Peškovskij, et à Saint-Pétersbourg depuis au moins 1920, notamment par Fortunatov et Peterson (cf. Chidichimo & Sofia 2017). Les auteurs russes disaient cependant – en général – que la systématisation saussurienne, bien qu'intéressante, était pour eux sans nouveauté, car qu'ils étaient parvenus aux principaux éléments de la doctrine bien avant (et donc indépendamment) de Saussure (cf. Chidichimo & Sofia 2017).

Il y avait donc, avant la lettre, un air de ressemblance entre les écoles russe et franco-suisse où Hjelmslev reconnaissait deux de ses sources d'inspiration, et Hjelmslev a pu donc trouver, en effet, des postulats « saussuriens » chez d'autres auteurs – y compris, d'ailleurs, les danois, notamment chez Madvig qu'il a dû également connaître.

Abstraction faite de tout cela, cependant on peut énumérer une série de faits historiques (entendons par là « historiquement avérés ») qui suggèrent que Hjelmslev a pu rencontrer Saussure avant 1925 et ailleurs que dans de simples « reflets » de sa doctrine chez d'autres auteurs.

Je ne m'arrête pas sur Prague, car il me semble évident (ou du moins très probable) qu'il a dû entendre parler de Saussure à ce moment-là, où le Cercle de Prague était en train de s'organiser en présence notamment de Serge Karcevskij, un des grands divulgateurs de Saussure en Russie, et Roman Jakobson, un des grands divulgateurs de Saussure *tout court*. Ils habitaient tous les deux à Prague pendant le séjour de Hjelmslev et ils ont beaucoup fait pour faire connaître les idées de Saussure à Prague et, à travers Prague, en Russie. On conserve toute une correspondance sur cette affaire, la constitution du Cercle de Prague, qui a occupé aussi Albert Secheyay (cf. Chidichimo-Sofia 2017).

En excluant le séjour de Hjelmslev à Prague, notons seulement que : a) Hjelmslev, qui a étudié les langues indo-européennes et notamment les langues baltes et la phonétique du lituanien, ne pouvait pas ignorer, lors de ses études, le *Mémoire* de Saussure ni, surtout, les articles de Saussure sur l'accentuation lituanienne (cf. Saussure 1894a/b et Saussure 1896). Rappelons qu'il y a même une loi sur le déplacement de l'accent que Saussure a formulée pour le lituanien et que Fortunatov a généralisée pour les langues baltes et slaves, connue en général comme « loi de Saussure-Fortunatov » ; b) Le *CLG* avait bénéficié d'une très ample diffusion, fruit des efforts de Bally et Secheyay pour que la pensée de leur maître pénètre toutes les frontières. Payot avait destiné 100 exemplaires pour le service de presse de l'ouvrage, et en effet, entre 1916 et 1925, au moins 24 comptes rendus étaient parus : 10 en français (dont 3 de Meillet et un de Vendryes), 7 en allemand, deux en néerlandais, un en anglais, un en italien, un en roumain, un en hongrois et un autre, remarquable, en danois, publié en 1917 par Otto Jespersen. On voit mal comment Hjelmslev aurait pu les ignorer, surtout ce dernier ; c) Holger Pedersen, qui a été le professeur de Hjelmslev pendant ses études de Master sur la phonétique du lituanien, a correspondu avec Bally et a flirté lui aussi avec la possibilité de rédiger un compte rendu du *CLG*. On conserve des copies de lettres de Bally à Payot et au *Bollettino di Filologia Classica* (Milan) où les différents acteurs se mettent d'accord pour la publication d'un compte rendu et pour l'envoi, à ce propos, d'un exemplaire du *CLG* à Pedersen. Ces lettres datent du mois de mai 1918. Pedersen, grand connaisseur du *Mémoire* et du Saussure indo-européaniste, connaissait donc au moins dès 1918 le *CLG*. Ce n'est pas une preuve pour affirmer que Hjelmslev l'ait lu *lui aussi*, mais si Pedersen s'était intéressé à cet ouvrage au point de vouloir en faire un CR, on peut imaginer qu'il a pu en parler à son étudiant, qui travaillait, de surcroît, sur un sujet qui a été *le* grand sujet de Saussure (publiquement du moins) après le *Mémoire*.

Cette liste de faits, que je ne détaille davantage pour être bref et qui pourrait d'ailleurs être élargie, montre qu'il n'est pas du tout surprenant que Hjelmslev ait pu acquérir le *CLG* en 1925. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne l'a pas connu auparavant ; à *mon* sens [ES], cela est même très invraisemblable. Il est probable, au contraire, que Hjelmslev a connu Saussure bien plus tôt, au moins depuis ses études sur le lituanien, et qu'il l'ait « retrouvé » lors de son séjour à Prague. La réaffirmation de cette rencontre et la lecture approfondie du *CLG* en 1925 (la date est en accord avec celle suggérée par Fischer-Jørgensen [1965, p. VI] ; voir note 2) a pu déterminer le choix de Paris et de Meillet/Vendryes comme voie pour poursuivre ses études.

Si l'on devait se prononcer sur la question autour de laquelle nous avons tourné dans cette première section, la réponse (partielle) serait donc : oui, cet exemplaire, acquis par un certain « Louis » en « Août 1925 », *a pu appartenir* à Louis Hjelmslev.

§ 3. Raisons internes pour l'attribution

Dans cette section, nous nous proposons d'examiner quelques éléments servant à évaluer une éventuelle attribution de cet exemplaire du *CLG* à Hjelmslev du point de vue du contenu, ainsi que de présenter le volume et les annotations marquées en marge.

Il s'agit d'une deuxième édition du Cours, publiée donc en 1922, et notamment d'une reliure à la française, en carton et papier marbré, avec signet bleu et annotée aux crayons noir et rouge. Cela pourrait suggérer que Hjelmslev a lu le texte une première fois et qu'il y est revenu une deuxième fois, peut-être lors de la préparation de ses *Principes*. Étant donné que dans ce dernier ouvrage la pensée saussurienne est déjà assimilée par Hjelmslev, bien que d'une façon idiosyncratique, cette hypothèse nous semble fort plausible.

Dans tous les cas, quatre éléments autorisent l'hypothèse que Hjelmslev aurait effectivement été le propriétaire de l'exemplaire qu'on examine : a) l'aspect graphique, b) l'aspect bibliographique, c) l'aspect chronologique et d) le contenu théorique des gloses, qui sera traité dans la section § 4 :

- a) Considérons tout d'abord la signature du propriétaire, faite à l'encre noire, qui se trouve dans la page de garde (celle qui précède le frontispice) de la reliure originelle (cf. Fig. 1) : elle comprend un nom (*Louis*), un mois et une année (août, 1925) en danois ou en anglais. L'aspect graphique de l'écriture, de la signature et des annotations que l'on retrouve à l'intérieur du livre est tout à fait compatible avec celui des notes manuscrites du fonds Hjelmslev conservé dans les archives de la Bibliothèque Royale à Copenhague (cf. figures 1-4). De surcroît, on notera la forte ressemblance entre le symbole en forme d'étoile qui précède l'abréviation « NB » (i.e., « Nota Bene ») de notre exemplaire et le même symbole en forme d'étoile qui apparaît, par exemple, dans le tapuscrit annoté du *Résumé* (1941) ou dans le manuscrit des *Texas Lectures* (1961) (cf. figures 5-7).
- b) Habituellement, lorsqu'il s'agit de renvoyer au CLG de Saussure, Hjelmslev fait presque exclusivement référence à la deuxième édition : celle de l'exemplaire que l'on examine. Afin de vérifier la correspondance entre les références à Saussure chez Hjelmslev et les annotations présentes dans notre exemplaire, nous avons analysé les *Principes de grammaire générale*, le premier ouvrage théorique important de Hjelmslev ; on a pu noter qu'en effet, il y a souvent des liens entre les renvois au CLG de Saussure et les annotations présentes sur notre exemplaire.
- c) Finalement, la date mentionnée à côté de la signature remonte à la période postérieure au voyage de Hjelmslev en Lituanie (1921) et à son séjour à Prague (1923-1924). Comme il a été rappelé plus haut, Hjelmslev se maria en 1925, année où il fut également chargé d'un enseignement de langue au sein d'un cours préparatoire à la maturité à Skindergade (Copenhague). On a montré plus haut plusieurs indices qui suggèrent que Hjelmslev a pu être le propriétaire de cet exemplaire du CLG.

Le fait de dater la lecture de Saussure par Hjelmslev en 1925²¹ nous permet aussi, à notre avis, de recadrer certaines affirmations faites dans l'article « L'analyse structurale du langage » (1948), et notamment la prise de distance vis-à-vis la pensée saussurienne que Hjelmslev manifeste dans ce texte. En effet, lorsqu'on s'intéresse à la question de savoir comment le linguiste danois perçoit sa propre assimilation des idées de Saussure, on a affaire à une étrange oscillation. Dans une lettre envoyée à Martinet en 1946 – lettre dont le ton est personnel voire familier – Hjelmslev avoue que, même s'il est « toujours difficile de mesurer les influences historiques », en ce qui concerne les influences qu'il a subi personnellement c'est l'influence « de Saussure, de Sapir et de Jones et de leurs élèves [et non celle de la phonologie pragoise] qui a été décisive » pour le développement de sa théorie (lettre à Martinet du 20 mai 1946, cf. Arrivé 1982 : 80-81). Au contraire, deux ans plus tard, Hjelmslev précise sa position, d'une façon plutôt critique, au sujet du CLG et de son importance :

Les conséquences théoriques de cette position furent tirées par Saussure dans son *Cours de linguistique générale*. C'est là que nous trouvons exposé l'arrière-plan théorique qui a été résumé au début du présent article. Mais l'on doit garder à l'esprit que la théorie saussurienne, telle qu'elle est exposée dans ces conférences faites à des occasions diverses et à quelques intervalles, n'est pas complètement homogène [...] ; ses cours sur la linguistique générale sont l'aboutissement de sa lutte pour prendre pied sur le terrain nouveau qu'il avait découvert, et non un exposé de ses vues définitives. Il y a des divergences entre quelques-unes des affirmations contenues dans ce livre. [...] la distinction [entre *forme* et *substance*, entre *langue* et *parole*] n'est pas maintenue d'une façon parfaitement claire dans toutes les parties du livre, et le terme *langue* y a en effet plus d'un sens. [...] En ce qui me concerne, mon effort porte du côté de la *langue*, étudiée et conçue comme simple forme, comme un schéma indépendant de l'usage. Saussure résume ainsi ce qu'il considérait lui-même comme l'idée fondamentale de son Cours : « *la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même* »

²¹ Cf. aussi Eli Fischer-Jørgensen (1965: VI): "Hjelmslev had not read Saussure until 1925".

et pour elle-même » [cf. *Cours de linguistique générale*, p. 317 (2^e éd., Paris, 1922)] [...]. Toutefois, j'aimerais dire avec force que la théorie glossématique ne doit pas être confondue avec la théorie saussurienne. Il est difficile de connaître dans les détails les conceptions de Saussure, et ma propre approche théorique a commencé à prendre forme il y a bien des années, avant même que j'aie eu connaissance de la théorie saussurienne. La lecture et la relecture des cours de Saussure m'ont confirmé dans plusieurs de mes vues ; mais je considère nécessairement sa théorie sous un angle qui m'est personnel, et je n'aimerais pas m'aventurer trop loin dans l'interprétation de cette théorie. En mentionnant Saussure ici mon intention était de mettre l'accent sur la dette profonde que j'ai contractée à l'égard de son œuvre (Hjelmslev 1948 [1971b] : 37-40).

Nous retiendrons deux considérations : d'abord, le fait que Hjelmslev se réfère ici non pas à sa pensée tout court, mais spécifiquement à la glossématique dont il partage la paternité avec Hans Jørgen Uldall. En même temps, même s'il vaut mieux de se garder d'identifier hâtivement la pensée hjelmslévienne *tout court* avec la glossématique, il faut aussi se demander où se situe au juste la limite entre ces deux instances, et s'il n'y aurait pas par contre un glissement nécessaire entre « dette » et « influence ». Deuxièmement, on sait que Hjelmslev avait développé très tôt ses idées sur la linguistique, inspiré notamment par la lecture de Jespersen et de Wiwel et, plus tard, par les cours de Pedersen (voir plus haut). Et pourtant, c'est bien après s'être plongé dans les enseignements de l'école franco-suisse que Hjelmslev décide de donner à ses recherches une configuration « stable » en publiant ses *Principes*. C'est donc la lecture du *Cours* et son « apprentissage » à Paris qui semblent lui avoir suggéré la nécessité (ou la convenance) de systématiser ses idées dans une approche théorique cohérente et fondatrice. Par là, il y a lieu de considérer les *Principes* non seulement comme le *commencement* de son travail mais aussi et surtout comme l'*aboutissement* d'une série de tentatives ou d'expériences précédentes²².

En d'autres termes, Hjelmslev se rendait compte que la réussite de ses recherches et la continuation de ses études n'étaient possibles qu'à condition de les structurer dans une grammaire générale et rationnelle (Fischer-Jørgensen 1965 : v). Dans ce processus, la lecture de Saussure ne joue pas le rôle de « source » (rôle qu'il faudra attribuer à la lecture « révélatrice » de l'œuvre de Sapir, par exemple), mais plutôt de « viatique », d'un interlocuteur auquel il faudra revenir au fur et à mesure que la recherche avance. Et en effet, la deuxième moitié des années vingt représente pour Hjelmslev un tournant idéologique majeur : depuis les *Principes*, Hjelmslev commence à se référer à Saussure comme le précurseur idéal de sa ligne de recherche consacrée à l'immanence. Il s'agit, comme on le voit, d'un moment clé de l'histoire de la linguistique et de la sémiotique structuralistes : par le choix arbitraire – et opéré rétrospectivement – d'une figure fondatrice, la pensée structurale se constitue en tant que « nouveau classicisme », pour utiliser les mots de Hjelmslev (cf. Hjelmslev 2015 : 237).

²² Il ne faut oublier les travaux de Hjelmslev d'avant 1928, notamment :

- 1916 *Sammensatte ord i dansk* [Les mots composés en danois], œuvre de 97 pages manuscrites par laquelle il gagna le concours organisé par son école, l'Hellerup Gymnasium.
- 1922 *Indtryk fra Litauen. I : Ydre linjer ; II. Indre liv* [Impressions de la Lituanie. I : lignes extérieures, II : vie interne], « Gads danske Magasin », 16 : 409-416.
- 1923 *Otto Jespersen værk om sproget* [L'œuvre de Otto Jespersen sur le langage], « Tilskueren », 40(2) : 48-58.
- 1925a *Studentermødet i Nyborg*, « Elskra-Bladet », 18.8.
- 1925a *Aandsarbejdernes Internationale*, « Ekstra-Bladet », 19.10.
- 1926a *Création de nouvelles revues scientifiques*, « Bulletin des relations scientifiques », 1(1) : 39-40 ; concernant « Acta Philologica Scandinavica ».
- 1926b *Linguistique comparée et générale. Les efforts pour un système international de transcription phonétique et de translittération*, « Bulletin des relations scientifiques », 1(1) : 48-49.

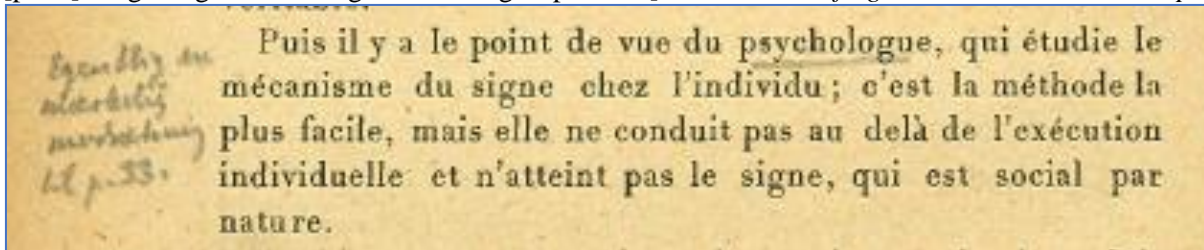
§ 4. Les gloses

Arrêtons-nous maintenant sur la modalité de lecture et sur les types d'interventions figurant dans les marges de l'exemplaire sous analyse. D'un point de vue graphique, on a affaire à différents types d'annotations :

- a) des signes faits au crayon, noir ou rouge. On ne dispose pas d'éléments suffisants pour établir si l'alternance de couleurs reflète différents degrés d'importance ou différents moments ou instances de lecture. Dans tous les cas, les interventions en rouge sont plus rares et ne représentent en général que des soulignements et/ou des traits ou marques figurant dans les marges ;
- b) des signes horizontaux (soulignements), des traits verticaux servant à mettre en valeur des portions de texte de différente ampleur (quelques lignes, un paragraphe, etc.), des astérisques et/ou des petits points facilitant l'identification de passages-clé dans une argumentation ou dans une liste, les « Nota Bene », les renvois, les points d'interrogation ou d'exclamation, les « x », des gloses textuelles (c.-à.-d. des annotations, des considérations complémentaires, des critiques, des traductions, des corrections, etc.) ;
- c) si l'on considère la distribution inégale des interventions dans les différents chapitres du *CLG*, on peut tenter une classification des annotations selon l'importance ou la difficulté des contenus visés. La concentration des notes est particulièrement marquée, en effet, autour des sections liminaires du *CLG*, notamment l'introduction, l'appendice « phonologique » et la première et la deuxième partie, consacrées comme on le sait aux principes généraux et à la linguistique synchronique. En revanche, les chapitres relatifs à la linguistique diachronique et à la géographie linguistique sont complètement délaissés: l'auteur des commentaires, qui prend le soin de corriger et de compléter les entrées de l'index (cf. figures 8), ne souligne ni remarque rien dans ces derniers chapitres.

Pour terminer, nous voudrions nous arrêter un instant sur un certain nombre d'annotations et de commentaires parmi les plus intéressants, abstraction faite des « Nota Bene », des traductions danoises des expressions françaises employées par Saussure, des renvois et des soulignements.

[p. 34] « Egentlig en mærkelig modsætning til p. 33. » [*d'ailleurs, une flagrante contradiction avec p. 33*]



La remarque de Hjelmslev concerne ici le statut épistémologique de la psychologie. Au point visé, en effet, cette science est bornée à la dimension individuelle, tandis qu'à la page précédente Saussure avait emboîté la sémiologie dans la psychologie collective et cette dernière dans la psychologie générale, laissant donc entendre la possibilité, pour la psychologie, de prendre en charge la dimension sociale, constitutive des systèmes des signes et de leur science. On sait par ailleurs que dans les *Principes* (1928), Hjelmslev suit presque la même démarche théorique, en emboîtant la grammaire et la linguistique dans la psychologie collective et descriptive selon le principe selon lequel *tout ce qui est linguistique est psychologique, l'inverse n'étant pas vrai*. On sait aussi que dans cet ouvrage de Hjelmslev, la sociologie est complètement absente ou effacée : l'ambiguïté concernant la psychologie que Hjelmslev reproche à Saussure, on la retrouve donc chez Hjelmslev lui-même. Dans plusieurs endroits de ses *Principes*, en effet, le linguiste danois parle des faits linguistiques comme des faits qui relèvent de la psychophysiologie en tant qu'étude indirecte des contenus de conscience²³. Ce type d'approche serait le seul méthodologiquement objectif, vu qu'il a affaire à l'expression (objectivisante) des contenus de conscience. J'ai plusieurs fois attiré l'attention sur le fait que

²³ « La psychologie indirecte s'appelle d'ordinaire psychophysiologie. D'après les diverses sortes de faits psychiques et des manières dont ils se révèlent, la psychophysiologie peut se constituer sous des aspects différents. Un des aspects essentiels de la psychophysiologie sera la linguistique, et, tout particulièrement, la grammaire ».

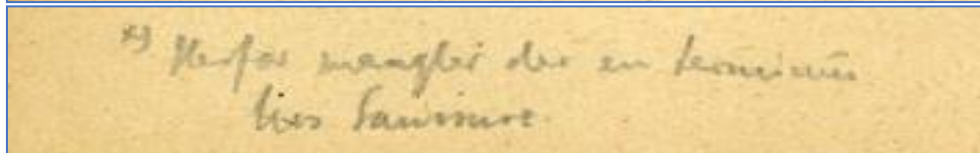
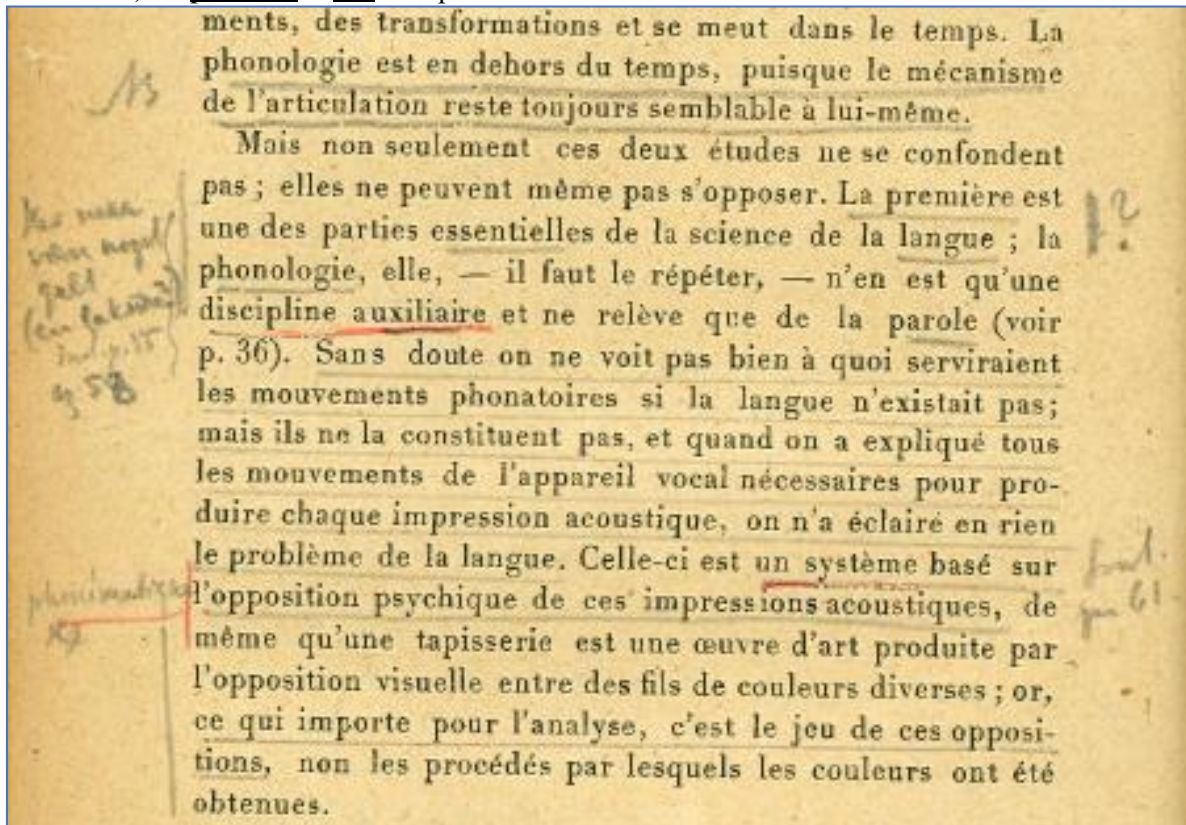
cette « ambigüité » se représente d'une façon inattendue dans *La Stratification du langage* (1954) : en effet, le deuxième niveau de la substance est appelé, de manière anti-intuitive, « sociobiologique ».

[p. 56] « Her maa være noget galt (en lakune?) sammenlign p. 55 og 58 » [Ici il doit y avoir quelque chose qui ne va pas (une lacune ?), cf. p. 55 et 58]

« phonématique *) [...] *Herfor mangler der en terminus hos Saussure » = *phonématique** [...] *à cet égard un terme manque chez Saussure

« * > Système de phonèmes ou système de sons ? »

« *) Ici phonème et son s'emploient indifféremment. »



[p. 156] « “Son” pourrait être remplacé ici par le terme plus général de “matérialisation”. »

Le rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée n'est pas de créer un moyen phonique matériel pour l'expression des idées, mais de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités. La pensée, chaotique de sa nature, est forcée de se préciser en se décomposant. Il n'y a donc ni matérialisation des pensées, ni spiritualisation des sons, mais il s'agit de ce fait en quelque sorte mystérieux, que la « pensée-son » implique des divisions et que la langue élabore ses unités en se constituant entre deux masses amorphes. Qu'on

*la pensée
est chaotique
et par le
travail plus
général de
"matériali-
sation".*

Les annotations qu'on vient de reproduire entrent pour ainsi dire en résonance : elles portent sur la distinction saussurienne entre phonologie et phonétique. La première était définie par Saussure comme une science auxiliaire ayant affaire à l'articulation physiologique des sons, tandis que la deuxième était la science, historique et essentiellement linguistique, ayant affaire à l'évolution des sons linguistiques. Or, d'après Hjelmslev, si la phonologie relève de la parole et la phonétique de la diachronie, il faudrait qu'une étude synchronique et systématique des sons soit également possible. Ce type d'étude est suggéré peu après par Hjelmslev via l'expression « système basé sur l'opposition psychique de ces impressions acoustiques » – expression pour laquelle Saussure n'aurait pas trouvé un terme exact. Voilà donc la suggestion de Hjelmslev lui-même : un tel système serait un système *phonématique* – un terme qui annonce l'article *On the principles of phonematics*, de 1935 (article rédigé pour le *Second International Congress of Phonetic Sciences*). Voilà donc le glissement que Hjelmslev reproche à Saussure : ce qu'il faut dresser d'abord n'est pas – comme le dit Saussure à la page 58 du *CLG* – le système *phonologique* des sons, mais le système des phonèmes. On retrouve ici une considération basée sur un argument plus profond : du système des phonèmes – c'est-à-dire des invariantes cénématiques – dépendent à la fois le système des sons – c'est-à-dire des variantes cénématiques – et son étude.

[p. 175] « I stedet for en endelig række kan maaske bedre her tales om en lukket række. » [Au lieu d'une série finie il vaudrait mieux parler ici d'une série fermée]

*I stedet for en endelig række kan maaske bedre her
tales om en lukket række.*

« Men langue – parole! » [Mais langue – parole !]

mais la série n'est pas indéfinie comme celle de *enseignement, changement, etc.* ; le nombre des cas est déterminé ; par contre leur succession n'est pas ordonnée spatialement, et c'est par un acte purement arbitraire que le grammairien les groupe d'une façon plutôt que d'une autre ; pour la conscience des sujets parlants le nominatif n'est nullement le premier cas de la déclinaison, et les termes pourront surgir dans tel ou tel ordre selon l'occasion.

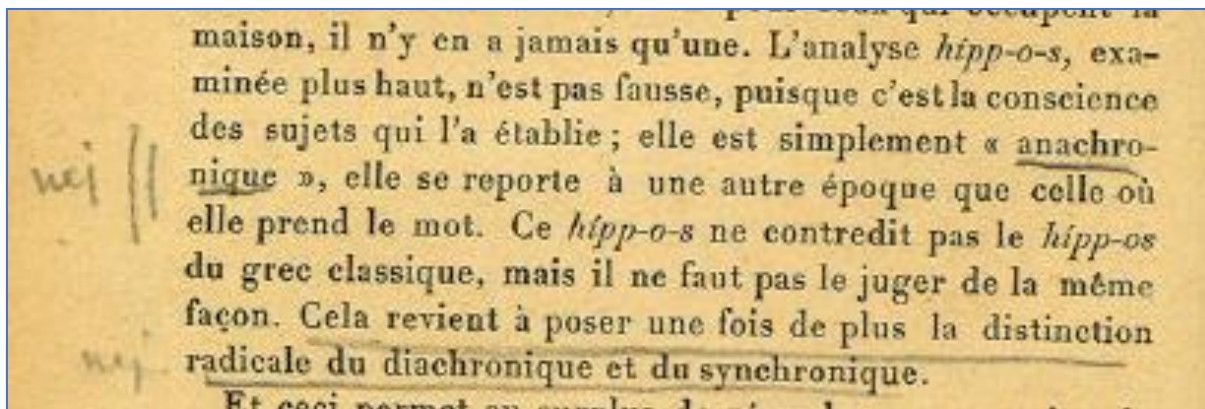
} *Mon
langue-
parole!*

Ces dernières représentent à mon avis les annotations les plus importantes et pour ainsi dire « typiques » : elles portent sur le concept de « rapport associatif ». D'abord, Hjelmslev souligne les deux caractères de l'*ordre indéterminé* et du *nombre indéfini* des séries associatives linguistiques. Il souligne aussi le concept de *paradigme flexionnel* : d'après le *CLG*, celui-ci constitue en effet un exemple de série associative ou inventaire paradigmatique quantitativement délimité. Quant au caractère indéfini des paradigmes, Hjelmslev propose le terme de *série fermée* – un attribut qui sera défini comme étant une condition fondamentale, épistémiquement et ontologiquement, de n'importe quelle langue ou sémiotique (cf. Hjelmslev 1971a : 64, 86 sqq, 92). D'ailleurs, Hjelmslev ne semble pas être d'accord avec Saussure quant à la nature arbitraire de l'ordre des membres d'un paradigme. Est-ce vraiment par un acte purement arbitraire que le grammairien réunit les cas d'une manière, plutôt que d'une autre ? N'y a-t-il pas, au fond, un principe d'ordre, un critère distributif immanent et constitutif des paradigmes ? C'est là une question qui marquera une bonne partie des recherches de Hjelmslev dans les années trente (cf. Badir-Cigana 2017). Des ouvrages comme *Structure générale des corrélations linguistique* [1933] (1971), *La catégorie des cas* (1935-37) ou *Numerus og genus* (1956) peuvent être lus à partir de ces questions-là.

La réponse à laquelle Hjelmslev parvient, comme on le sait, se structure autour du concept d'*opposition participative* (cf. Cigana 2014) : l'ordre des membres dans un paradigme n'est pas fortuit, mais au contraire il est symptomatique d'un principe d'organisation intrinsèque. Ce n'est donc pas par hasard si, par exemple, dans un vocabulaire latin ou grec on classifie les noms à partir du nominatif singulier et les formes verbales à partir de la première personne de l'indicatif. Dans des conditions optimales, la structure est « symptomatique » et l'usage *reflet* du schéma : pour adopter la terminologie glossématique, cela revient à dire qu'il y a une affinité entre usage (substance) et schéma (forme). De là part la critique d'une perspective fondée sur la conscience ou le sentiment du sujet parlant – critique manifestée, semblerait-il, par l'annotation en marge « mais langue – parole » : lorsqu'on a affaire à la reconstruction de la structure, on ne peut pas se baser sur le sentiment, sous peine de tomber dans une pétition de principe, car on justifierait l'utilisation de la langue à partir de l'utilisation de la langue elle-même.

[p. 252] « nej », « nej »

C'est la seule négation explicite annotée en marge : elle concerne la distinction nette et radicale entre synchronie et diachronie, une réaction qui rejoint une des formes typiques de la réception saussurienne (cf. par exemple la lecture de Vološinov ou de Bakhtine, ou celle de l'école idéaliste de Vossler). Comme il le fera plus tard, en 1934, lors de la série de conférences sur le système et le changement linguistiques (cf. Hjelmslev 2016), Hjelmslev vise ici une véritable *Aufhebung* de l'opposition entre synchronie et diachronie.



Enfin, nous voudrions attirer l'attention sur un détail : une « omission » qui a la nature d'un *silentium loquens*. Le passage – plusieurs fois évoqué comme représentatif de la pensée structuraliste – qui conclut le *CLG*, là où on lit que « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même », n'a pas été souligné ni marqué. On aurait pu attendre un signe ou une annotation de la part de Hjelmslev, signalant l'adhésion à l'impérialisme de la forme et de l'autonomie de la linguistique que cette expression manifeste. Eh bien non : elle est tout simplement laissée là, telle quelle, pour la gloire d'une idéologie qui, au temps de Hjelmslev, devait peut-être encore se faire.

§ 5. Conclusion

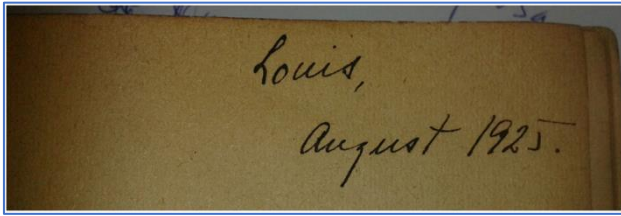
On se sera aperçu, au cours de l'exposition, que dans cette deuxième partie on a pour ainsi dire « joué aux cartes découvertes » : en évitant de garder la distance demandée par une attribution incertaine, on a choisi de décrire les annotations en assumant que la plume était effectivement celle de Hjelmslev. Cela n'a pas seulement été pour éviter le recours continu à des formules artificieuses comme « ici le propriétaire ... » etc., mais surtout parce qu'il nous a semblé intéressant de justifier *ex post* le contenu des annotations à partir d'un background hjelmslévien. L'inconvénient, certes, de nature rhétorique, est de donner pour acquise une attribution qui, au contraire, ne saurait être que « très probable ».

On nous permettra d'affirmer ici que l'objectivité ne consiste pas seulement à nous rendre invisibles en tant que critiques, en donnant au lecteur les éléments pour juger si le propriétaire était effectivement Hjelmslev, mais aussi à expliciter notre position. Voilà donc les raisons qui nous poussent à considérer cette dernière option comme vraisemblable :

1. aucun élément n'empêche une telle attribution (c'est bien là une argumentation *via negativa* qui représente cependant la condition nécessaire de l'attribution) ;
2. l'aspect graphique des annotations se correspond avec l'écriture de Hjelmslev ;
3. les renvois au *CLG* que l'on retrouve dans l'œuvre de Hjelmslev se réfèrent précisément à la deuxième édition ;
4. en général, le contenu des annotations montre une orientation théorique, ou plutôt une élaboration conceptuelle, qui est compatible avec les positions du jeune Hjelmslev.

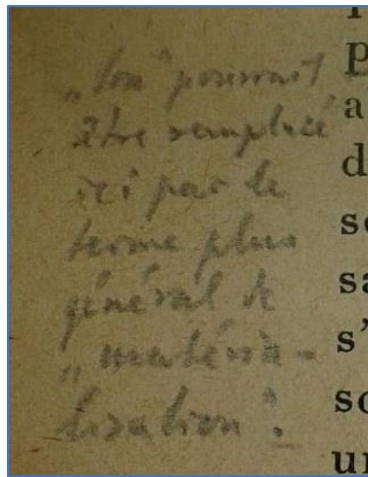
Pour terminer, disons que, même si ces éléments ne permettent pas de trancher définitivement la question de l'attribution – surtout parce qu'il nous était impossible de reconstruire les voies physiques de circulation de cet exemplaire – ils s'appuient sur un matériel documentaire concret, qui nous donne une occasion assez rare : celle de toucher du doigt l'un des passages les plus délicats de la transmission des idées du structuralisme européen, « cristallisé » ici sous forme d'un livre annoté.

LISTE DES FIGURES



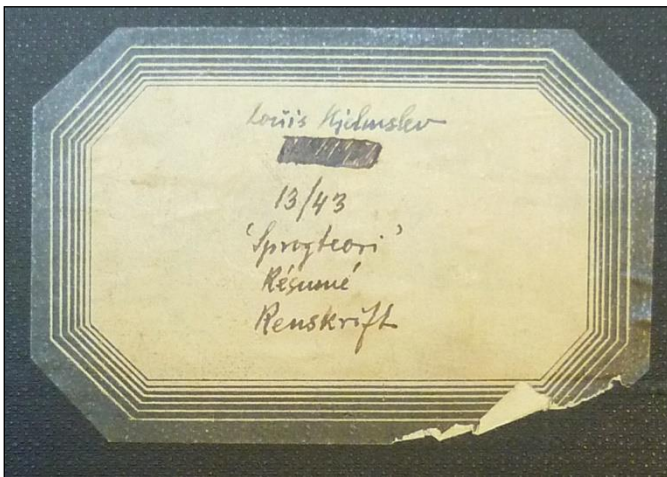
Louis,
August 1925.

Fig. 1 – Signature « Louis » sur CLG



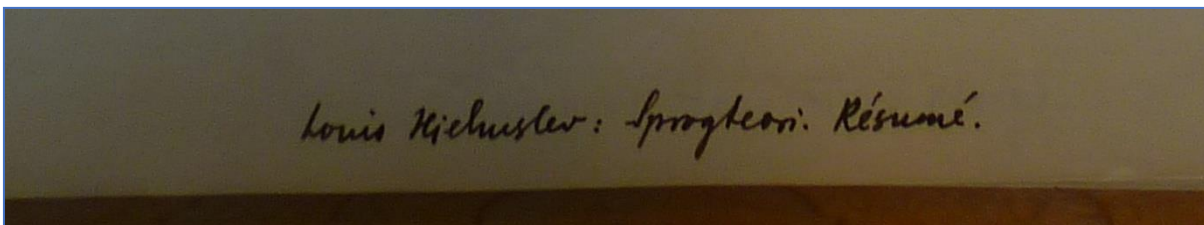
« les » pourrait
être simplifié
ici par le
terme plus
général de
« matériali-
sation ».

Fig. 2 – Annotation en marge du CLG



Louis Michuslew
~~13/43~~
13/43
'Sprogteori'
Résumé
Reuskript

Fig. 3 – Page de garde du Résumé (1941)



Louis Michuslew: Sprogteori. Résumé.

Fig. 4 – Annotation dans Résumé (1941)

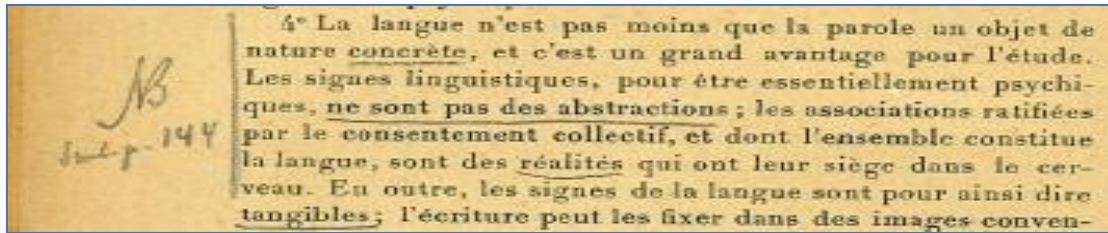


Fig. 5 – « NB » en marge du CLG



Fig. 6 - « NB » et symbole « étoile » dans le CLG

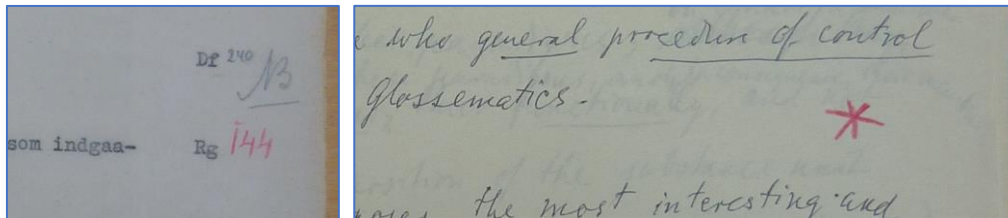


Fig. 7 – « NB » et étoile de Hjelmslev resp. dans le *Résumé* (1941) (à gauche) et dans le manuscrit des *Texas Lectures* (1961) (à droite)

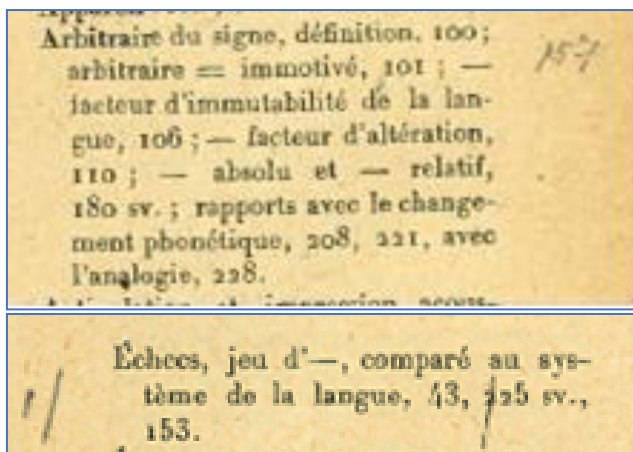


Fig. 8 – Corrections introduites en marge à l'index

BIBLIOGRAPHIE

- Arrivé, M. (1982), « Hjelmslev lecteur de Martinet lecteur de Hjelmslev », *Linx*, 6 : 77-93 [en ligne http://www.persee.fr/doc/linx_0246-8743_1982_num_6_1_962] consulté le 25.11.2017.
- Badir, S., Cigana, L. (2017), « Systématiser les associations. Le concept hjelmslévien de paradigme et son héritage greimassien », in Basso Fossali, P. et Colas-Blaise, M. (éds.), *La notion de paradigme dans les sciences du langage / The Paradigm Concept in the Sciences of Language* (Signata, 8) : 247-267.

- Chidichimo, A., Sofia, E. (2017), « À propos des traductions, la diffusion et la réception du CLG en Russie (1916-1927), in Chepiga & Sofia (éds.), *La correspondance entre linguistes. Un espace de travail*, Academia, Louvain-la-Neuve, pp. 155-178.
- Fischer-Jørgensen (1965), « Louis Hjelmslev ». *Acta Linguistica Hafniensia* 9. pp- iii-xxii.
- Hjelmslev, L. (1948), « L'analyse structurale du langage », in Hjelmslev 1971b : 34-43.
- Hjelmslev, L. (1971a), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minit.
- Hjelmslev, L. (1971b), *Essais linguistiques*, Paris, Minit.
- Hjelmslev, L. (2015) : « La conception linguistique moderne », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 68 : 223-248.
- Hjelmslev, L. (2016), *Système linguistique et changement linguistique*, Paris, Garnier.
- Saussure, F. de (1894a) « À propos de l'accentuation lituanienne », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* III, p. 425 sqq. [repris dans Saussure 1922, pp. 490-512].
- Saussure, F. de (1894b) « Sur le nominatif pluriel et le génitif singulier de la déclinaison consonantique en lituanien ». *Indogermanische Forschungen* IV, p. 456 sqq [repris dans Saussure 1922, pp. 513-525].
- Saussure, F. de (1896) « Accentuation lituanienne ». *Indogermanische Forschungen* VI. *Anzeiger*, p. 157 [repris dans Saussure 1922, pp. 526-527].
- Saussure, F. de (1916 [1922]). *Cours de linguistique générale*. Lausanne/Paris : Payot. [= CLG]
- Saussure, F. de (1922). *Recueil des publications scientifiques de F. de Saussure*. Lausanne : Payot.
- Toutain, A.-G. (2013) « Entre interprétation et réélaboration : Hjelmslev lecteur du Cours de linguistique générale », *Histoire Épistémologie Langage* (Les structuralismes linguistiques : problèmes d'historiographie comparée), 3, pp. 1-13.
- Whitfield, F. J. (1966). « Louis Hjelmslev ». *Language* 42/3/1, pp. 615-619.

NEIGE NOIRE, NEIGE BLANCHE :

Les sons et les signes ou la dualité de la figure vocale chez Saussure et son équivalent chez Tarski

Dariusz ADAMSKI

Résumé : L'objectif de ce travail est de montrer comment la démarche d'un logicien éclaire rétrospectivement celle d'un linguiste, notamment celle de Saussure qui proposa le terme de figure vocale envisagée soit « comme figure vocale », soit « comme signe ». Ainsi remplaça-t-il le dualisme forme/sens par « la dualité du phénomène vocal COMME TEL et du phénomène vocal COMME SIGNE – du fait physique (objectif) et du fait physico-mental (subjectif) » (Science du langage, Droz, Genève 2011, pp. 102 et 87). Une telle opposition lui permit de dégager le fait proprement linguistique, à savoir le signe qui, d'après lui, suppose un lien indissoluble entre forme et sens. Qui plus est, il ne suggéra pas, sans l'exclure, de terme symétrique à la figure vocale, mais se rapportant au sens.

Quant à Tarski (1901-1983), dès les années 1930, il recourt à la distinction de la logique médiévale entre la supposition matérielle et formelle lorsque, en présentant sa définition de la vérité et le métalangage, il emploie deux fois la proposition « la neige est blanche » : dans le definiendum, elle est entendue comme n'étant qu'un objet physique (un nom construit de cette proposition mise entre guillemets) et, dans le definiens (sans guillemets), comme un signe. Toutefois, la conception de Tarski ne s'applique qu'aux langages formalisés où, par définition et de son aveu, le sens d'une unité est univoquement déterminé par sa forme. Le logicien peut donc, sans nier le sens, s'en passer dans son travail et établir les unités du langage formalisé uniquement en vertu de leur forme matérielle et comme des objets matériels. Ce qui n'est pas le cas du linguiste étant donné que, dans les langues naturelles, il n'y a pas d'univocité entre sens et forme. C'est pourquoi, afin d'établir les unités d'une langue, Saussure est obligé d'effectuer toute une opération – pour ainsi dire – de réduction aux différences et de placer la langue ainsi désubstantialisée dans la conscience ou l'esprit du sujet parlant. Ce qu'on montrera en examinant comment il définit l'accent (« Notes sur l'accentuation lituanienne » in Saussure, l'Herne, Paris 2003, p. 323-350) et le signe linguistique (« De la double essence du langage » in Science du langage, op. cit., p. 63-237).

Pour clore, il n'est pas inutile de rappeler que, pour Saussure, l'unité linguistique était incorporelle, alors que Tarski était un partisan du réisme, voire du pansomatisme, bien que sa terminologie semble porter les traces d'une théorie linguistique pour ce qui est de son emploi conséquent des termes de structure et de morphologie, correspondant à celui de son compatriote Baudouin de Courtenay. Il reste à ajouter que ce dernier offrit ses travaux à Saussure en 1881 : ils contiennent la distinction du son « en tant que son » et « en tant que constituant phonétique de la partie morphologique du mot ».

L'objectif de ce travail est de montrer, sur un exemple concret, comment la démarche d'un logicien, en l'occurrence Alfred Tarski (1901-1983), éclaire rétrospectivement celle d'un linguiste, notamment Ferdinand de Saussure. Car en montrant la spécificité de l'approche logiciste des phénomènes langagiers, il est possible d'entrevoir et de mesurer les problèmes auxquels doit faire face un linguiste. Il n'est pas certain qu'une telle comparaison permette en quoi que ce soit d'orienter son travail, mais elle peut l'aider à y voir clair et l'assurer qu'il n'est pas seul devant la complexité des faits langagiers, tellement désespérante pour Saussure et, en fait, pour chaque personne qui, dans son esprit, aborde l'univers des langues, et ce quelle que soit la discipline à laquelle elle se voue, telle la psychanalyse dans le cas de Freud. Les informations d'ordre philologique, mathématico-logique, philosophique, biographique, seront réduites au strict minimum pour ne pas obscurcir le raisonnement par des problèmes certes fascinants, mais dans ce cas annexes.

Parmi les nombreux termes linguistiques que, sa vie durant, Saussure a proposés pour empêcher le glissement s'opérant subrepticement lorsqu'on emploie le mot de signe, soit vers sa forme sonore, soit vers

son sens, se trouve celui de figure vocale. En effet, dans ses écrits des années 1890, portant le titre reconstruit avec certitude : *De la double essence du langage*, Saussure envisage la figure vocale de deux points de vue, soit « *comme figure vocale* », soit « *comme signe* » (Saussure, 2011, p.102-103). Aussi réussit-il à remplacer le dualisme traditionnel forme/sens par un autre, bien plus important pour lui, car correspondant à la réalité : « Le dualisme profond qui partage le langage ne réside pas dans le dualisme du son et de l'idée, du phénomène vocal et du phénomène mental ; c'est là la façon facile et pernicieuse de le concevoir. Ce dualisme réside dans la dualité du phénomène vocal COMME TEL, et du phénomène vocal COMME SIGNE – du fait physique (objectif) et du fait physico-mental (subjectif) » (Saussure, 2011, p.86-87).

La figure vocale comme phénomène sonore, purement physique, relève de la physiologie et de l'acoustique, tandis que la figure vocale conçue comme signe appartient déjà au domaine de ce que, selon la tradition, on appelle « esprit ». Qui plus est, après avoir perçu une telle dualité, Saussure peut dégager de l'ensemble des phénomènes sonores le fait proprement linguistique, c'est-à-dire le signe en tant qu'union indissoluble du son et du sens. Ainsi voit-on déjà s'esquisser peu à peu la distinction emblématique du saussurianisme, celle entre la langue considérée comme un objet psychique et la parole constituant ses réalisations concrètes, matérielles. D'autre part, cette dualité lui permet d'introduire une distinction nette entre diachronie et synchronie, entre les phénomènes langagiers aperçus du point de vue de leur changement dans le temps, et les mêmes phénomènes saisis comme un état stable, momentané ou plus ou moins durable. Une articulation claire de cette dernière distinction n'est possible que parce que, d'après Saussure, le changement linguistique a la structure d'un événement identifié à l'intervention du hasard : pour la plupart des cas de changement linguistique dont il traite, c'est l'absence d'un son ou d'une de ses propriétés qui, d'un coup, entraîne un agencement nouveau des éléments sonores du système phonétique d'une langue, tout en modifiant les rapports entre les signes, entre ces unités constituant une union indissoluble du son et du sens. Ce dont le linguiste ne peut se rendre compte qu'après coup, pour ainsi dire. Saussure le répète obstinément dans ses critiques caustiques de la notion de devenir, qui, elle, présuppose des tendances aux changements, visibles dans un état de langue sous forme de modifications minimales, à peine perceptibles, qui ont lieu constamment.

La même distinction entre la figure vocale envisagée soit comme un signe, soit comme un phénomène purement sonore ou, à tout prendre, une chose, peut être trouvée dans les travaux d'Alfred Tarski, un logicien polonais. Pour pouvoir traiter des phénomènes langagiers sans courir le risque de voir surgir des antinomies, il proposa le concept de métalangage, une construction logique qui, à un niveau supérieur, permet d'englober, d'une part, le langage aperçu en tant qu'objet physique, descriptible, et, d'autre part, le langage tel qu'il est employé par les sujets parlant de la réalité : dans sa nomenclature, le nom d'une proposition et le référent de ce nom, c'est-à-dire la proposition en question. La construction du métalangage fait partie de ses recherches ayant pour but la définition de la vérité entendue au sens classique comme la correspondance, l'adéquation des paroles à l'état de choses auquel elles se rapportent. Sa définition est sémantique, étant donné que la sémantique constitue, selon lui, le domaine des relations entre les expressions linguistiques et les objets dont on parle ; elle s'occupe donc des notions de vérité, de référence et de définissabilité. Pourtant, dans sa définition sémantique de la vérité, les expressions linguistiques ne se réfèrent pas à la réalité extra-langagière et tout se joue entre elles, sur un terrain exclusivement langagier. Il est vrai qu'il ne s'agit guère d'un langage, mais de deux en l'occurrence. De toute façon, face aux problèmes sémantiques, « un langage ne suffit pas », et tel est l'apport majeur des logiciens varsoviens et viennois des années 1930, comme Tarski l'affirme dans sa lettre au Viennois Otto Neurath du 7 septembre 1936 (Tarski, 1992). C'est ce que montre sa phrase devenue quasi-proverbiale à cause de sa platitude supposée :

La proposition « la neige est blanche » est vraie si et seulement si la neige est blanche.

C'est une phrase appartenant au métalangage (« *meta-language* ») qui inclut le langage étudié, dit « langage-objet » (« *object-language* »), à savoir la proposition « la neige est blanche » qui y apparaît sans guillemets. Originellement, dans l'écrit publié en polonais, en 1933 : « Sur le concept de vérité dans les langages des sciences déductives » (qui est passé à la postérité sous le titre de sa traduction allemande : « Le concept de vérité dans les langages formalisés »), la proposition « la neige est blanche » avait eu la forme : « il neige ». Ce n'est qu'en 1944, dans son article rédigé en anglais : « *The Semantic Conception of Proof and*

the Foundations of Semantics », que Tarski l'a définitivement remplacée après les critiques de Tadeusz Kotarbiński (1886-1981), son maître incontesté et un représentant éminent de l'école philosophique de Lvov-Varsovie. En fait, bien que Varsovien de naissance, Tarski appartenait à un courant intellectuel qui avait vu le jour à Lvov (Lemberg), ville multiculturelle de la Galicie autrichienne qui était redevenue polonaise en 1918, tandis que Varsovie reprenait énergiquement son rôle de capitale en attirant les élites.

Voici les critiques que Kotarbiński avait émises dès 1934, immédiatement après la publication de Tarski : « Ainsi (...) opère-t-on avec l'exemple " 'il neige' est une proposition vraie si et seulement si il neige". Bon Dieu, un lecteur lisant ces premières pages (et plusieurs lecteurs ne vont pas s'aventurer au-delà des premières pages) est prêt à penser qu'on a voulu dire que, par exemple, cette proposition n'est vraie que le vendredi s'il ne neige que le vendredi. Il vaudrait mieux changer d'exemple. » (Kotarbiński, 1934, p.258) Ce fait est à signaler, parce que Tarski retournait à sa définition de la vérité non seulement pour « changer d'exemple », mais en paraphrasant le passage célèbre d'une lettre de Saussure à Meillet, il procédait ainsi « pour montrer au logicien ce qu'il fait ». Certes, il le montrait aux autres qui, entretemps, avaient commencé à exploiter son travail d'une façon qu'il jugeait indue en ironisant que la sémantique est une « discipline sobre et modeste », qu'elle ne prétend pas « être une panacée » et n'apporte pas de « remède pour les dents cariées, la folie des grandeurs ou la lutte des classes » (Tarski, 1944, p.345). D'autant plus que sa définition sémantique de la vérité ne constitue pas un schéma infaillible : pour voir apparaître l'antinomie du menteur, il suffit qu'une proposition prédique la vérité d'elle-même : « La proposition "cette proposition n'est pas vraie" est vraie si et seulement si cette proposition n'est pas vraie ». C'est pourquoi il ne cessait de mettre en garde contre cet emploi des signes qu'il persistait à appeler « sui-référentiel » (Tarski, 1969, p.67), bien que déjà en 1934, Rudolf Carnap, un Viennois, l'ait baptisé « autonymie » dans sa *Syntaxe logique du langage*. Pourtant, s'il retournait à sa propre définition, c'était également pour analyser sa démarche qui restait pour lui opaque, tout comme l'avait fait Saussure en réfléchissant à la sienne. Et au fait, qu'a exactement fait Tarski dans sa définition sémantique de la vérité ? Il a construit une définition classique en forme d'équivalence où la proposition « la neige est blanche » se répète deux fois : le *definiendum* contient son nom, c'est-à-dire cette proposition mise entre guillemets, et, dans le *definiens*, on la voit encore une fois, mais sans guillemets. Dans cette définition, le nom d'une proposition peut être remplacé par sa description structurale qui, sous la plume de Tarski, se ramenait à constater qu'elle est composée de telles et telles lettres dans tel et tel ordre (sans fétichiser l'écriture, le même raisonnement peut être effectué par rapport aux sons). C'était d'ailleurs son objectif : il voulait parler de la structure du langage en toute sécurité (logique, s'entend). Mais une proposition ou une expression quelconque, mise entre guillemets et sans guillemets, reste-t-elle encore la même ? C'est possible, car son identité dépend certainement du point de vue adopté, mais au lieu de constater simplement le nominalisme d'une telle approche, il convient de préciser que la nomination a dissocié une expression en deux objets, assez différents somme toute, et différents bien davantage qu'une expression et son nom : l'expression sans guillemets a une fonction signifiante comme dans l'emploi courant du langage, alors que sa mise entre guillemets la prive d'une telle fonction. Elle se réduit en quelque sorte à sa matérialité, en devenant un objet physique comme un autre, sans doute descriptible, mais qui ne renvoie plus ni à son sens habituel ni, le cas échéant, à son référent ordinaire : si l'on le veut, il peut renvoyer tout au plus à une autre expression. C'est ce que Tarski semble avoir remarqué en rappelant la distinction suivante de la logique médiévale : la *supposition formelle*, ou l'usage habituel du signe, et la *supposition matérielle*, ou le signe réduit à sa forme écrite ou vocale (Tarski, 1933, p.247 ; 1944, p.343 ; 1969, p.64). Quoi qu'il en soit, il n'a pas jugé opportun d'indiquer que, dans sa définition, la vérité d'une proposition est intrinsèquement liée à sa fonction signifiante ordinaire qui manque ou se trouve, dirait-on, ajoutée à cette proposition réduite aux lettres ou aux sons.

Il est probable qu'une telle interprétation était irrecevable pour Tarski, car d'après lui, une proposition, ou une expression, était toujours un objet physique employé par les hommes de cette manière spécifique que nous appelons « langage » et sur laquelle il n'avait pas à revenir, parce qu'il la considérait comme un fait connu de tous. Si, dans sa définition, il forme le nom d'une proposition, c'est parce que, en parlant des objets physiques, les hommes ne les exhibent pas, mais ils se servent de leurs noms. Soit, mais dans son écrit inaugural de 1933, on trouve déjà des propositions convainquant que ce genre de problèmes

l'a préoccupé. De ce fait, ce qui peut paraître un peu péremptoire de sa part, de prime abord du moins, ce sont ses affirmations réitérées sur l'universalisme propre à chacune des langues naturelles ou sur leurs structures insuffisamment déterminées, comme les causes de l'impossibilité de les formaliser à l'instar des langages logiques. En fait, il n'exclut pas du tout la formalisation des « fragments » du langage ordinaire, en assurant que la formalisation de sa totalité ne préserverait pas son « esprit » et son universalisme, à savoir le fait qu'il permet de parler de tout, en incluant ainsi les emplois menant vers des antinomies (Tarski, 1969, p.65). « Pas tout le langage » donc (« *not (...) the whole (...) language* ») – c'est ce qu'on peut lire dans son article « *Truth and Proof* », paru en 1969 dans *American Scientific* et dans le périodique parisien *L'Âge de la science*, cette fois-ci à proximité d'une étude consacrée à l'interprétation économique de la théorie saussurienne. D'ailleurs, il y analyse des formules étrangement familières pour un intellectuel parisien des années 1970 : « pas toute proposition dans ce livre est vraie » (« *not every sentence* ») et « pas tous les chats sont noirs » (« *not all cats* ») (Tarski, 1969, p. 64, 66). Ce n'est pas tout, car il semble y avoir une raison bien plus décisive qui empêche la formalisation du langage ordinaire : elle est même fondamentale, étant donné qu'elle s'avère déterminante dans la constitution d'un langage formalisé quel qu'il soit. Or, déjà en 1933, en présentant son essai – à coup sûr réussi et comment – de formalisation d'un langage logique, Tarski affirme en guise de préliminaires et à propos de tous les langages formalisés que, en eux, « le sens de chaque expression est univoquement déterminé par sa forme » (Tarski, 1933, p.172). S'il en est ainsi, le logicien peut parfaitement se passer de sens dans ses constructions : en débattre, ce serait une redondance inutile. Il peut utiliser les objets physiques appelés communément « signes » sans se préoccuper de leur sens qui, bel et bien, existe, mais le logicien n'en a, pour ainsi dire, pas besoin. On peut tout de même noter que le dualisme traditionnel forme/sens a montré le bout de son nez au logicien qui, avec élégance, lui a tourné le dos. Ce que, en aucun cas, le linguiste ne peut faire, car il sait bien que, dans les langues naturelles, la forme matérielle ne détermine pas univoquement le sens, tant s'en faut, et il ne peut donc s'appuyer sur elle en toute quiétude. Pour retourner à la distinction saussurienne, le linguiste ne peut aucunement se contenter de la figure vocale envisagée comme telle ni comme signe, mais sans considérer de près son sens, ce sens qui semble inaccessible, car en admettant qu'il existe, il loge sans doute dans l'esprit humain, selon l'opinion quasi-unanime de tous. Qui plus est, le linguiste ne peut envisager les signes avec lesquels il opère, comme des objets physiques, au rebours d'un logicien comme Tarski, pour qui la détermination des unités n'est pas problématique, appartenant au domaine des faits connus de tous ou, tout au plus, relevant de l'épistémologie ou d'une autre science qui devrait nous éclairer sur la question de savoir comment il se fait que nous reconnaissons le même signe parmi ses exemplaires multiples et différents, et ce non seulement parce qu'ils apparaissent en différents lieux et à différents moments, mais parce qu'ils ne sont pas identiques justement du point de vue de leur description en tant qu'objets matériels. Le linguiste, quant à lui, doit peiner pour définir les unités d'une langue, car bien que cela puisse arriver, elles ne correspondent pas forcément aux figures vocales qu'il peut observer comme tout le monde. Le linguiste ne trouve pas d'ancrage dans les sons. En ce qui concerne l'univers des idées, il n'y trouve pas d'ancrage non plus, et il faut rappeler que Saussure n'a pas proposé d'équivalent de figure vocale pour ce qui est du sens, sans exclure catégoriquement qu'un univers des idées existe, soit-il celui de la pensée pure. Cependant, même si les idées d'un tel univers n'étaient que claires et distinctes, cela ne changerait pas grand-chose à la tâche du linguiste, étant donné ce « fait primordial et fondamental » qu'est la synonymie dans une langue quelconque (Saussure, 2011, p.193) : sauf des cas assez rares, une idée n'y renvoie pas à une figure vocale, mais à plus d'une. Sur quoi donc le linguiste peut-il bien s'appuyer ? Sur le signe, cette union de la forme et du sens, et la réflexion saussurienne sur l'homonymie est fort instructive à cet égard. En effet, en épousant le point de vue du sujet parlant, il a soutenu que l'homonymie n'existe pas : pas de perception chez le sujet parlant qu'une même sonorité reste liée à deux ensembles distincts d'idées. Il perçoit deux homophones comme deux signes différents, sans apercevoir leur identité sonore : « Un homme habitant le *Cher* peut passer sa vie sans se rendre compte que le nom de son département ne diffère pas, en ses sons, du mot qu'il prononce dans *cher ami*. (Différents exemples). » (Saussure, 2011, p.134) Ce n'est pas tout, car ce qui, dans le signe, prédomine pour le sujet parlant, ce n'est pas la forme sonore, mais le sens (concept qui, pour Saussure, équivaut même à celui d'emploi d'un signe) et c'est lui qui empêche le sujet parlant de se rendre compte de l'existence des homophones, en prouvant ainsi la caducité linguistique de la forme envisagée comme un objet matériel, un

être : « il y a beaucoup de *formes* identiques de son et qu'on ne songe même pas à rapprocher, ce qui est la meilleure preuve de l'inanité parfaite de l'être *forme* hors de son emploi » (Saussure, 2011, p.170).

C'est principalement à cause du sens que Saussure et le linguiste avec lui sont bien obligés de transférer les signes, et en général les objets linguistiques, du monde physique sinon au domaine de l'esprit ou de la conscience, du moins à celui des opérations mentales ou des objets psychiques, selon l'obédience. Ils sont bien obligés de procéder ainsi, parce que, à la différence des logiciens, ils sont rationnellement persuadés que chaque langue a une structure qui n'est peut-être pas à ce point déterminée, ou encore qui n'est pas aussi simple qu'ils le souhaiteraient, eux aussi, mais il doit y en avoir une, vu que, même à l'oreille nue, il y a trop de régularités. Ce qui est étonnant, c'est qu'une fois transférés de la sorte, les objets communément appelés « signes » ou « langues » perdent progressivement leur substance. On assiste à leur désubstantialisation ; ce qui, tout compte fait, n'est pas contraire aux intentions de Saussure qui, en parlant de la « substance » linguistique, la mettait parfois entre guillemets (Saussure, 2011, p.236).

Le processus de désubstantialisation est particulièrement bien visible et suggestif dans l'écrit : *De la double essence du langage* des années 1890, dont on ne commentera que les points saillants en schématisant à l'extrême afin de mettre en évidence le processus en question. Tout se passe dans le « domaine intérieur, psychique » (Saussure, 2011, p.87), et avec des objets psychiques, ce qui constitue en soi une désubstantialisation assez avancée par rapport aux objets matériels. La première constatation est que, en ce qui concerne le langage, « on ne pourra jamais y découvrir d'individus, c'est-à-dire d'êtres (...) déterminés en eux-mêmes sur lesquels s'opère ensuite une généralisation, mais il y a D'ABORD la généralisation » effectuée d'un « point de vue qui sert de critère ». Tout d'abord, il y a donc « une opération latente de l'esprit » (Saussure, 2011, p.88), et elle consiste à déterminer ce qui est identique dans la diversité omniprésente et chaotique constituant la première donnée, autrement dit, à y délimiter des entités équivalentes aux individus plus ou moins immédiatement donnés dans d'autres domaines : n'en déplaise au Bergson de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889), « il n'y a aucun objet qui soit immédiatement donné dans le langage comme étant un fait de langage » (Saussure, 2011, p.83). Qui plus est, en généralisant, on adopte un point de vue extravagant dans l'optique du vieux bon sens philosophique, car il permet d'apercevoir les signes qui ne sont pas du tout « des objets simples et homogènes », tels les sons considérés à part ou, symétriquement, les idées, mais des « *accouplements d'objets hétérogènes* » (Saussure, 2011, p.86), plus précisément, des sons liés à des idées. Saussure rend presque tangible l'absurdité d'une telle entreprise en soulignant son caractère qu'on voudrait par anticipation appeler « surréaliste » : « Si l'on nous invitait à fixer l'espèce chimique d'une plaque de fer, d'or, de cuivre, d'une part, et ensuite l'espèce zoologique d'un cheval, d'un bœuf, d'un mouton, ce seraient deux tâches faciles ; – mais si l'on nous invitait à fixer quelle "espèce" représente cet ensemble bizarre d'une plaque de fer attachée <à> un cheval, une plaque d'or mise sur un bœuf, ou d'un mouton portant un ornement de cuivre, nous nous récrierions en déclarant la tâche absurde. » (Saussure, 2011, p.113)

Les entités, ces « moutons portant un ornement de cuivre », surgissent de l'indistinction lorsque, dans son esprit, on parvient à lier deux chaos, celui des sons langagiers perçus et celui des idées. On les lie en les découpant simultanément tous les deux, et alors, dans le double chaos, on voit apparaître la pluralité ordonnée. En fait, ce qui émerge, c'est le mécanisme d'une complexité effroyable où un son est déterminé par la présence des autres sons, une idée par la présence des autres idées, un « accouplement » d'idées et de sons par la présence d'autres « accouplements » de cette sorte, et encore, pour un « accouplement » particulier, une idée ou des idées déterminées par un son ou des sons, et vice versa. Telle est la nature systémique des entités langagières. Cependant, si les entités apparaissent, c'est parce qu'on procède à l'opération d'identification, on se met à forger des « schémas d'identité » (Saussure, 2011, p.118) permettant d'extraire et de déclarer identique ce qui, selon d'autres critères, est dissemblable. L'identité ainsi instaurée, ce « premier objet abstrait » (Saussure, 2011, p.120), est de part en part négative, mais non pas au sens d'un anéantissement : elle se ramène à la non-identité avec d'autres entités, au fait qu'une entité est différente des autres qui coexistent avec elle. Les entités peuvent servir d'unités avec lesquelles on opère : on peut les classer – tel est l'avis de Saussure, mais il ajoute que « l'unité est toujours imaginaire, la différence seule existe. Nous sommes forcés de procéder néanmoins à l'aide d'unités positives, sous peine d'être dès le début incapables de maîtriser la masse des faits ». Mais lorsque nous renonçons à la maîtrise,

elle aussi imaginaire peut-être, nous pouvons continuer intellectuellement à dématérialiser ces objets imaginaires, parce qu' « il n'y a dans la langue aucune *unité* positive (de quelque ordre ou de quelque nature qu'on l'imagine) qui repose sur autre chose que des *différences* » (Saussure, 2011, p.163). S'il en est ainsi, c'est parce qu'une unité quelconque n'est définie que par sa non-identité avec les autres, elle est donc définie négativement ou, pour échapper aux connotations imaginairement annihilantes de ce mot (ce n'est pas une version de l'hégélianisme), par le fait qu'elle est différente des autres. Chaque unité est négative, relative, différentielle. Pour comprendre le fonctionnement de la langue, il n'est pas nécessaire de savoir comment sont ses éléments, parce que quelque chose aussi bien que rien peut les constituer. Comme l'identité de chaque élément se ramène à sa non-identité avec les autres, on peut faire encore un pas avec Saussure et affirmer que, dans la langue, il n'y a que des relations, des oppositions, des différences, des unités appréhendées en tant que valeurs purement « idéales », parce que chaque élément ne vaut que par rapport aux autres. Il n'est pas nécessaire de postuler quoi que ce soit de positivement existant même dans l'imagination, car seules les différences suffisent, différences non seulement conçues comme des relations abstraites, mais également comme dépourvues d'un support imaginairement matériel indiquant leurs termes : ce sont des « valeurs pures ». Ainsi le processus de désubstantialisation est-il arrivé à sa fin : il a la forme d'une réduction aux différences. Comme on le sait, le mot de « réduction » était cher à Saussure, et ce depuis ses premiers travaux, encore juvéniles, tel son « Essai pour réduire les mots du grec, du latin et de l'allemand à un petit nombre de racines » (1872).

« On ne se pénétrera jamais assez de l'essence purement négative, purement *différentielle*, de chacun des éléments du langage auxquels nous accorderons précipitamment une existence : il n'y en a aucun (...) qui possède cette existence supposée » (Saussure, 2011, p.105).

Bien que l'existence et la substance soient deux concepts distincts, il est difficile de concevoir ou même d'imaginer une substance inexistante ; ce qui est pourtant bien plus étrange, c'est qu'il est tellement facile de le dire en recourant à la langue, à cet objet au plus haut point singulier, absolument immatériel, où l'on ne trouverait même pas de termes qui formeraient des supports tant soit peu matériels des relations de différences dont il est pourtant constitué.

Mais peut-être n'est-ce qu'un raisonnement poussé jusqu'à ses conséquences ultimes, une aventure intellectuelle à laquelle invite Saussure en demandant un effort tout à fait considérable de spéculation ? Nullement. C'est ce qu'il énonce on ne peut plus clairement dans ses *Notes sur l'accentuation lituanienne*, rédigées vers 1894. Il n'y traite pas de l'énigme de l'accentuation lituanienne qui l'a longtemps fasciné, mais de l'accent envisagé, d'une part, en tant que phénomène, objet du monde, descriptible et analysable en termes de physique, de phonation, d'acoustique, ou tout simplement comme toute autre chose tombant sous le sens, et, d'autre part, en tant qu'objet linguistique. De toute façon, en parlant, on emploie une langue, mais tout autant, on produit des objets audibles ou enregistrables, en tout cas, matériels, tel l'accent. Mais chose étonnante, Saussure sépare nettement les deux sphères, celle de la langue et celle de la parole, en soutenant que l'emploi de la langue n'ajoute strictement rien à l'accent en tant qu'objet matériel ni à notre savoir le concernant. On pourrait dire, en recourant à une métaphore fort grossière, que tout se passe comme si la langue ne laissait aucune trace sur son passage.

Tout d'abord, Saussure présente l'accent comme un phénomène, en précisant d'emblée que, pour que l'accent puisse devenir objet d'une réflexion linguistique, il ne peut toucher toutes les syllabes d'un mot (un accent dit « pansyllabique »), mais seulement certaines d'entre elles (un accent dit « oligosyllabique »). Il conclut en tranchant que si un phénomène quelconque est considéré du point de vue linguistique, il « est *partiel* ; *ou ne l'est pas* » ; ce qui restreint considérablement la sphère des phénomènes linguistiquement envisageables (Saussure, 2003, p.329). Qui plus est, pour qu'un phénomène puisse compter linguistiquement, il doit entrer dans un « ordre de différenciation » : il doit différencier soit les syllabes dans un mot, soit les mots entre eux. S'il en est ainsi, on peut passer outre à toutes les caractéristiques de sa phénoménalité, et au phénomène même, afin de procéder à une analyse des différences qui constituent l'accent conçu en tant qu'élément d'une langue, car une telle étude épuiserait tout ce qu'on peut en dire, linguistiquement parlant.

Puis s'égrènent les remarques saussuriennes qui, à la lumière de ce qui a déjà été énoncé, ne demandent pas de commentaires développés. La nouveauté y constitue le concept de substratum, faisant

apparition à plusieurs reprises, toujours pour qu'on puisse assurer que, pour ce qui est d'un substratum supposé, les objets linguistiques n'en ont point. C'est pourquoi, après avoir analysé une syllabe, après avoir déterminé son timbre, sa quantité et ses autres caractères pertinents, c'est-à-dire ce qui la différencie des autres syllabes appréhendées du point de vue linguistique, il n'en reste rien, aucune substance qui la soutiendrait ou resterait après un tel dépouillement : « quand on aura distingué *le timbre, la quantité* etc., il ne restera dans la syllabe AUCUN RÉSIDU. C'est ici l'éternel malentendu et la sempiternelle illusion : se figurer qu'il existe fût-ce un atome de substratum dans la langue. » (Saussure, 2003, p.331)

S'il n'y a pas de substratum, de résidu, de reste, de trace même, c'est parce que ce qui constitue un élément linguistique et ce qui le différencie, c'est exactement la même chose : « ce qui est *constitutif* d'une chose, n'étant jamais rien de plus ni rien d'autre que ce qui la *différencie* d'une autre ». Le fait qu'il est difficile d'admettre la spécificité des objets linguistiques, c'est que, à l'instar des objets du monde, on leur applique la distinction qui, pour eux, devient chimérique : la « distinction chimérique entre une *chose* et ses *propriétés, qualités, caractères, attributs* » (Saussure, 2003, p.332).

Ce n'est pas tout, car Saussure effectue encore un geste radical de ce qu'on a appelé « désubstantialisation », en déclarant haut et fort que, dans le cas des éléments linguistiques, toute notion d'objet disparaît : de toute objectivité, il n'y reste qu'un « lieu de différences » parmi d'autres, simples points de repère pour notre esprit comme les signes algébriques que Saussure emploie : $\alpha, \beta, \gamma \dots$:

« il doit être évident que les QUALITÉS que la linguistique attribue à ses ENTITÉS, sont strictement la même chose que la *somme de différences* par où une entité s'écarte d'une autre, ou des autres. Malheureusement, les ENTITÉS qu'on aura posées, à leur tour, n'échappent pas à cette loi, c'est-à-dire qu'elles ne sont jamais autre chose, sans exception, qu'un LIEU DE DIFFÉRENCES se présentant à notre esprit, plutôt qu'un autre, parce qu'il est un NOEUD, à la fois compréhensif dans sa diversité, de différences (...). Ce qui ne se produit à aucun moment, c'est qu'on aperçoive dans cet océan de différences, de caractères, de qualités, même le plus imperceptible élément (de *sens*, ou de forme) qui pourrait indirectement leur constituer un *substratum*. La linguistique est donc *hors* de l'analogie des autres sciences en général, parce que les objets dont celles-ci s'occupent sont ou immédiatement définis sans analyse ou finalement définis par l'analyse mais qu'en linguistique, il n'y aura jamais un SEUL objet, même par analyse existant en lui-même. » (Saussure, 2003, p.334)

Les objets linguistiques sont immatériels. Certes, mais est-ce la conclusion du raisonnement de Saussure ? Non, car il analyse encore « l'accent pris en lui-même », selon toute vraisemblance phénoménale, en y appliquant l'opposition bien connue : intérieur / extérieur. Or l'étude complète de l'accent devrait contenir tous ses caractères intrinsèques ou ce qu'il est en soi, et extrinsèques, à savoir ce qu'il est par rapport à autre chose. La linguistique, selon Saussure, ne peut définir aucun caractère qui lui soit intrinsèque, elle peut en revanche fournir ses caractères extrinsèques, étant donné qu'elle ne peut s'occuper que de son rapport aux mots et aux autres formes d'accent : « la présence ou absence d'accent », « la *position de l'accent* », « la *qualité (diverse) de l'accent* » (Saussure, 2003, p. 348). À Saussure de conclure que la linguistique n'apporte rien à notre connaissance de « l'accent en lui-même » : « L'étude de l'accent étant précédemment incomplète, et maintenant complète, il est évident que la somme de mes notions sur l'accent doit s'être accrue dans une mesure petite ou grande ; que je dois connaître maintenant de l'objet qu'on déclarait incomplètement étudié quelque chose de plus que ce que je savais alors. Or c'est ce que nous nions ; c'est à cette dénégation que nous voulions en venir. » (Saussure, 2003, p.349)

On peut trouver désolante la « dénégation » de Saussure, mais toujours est-il que la matérialisation de l'accent linguistique, c'est autre chose, vu que l'accent, comme n'importe quel élément de langue, peut s'incorporer dans tout et n'importe quoi, par exemple dans la voix, les traits tracés, les gestes de la main, et au bout du compte, c'est toujours le hasard qui en décide, avec le concours de l'expérience qui intervient par la suite. Saussure affirma par ailleurs : le signe est incorporel. S'il a donc voulu « en venir à cette dénégation » à première vue déconcertante, c'est parce que selon lui, de toute évidence, le signe est incorporel absolument, et, par conséquent, il ne peut laisser d'empreintes sur les choses, il ne peut d'aucune façon modifier l'ordre des choses, tout comme il serait absurde de lui attribuer un « corps subtil ».

Face à cette déclaration saussurienne – on ne peut plus claire – concernant le statut ontologique des objets linguistiques, il ne serait pas inutile de procéder à un premier essai, bien insuffisant, de comparaison

de sa position avec celle de Tarski. D'autant plus que, à première vue, tout semble les opposer, tandis qu'une analyse légèrement plus approfondie montre des points communs surprenants quant à l'éclosion de leurs doctrines respectives, de même que les obstacles communs qu'elles ont rencontrés au cours de leur réception. Or, Tarski était un partisan du réisme, voire du pansomatisme, que professait son maître Tadeusz Kotarbiński dont il a fait traduire et publier l'article : « *The Fundamental Ideas Of Pansomatism* », en 1955 (la même année, il a participé à un colloque parisien). Selon cette vue philosophique qui présente le degré maximal de substantialisation, il n'y a que des choses ou des corps, alors que les propriétés, les relations ou les faits n'existent pas ; ce qui semble s'opposer diamétralement au point de vue de Saussure. Cependant, le pansomatisme ne nie pas l'existence du psychisme qu'il place dans les cerveaux des corps individuels, dans ce cas humains, tout comme Saussure du reste. Qui plus est, le pansomatisme admet la validité des « énonciations psychologiques » (« *enunciations* », en polonais : « *wypowiedzi* »), construites selon le schéma suivant : « A éprouve ainsi : p », où A est un nom de personne et p est une expression décrivant une expérience sensorielle éprouvée à l'intérieur du corps de A (Kotarbiński, 1955, p.496-499). À bien y réfléchir, le pansomatisme n'est pas obligé d'exclure la communicabilité des objets psychiques, à condition d'admettre que le psychisme n'est pas un domaine purement individuel, quoique déterminé biologiquement, mais qu'il est socialement structuré – ce que, par ailleurs, postule Saussure, en déclarant que la langue est un fait social.

En ce lieu, il est tout à fait logique d'attirer l'attention sur ce fait que les textes de Tarski semblent contenir des termes empruntés à la linguistique, et la question se pose de savoir chez qui il pouvait bien les puiser. Or, Kotarbiński connaissait Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929), linguiste polonais, et ce qui les avait liés, ce n'était pas tellement la science du langage, mais surtout leur dévouement passionné et inconditionnel à la pensée libre qu'ils défendaient, tous les deux, à l'aide d'une critique rationaliste des idéologies rétrogrades, plus précisément, en confrontant les productions discursives de ces dernières aux exigences du raisonnement logique. Il faut rappeler que Baudouin, mis à part quelques centaines d'écrits linguistiques, laissa un nombre tout aussi considérable d'articles consacrés aux questions sociales. Qui plus est, il passa trois mois dans une prison pétersbourgeoise pour avoir défendu les droits des minorités nationales dans l'empire des tsars ; il put même voir de ses propres yeux la révolution d'octobre de 1917 et l'horreur qui la suivit. C'est du reste Kotarbiński qui prépara un discours pour les obsèques laïques, dans un pays massivement catholique et au cimetière de la communauté évangélique, de « *ce grand et sincère adorateur de la vérité* – disait-il solennellement – *qui avait toujours appelé les choses par leur nom* » (Szulkin, 1978, p.116 ; textuellement : « *nazywał czarne czarnym, a białe białym* », une traduction littérale de cet idiotisme polonais pourrait avoir la forme suivante : « il nommait noir le noir et blanc le blanc », un peu comme dans la locution française : « appeler un chat un chat »). – Toujours est-il que la terminologie de Tarski, un autre passionné de la vérité, du moins dans son application à la logique, semble porter les traces d'une théorie linguistique pour ce qui est de son emploi conséquent du terme de structure et, surtout, de celui de morphologie à l'époque de la syntaxe logique triomphante. Cet usage correspond à celui de son compatriote Baudouin. Ce n'est pas tout, car dans ses premiers écrits, Tarski recourt au terme de sémasiologie, caractéristique de l'œuvre baudouinien, auquel il substitue néanmoins celui de sémantique à la suite de la quatrième partie du second tome des *Recherches logiques* de Husserl (1901). L'emploi du terme « sémantique » n'indique donc pas – contrairement à ce qu'on pourrait s'attendre – son intérêt pour la linguistique, mais pour la philosophie. En fait, le concept de « *Bedeutungskategorie* » (Husserl, 1986, p.318) était fort prisé des logiciens polonais de son temps, et c'était Stanisław Leśniewski (1886-1939), son directeur de thèse et un antisémite notoire, qui l'avait rendu en polonais comme « catégorie sémantique ». Comme quoi, sans le savoir, dans le nom d'un concept inventé par un philosophe juif germanisé, il avait remplacé le terme de « signification », visiblement trop terre à terre à son goût, par un mot popularisé par Bréal, un linguiste juif allemand francisé. Chose curieuse, en présentant ce concept, Tarski ne manque pas de mentionner le nom de Leśniewski et de montrer sa manipulation : « *catégorie sémantique* (ou *catégorie de signification*) » (Tarski, 1933, p.215).

Il est à peu près certain que c'est chez Husserl que Tarski a trouvé ses informations sur la supposition matérielle ou sur l'emploi des guillemets avec les noms, et il n'y a pas de doute qu'il s'est servi du concept de catégorie sémantique. Toutefois, il est extrêmement difficile de placer son travail sous le patronage de

Husserl et de défendre l'opinion qu'il aurait élaboré une « logique pure des significations » et une « théorie formelle des significations », ou qu'il aurait exploré la « forme pure des significations » et le « système *a priori* des structures formelles » des significations (Husserl, 1986, p. 294-342). En effet, toutes ces notions husserliennes laissent supposer que le sens est perçu et traité comme un signe, parce qu'il a une forme, et c'est une forme spécifique, sous-jacente, profonde même, sur laquelle se superposerait, tel son double, sa forme proprement langagière qui, elle, ne saurait être que superficielle et comme surajoutée. Ce n'est pas le cas de Tarski qui ne s'est pas aventuré vers les profondeurs, mais bien au contraire, il a su poursuivre sa réflexion sans jamais quitter le terrain du langage, quitte à en postuler plusieurs et à les empiler en quelque sorte, justement pour pouvoir approcher les questions sémantiques. Sans préjuger de la position de ses maîtres ou collègues varsoviens à cet égard, c'est même là son originalité et la fécondité du point de vue qu'il a eu le bonheur de trouver. Quoi qu'il en soit, ses relations conceptuelles probables avec les linguistes polonais et russes méritent d'être davantage creusées et Baudouin pourrait bien y jouer un rôle de premier ordre.

Pour mesurer l'ampleur d'une influence possible de Baudouin, il suffit de ne pas oublier qu'il offrit personnellement ses travaux russes à la Société de linguistique de Paris, au cours des séances de décembre 1881 et de janvier 1882, en présence de Saussure (BSLP, 1885, pp.51-54, 59). C'étaient, entre autres, « *Někotorye otděly "sravnitelnoï grammatiki" slovianskikh iazykov*, Varsovie, 1881 » (BSLP, 1885, p.52), à savoir les notes pour les cours qu'il avait donnés à Kazan en l'année académique 1880-1881. Elles contiennent un renvoi à Saussure et à son emploi du terme de phonème (Baudouin, 1881, p.75), le terme de morphème forgé par Baudouin à l'instar de ce dernier, de même que le son envisagé « non pas en tant que son, mais *en tant que constituant phonétique d'une partie morphologique du mot* » (*ibidem*, p.74). Ce que Baudouin y propose, ce n'est évidemment pas le dualisme traditionnel forme/sens, mais la dualité de la forme sonore, soit chosifiée, soit appréhendée comme signe. C'est certain que, pour ce qui est du son « en tant que son », il s'agit d'ondes sonores, d'une chose – d'une figure vocale « *comme figure vocale* », dira Saussure en accentuant le mode corporel de sa production – en tout cas, d'une forme phénoménale, matérielle, traitée indépendamment du sens. Baudouin ne prévoit pourtant pas de traitement similaire pour le sens qui aurait à se matérialiser sinon sans forme, du moins avec une forme qui lui soit propre au détriment de sa forme usuelle qui est par lui conçue comme liée à un sens, en tant que morphème. Saussure, comme on l'a vu, est du même avis et il ira même jusqu'à soutenir qu'une matérialisation du sens ne saurait être entrevue même dans le référent : étant un cas spécial, il n'est nullement caractéristique de la langue (Saussure, 2011, p.191). Paradoxalement, c'est dans le sillage de Saussure qu'on a vu foisonner les travaux allant jusqu'à parler des structures du sens. Encore une fois, on peut y percevoir une tentative réussie d'imposer le point de vue husserlien, car pour la plupart, ils s'inspiraient également des différentes versions de la phénoménologie qui, forte de sa popularité, de son prestige intellectuel et de son sérieux inégalable, semblait garantir à l'œuvre saussurien des assises rationnelles qui lui auraient manqué. La phénoménologie husserlienne, quant à elle, garantissait un accès direct aux choses de l'esprit. C'était ce fameux « retour aux choses mêmes » qu'elle promettait à qui voulait bien l'entendre comme un accès immédiat à un secret supposé éternel et comme l'accomplissement d'un désir, un peu ambigu du point de vue de l'existence, lugubre même, qui était peut-être l'expression d'une époque qu'on croirait volontiers révolue. Nul doute que « le lieu » de la langue « est purement L'ESPRIT » (Saussure, 2011, p.112), mais ce qu'on peut considérer comme une objection particulièrement pertinente à l'endroit des approches d'inspiration phénoménologique, c'est la primauté – que Saussure a maintes fois invoquée – de la parole dans la constitution d'une langue, aussi bien en ce qui concerne son changement historique que son acquisition individuelle. Ce qui, à vrai dire, sonne comme l'adage séculaire de l'empirisme : *nihil est in intellectu, quod non prius fuerit in sensu*, sans impliquer forcément l'image d'une *tabula rasa*. Cependant, il n'est pas faux non plus que les travaux en question opéraient avec la distinction tardive de Saussure, promise à un bel avenir, celle du signifiant et du signifié, qui, dans le contexte phénoménologique, ne pouvait que perpétuer le dualisme traditionnel forme/sens et promouvoir le traitement du sens, similaire à celui de la forme. En tout cas, une analyse de l'ombre de la phénoménologie qui, très tôt, s'est posée sur la réception de l'œuvre saussurien, serait tout à fait éclairante sur plusieurs points qui demeurent à présent obscurs, et ce ne serait

pas une tâche facile, vu le destin des écrits saussuriens successivement découverts et rendus publics depuis sa mort.

Quant à Baudouin de Courtenay et ses relations avec le Genevois, il est certain que Saussure, secrétaire de la Société de linguistique de Paris, a vu ses travaux (en tant que choses), mais il n'est pas certain qu'il les ait lus (en tant que signes), car il a avoué ne connaître ni le russe ni le polonais. La dualité de la figure vocale en tant que figure vocale et en tant que signe semble bien appartenir au lot de ses découvertes personnelles. La certitude dépend du fait que l'on croit ou non à ses paroles. Ce qui n'est pas rappelé pour mettre en doute sa véracité, et ce de quelque façon que ce soit, mais pour indiquer, dans l'esprit suprêmement libre, une dimension rationnelle du verbe « croire ». Et n'a-t-on pas déjà vu différents individus découvrir plus ou moins simultanément le même phénomène ? C'est bien possible également avec celui que Saussure, pour sa part, appela du nom de dualité de la figure vocale, d'autant plus que la même dualité – et qui serait prêt à le croire ? – si elle n'est pas connue des enfants, reste néanmoins perceptible dans leurs paroles. C'est ce que Freud, un descendant des juifs galiciens et Viennois d'adoption, remarqua dans son *Interprétation des rêves* (1900) lorsqu'il affirma que « les enfants traitent parfois les mots comme des objets ». En effet, ils les déplacent, découpent ou/et agglomèrent (et ainsi condensent) sans respecter outre mesure leur sens ordinaire au profit de celui qu'ils veulent, eux-mêmes, exprimer (Freud, 1967, p.262 ; Arrivé, 2003). Pour bien saisir la portée de l'observation freudienne, il faudrait reconstruire son raisonnement. De toute évidence, il ne s'agit pas de toutes les productions langagières des enfants, dans lesquelles les mots sont certainement traités comme il faut, c'est-à-dire comme des signes. Il est question uniquement de leurs trouvailles linguistiques : expressions étranges, nouveaux langages, tours syntaxiques bizarres, à savoir toutes ces formes qui suscitent des éclats de rire irrésistible chez les adultes. Du reste, Freud découvre des procédés similaires aux enfantins, mais cette fois-ci avec une maîtrise parfaite du sens, en analysant les techniques mises en œuvre par les adultes dans le mot d'esprit, le fameux *Witz* bien plus corsé que son équivalent français. C'est pourquoi il serait autrement spirituel d'évoquer cette vérité que, dans la traduction allemande de son article « *Truth and Proof* », en commentant le statut syntaxique du mot « neige » (c'est-à-dire « *Schnee* »), Tarski insère un passage où il recourt à un exemple animalier qui, par pure coïncidence évidemment, correspond à celui que Baudouin de Courtenay aimait employer dans ses cours sur le langage et ses articles sur les hommes : « le mot "*ein*" qui, bien entendu, fait partie du mot "*Schwein*", ne constitue pourtant pas sa partie syntaxique » (Tarski, 1995, p.298).

Il se peut que, dans la conception freudienne, la propension des enfants à traiter les mots comme des choses ne soit pas tellement liée à leur créativité qu'on se plaie à imaginer réelle, mais au fait que, dans leur esprit, ils ne parviennent pas encore à distinguer nettement les « représentations de mot » parmi les « représentations de chose » et n'ont pas d'autre choix que de manipuler les mots comme si c'étaient des choses, c'est-à-dire en faisant plus ou moins abstraction de leur sens ordinaire. Mais il y a encore autre chose, vu la constatation suivante de Freud : « Les mots dans le rêve sont fréquemment traités comme des choses » (Freud, 1967, p.257). À la lumière de cette phrase, il est plausible d'affirmer que ce qui, dans une parole relatant un rêve, paraît relever d'un non-sens pur selon l'optique des mots ordinaires, trouve sa cause justement dans cette façon de traiter les mots comme des choses. C'est bien elle qui les prive de leur sens usuel et le non-sens, qui fait alors son apparition, constitue une brèche dans laquelle Freud se plut à déchiffrer un autre sens, inaccessible au sujet parlant, car ne provenant pas dudit sujet, mais de ce qu'il appela « son inconscient ».

Pour clore ce parcours rapide, sinueux et trop schématique (ne faut-il pas choisir son point de vue ?), passant par les domaines de quelques disciplines et non sans quelques détours et répétitions, il ne serait pas oiseux de retourner à son point de départ que constitue la dualité de la figure vocale, repérée par Saussure. Si, au cours du chemin, il s'est avéré qu'elle avait été remarquée par d'autres, et même si, par eux, elle n'avait pas été coulée dans les mots avec ce bonheur d'expression qui caractérise d'habitude Saussure, cela ne prouve qu'une chose : selon toute probabilité, la dualité de la figure vocale doit être vraie. Dans ce cas, il ne serait pas trop téméraire d'avancer qu'elle constitue un défi à l'esprit humain qui, en l'approchant, souvent par pur hasard, se heurte à son ambiguïté constitutive, sinon aux antinomies qui peuvent véritablement le pousser au désespoir : n'attestent-elles pas qu'en même temps, la même proposition est vraie et n'est pas vraie ? Cependant, au lieu de déclarer forfait, le travail intellectuel se poursuit et ce ne

serait sans doute pas une hypothèse trop hardie si, dans les concepts dichotomiques qui sont alors forgés, comme langue et parole, langage-objet et métalangage, conscient et inconscient, on voyait également une tentative de trouver une solution aux problèmes que cette dualité soulève et qui, en fin de compte, ne semblent tant soit peu résolus que grâce à un maniement habile de différents points de vue. Ce qui n'est point négligeable, étant donné que, d'autre part, ce parcours peut faire apercevoir une sorte d'unification interdisciplinaire qui n'est pas un des points d'un hypothétique programme à suivre, mais un fait, et qui n'est pas non plus une uniformisation. En effet, les disciplines différentes, unies autour de la même perplexité et du même questionnement, proposent des solutions différentes, et ce non pas malgré, mais avec leurs différents procédés, leurs différents objectifs et leurs différents points de vue. Au lieu de faire un point plus substantiel, il est souhaitable d'imaginer que la dualité de la figure vocale n'a pas cessé d'intriguer : il faudra y revenir.

BIBLIOGRAPHIE

Arrivé, Michel. 2003. « Langage et inconscient chez Freud : représentations de mot et représentations de chose » in *Cliniques méditerranéennes*, Toulouse, Erès, n° 68, p.7-21.

Baudouin de Courtenay, Jan. 1881. « Некоторые отделы "сравнительной грамматики" славянских языков » (Quelques compartiments de la « grammaire comparée » des langues slaves) in *Русский Филологический Вестник*, Warszawa, Typographie de Ziemkiewicz et Noakowski, un tiré à part.

BSLP. 1885. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, Paris, t.5 (1883-1885), n° 23.

Feferman, Solomon, Burdman Feferman, Anita. 2004. *Alfred Tarski: Life and Logic*, Cambridge, Cambridge University Press.

Freud, Sigmund. 1967. *l'Interprétation des rêves*, Paris, PUF.

Husserl, Edmund. 1986. *Logische Untersuchungen. Zweiter Band. Untersuchungen zur Phänomenologie und Theorie der Erkenntnis*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.

Kotarbiński, Tadeusz. 1934. « Alfred Tarski. "Pojęcie prawdy w językach nauk dedukcyjnych" » (un compte-rendu) in *Przegląd Filozoficzny*, Warszawa, n° 1, p.85-91; la citation d'après Kotarbiński, Tadeusz. 1993. *Dzieła wszystkie* (Oeuvres complètes), Wrocław, Warszawa, Kraków, Ossolineum, t.1, p.252-258.

Kotarbiński, Tadeusz. 1955. « The Fundamental Ideas Of Pansomatism » in *Mind*, t.64, p.488-500.

Saussure, Ferdinand de. 2003. « Notes sur l'accentuation lituanienne » in *Saussure*, Paris, l'Herne, p.323-350.

Saussure, Ferdinand de. 2011. *Science du langage. De la double essence du langage*, Genève, Droz.

Szulkin, Michał. 1978. « Baudouin de Courtenay – uczoney i wolnomyśliciel » (Baudouin de Courtenay – savant et libre penseur) in *Człowiek i światopogląd*, Warszawa, Prasa – Książka – Ruch, n° 12, p.110-116.

Tarski, Alfred. 1933. « Pojęcie prawdy w językach nauk dedukcyjnych » in *Prace Towarzystwa Naukowego Warszawskiego, Wydział III Nauk Matematyczno-Fizycznych*, Warszawa, n° 34; les citations d'après Tarski, Alfred. 1972. « Le concept de vérité dans les langages formalisés » in *Logique, sémantique, métamathématique 1923-1944*, Paris, Armand Colin, t.1, p.157-276.

Tarski, Alfred. 1936. « O pojęciu wynikania logicznego » (Du concept de l'inférence logique) in *Przegląd Filozoficzny*, Warszawa, n° 39, p.58-68; la citation d'après Tarski, Alfred. 1995. *Pisma logiczno-filozoficzne*, t.1, p.186-202.

Tarski, Alfred. 1944. « The Semantic Conception of Proof and the Foundations of Semantics » in *Philosophy and Phenomenological Research*, t.4, n° 3, p.341-376.

Tarski, Alfred. 1957. « It is impossible to be told anyone's name » (signé Al Tadjtelbaum) in *Analysis*, n° 17/3; la citation d'après Anscombe, G.E.M.. 1981. « Analysis Competition – Tenth Problem » in *Collected Philosophical Papers*, Oxford, Basil Blackwell, t.2, p.220-223.

Tarski, Alfred. 1969. « Truth and Proof » in *Scientific American*, t.220, n° 6, p.63-77; in *L'âge de la science*, Paris, Dunod, t.1, n° 4, p.279-301.

Tarski, Alfred. 1992. « Drei Briefe an Otto Neurath » in *Grazer Philosophische Studien*, Amsterdam, New York, Rodopi, t.43, p.1-32.

Tarski, Alfred. 1995. *Pisma logiczno-filozoficzne* (Écrits logico-philosophiques), Warszawa, PWN, t.1.

NEIGE NOIRE, NEIGE BLANCHE : Tarski et Saussure au Pays de la Neige Noire

Jean-Yves Beziau

Université du Brésil, Rio de Janeiro Ecole
Normale Supérieure, Paris



Dans son article, Dariusz Adamski¹ discute de la relation entre Saussure et Tarski : établir une correspondance entre deux correspondances, nous sommes déjà à un niveau supérieur, ce que nous pouvons figurer par une image, pont entre des ponts, plutôt que par une particule préfixale de type “méta”.



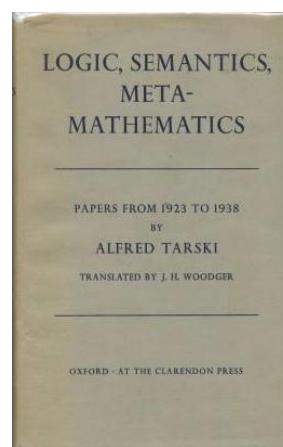
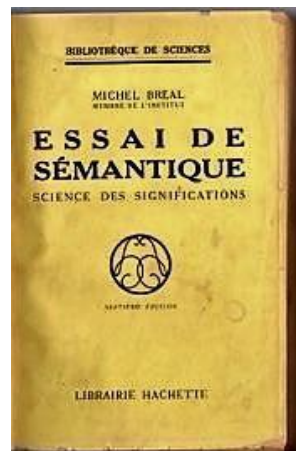
¹ Je voudrais grandement remercier ici Anne Hénault qui m’a mis contact avec ce penseur polonais très intéressant, Cette rencontre s’inscrit dans mon aventure de 25 ans avec la Pologne (voir bibliographie).

D'un côté avec Saussure nous avons la correspondance entre le signifié et le signifiant, de l'autre avec Tarski nous avons la théorie de la vérité comme correspondance. De suite nous avons un déséquilibre car du côté genevois les deux berges sont nommées et donc pour ainsi dire connues (mais est-ce qu'appeler un chat un chat suffit à nous faire comprendre de quel animal il s'agit ? d'autant plus que Saussure invente des noms ...), du côté varsovien nous ne savons pas très bien ce qu'il y a des deux côtés du pont.

Pour Tarski, selon la légende, il est vrai que la neige est blanche si et seulement si la neige est blanche. On a l'impression de ne pas avoir dit grand-chose. Il ne faut pas avoir froid aux yeux pour déclarer qu'une telle trivialité est le cœur de la vérité. Cela dit Tarski prétend qu'il ne fait là que reprendre une théorie d'Aristote, considéré comme le plus grand métaphysicien. Mais si Tarski n'avait fait que singer Aristote il ne serait pas considéré lui-même comme un grand maître de la vérité, un grand véritélogue. Remarquons que ce terme monstrueux n'existe pas vraiment. Tarski est considéré avant tout comme un logicien. Vérité et logique vont donc ici de pair. Ce ne sont cependant pas les deux berges du pont polonais, berges qu'il reste encore à identifier.

Sur le pont du Mont-Blanc nous avons Saussure, considéré avant tout comme un linguiste, travaillant sur le langage. Saussure n'est pas le premier à avoir étudié le rapport entre un signe et sa signification, mais il l'a repensé de façon complètement nouvelle, non seulement en le reformulant au sens littéral du terme mais en le reconstruisant en une triade qui, bien que célèbre, reste encore mal connue et/ou comprise par les non-initiés, ceux qui pensent que le *Cours de Linguistique Générale* a été écrit par Ferdinand de Saussure, lors d'un voyage en diligence entre Paris et Genève.

Tarski et Saussure sont aux antipodes l'un de l'autre mais il y a un mot qui relie les deux, c'est sémantique. Saussure emploie peu, presque pas même, le mot "sémantique". Le mot sémantique a été inventé par son professeur Michel Bréal, comme peu de gens le savent, mais a été popularisé avant tout par les logiciens, notamment Rudolf Carnap mais aussi Alfred Tarski.



La sémantique fait-elle d'ailleurs vraiment partie de la linguistique ? Les linguistes se dépatouillent plutôt dans la gadoue grammaticale. Et Chomsky, l'un des plus célèbres linguistes du XX^{ème} siècle, est connu pour avoir plutôt valorisé la syntaxe avec sa grammaire générative, qui comme l'a bien noté John Corcoran (voir sa présentation de la seconde édition du célèbre recueil de Tarski) n'est qu'une sorte de réplique / imitation de la syntaxe logique.

Il y a une différence chez les logiciens entre syntaxe et sémantique, qui en fait n'a pas grand-chose à voir avec comment cette distinction est entendue aujourd'hui par les linguistes, c'est la différence entre théorie de la démonstration et théorie des modèles, le pont entre les deux a été canonisé par le théorème de complétude de Gödel.

Tarski quant à lui a principalement développé la théorie des modèles qui établit un pont entre la syntaxe et la sémantique. Ce qu'il y a des deux côtés du pont Tarskien, c'est d'un côté le langage et de l'autre ... le langage. Avons-nous affaire à un serpent qui se mord la queue ? Ou pourrait-on s'en sortir en disant : d'un côté un langage naturel, de l'autre un langage formel ? Non en fait c'est un vrai feu d'artifice, car les deux côtés sont artificiels.

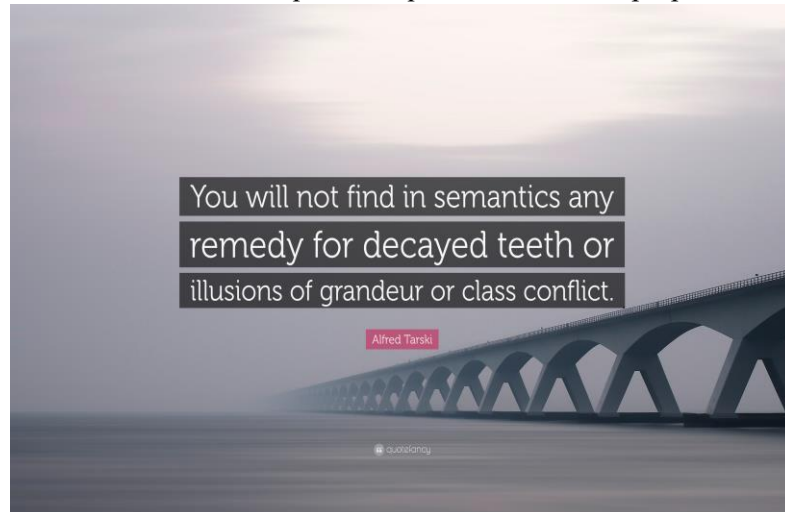
Est-ce que c'est ce qui est mis en avant par l'exemple un peu scabreux donné par Tarski de la neige noire ? L'exemple donné par Tarski a été vulgarisé par la couleur opposée : « Neige



blanche». Cela rappelle un peu la fameuse histoire de Cendrillon : dans la version originale les chaussons sont de verres mais comme on craignait que cela ne fasse peur aux enfants, on les a remplacés par des chaussons de vair, une « fourrure grise et blanche de l'écureuil petit-gris, au dos gris et au ventre blanc, et qui était réservée aux rois, aux hauts dignitaires pendant le Moyen Âge ».

Mais si Tarski parle de neige noire c'est pour bien montrer que la vérité d'une proposition n'est pas ancrée dans la réalité, mais qu'elle est suspendue au pont d'une correspondance. On en vient à une perspective technique, correspondant bien à l'architecture industrielle du monde moderne. Une technocratie dont ni l'aspect pratique, pour ne pas dire pragmatique, ni l'aspect philosophique, pour ne pas dire spirituel, ne sont évidents. Comme l'a déclaré lui-même Tarski :

Dans la théorie de la correspondance Aristotélico-Tarskienne, nous avons d'un côté des propositions et de l'autre la réalité. Mais qu'est-ce que la réalité d'une proposition ? Tarski qui est



plutôt mathématicien en vient à des constatations très simples : la proposition : « $3 < 4$ » est vraie ssi trois est inférieur à quatre, ou, sans avoir peur des abréviations : « $3 < 4$ » est vraie ssi $3 < 4$. Pour noircir un peu les choses : « $4 < 3$ » est vraie ssi $4 < 3$ est vraie ou encore « $3 < 4$ » est fausse ssi $3 \nless 4$. Vérité et fausseté sont mises dans le même panier de la correspondance.

Au début du 20^{ème} siècle, il y a eu un célèbre débat entre Frege et Russell. Russell prétendait que le mont blanc lui-même, avec toutes ses neiges, faisait partie de l'assertion « Le Mont Blanc fait plus de 4.000 mètres », alors que Frege pensait que non. Tarski serait plutôt du côté de Frege. Et qu'en est-il de Saussure dont le père avait lui-même fait l'ascension du Mont Blanc ?



La correspondance de Saussure ne s'occupe pas de la vérité et elle ne relie pas non plus des propositions à la réalité, elle relie des sons à des concepts, il n'y pas donc non plus ici de neige, noire ou blanche. Et le signe de Saussure n'est pas un signe naturel, c'est le pont entre le son et le concept, ou plutôt le pont avec les propres berges, tout s'articule dans un met jet.



Baudelaire a écrit un célèbre poème intitulé *Correspondances*, écho des vibrations de la sensibilité humain et naturelle, et Rimbaud à sa suite a rédigé un poème non moins célèbre du nom de *Voyelles* établissant une correspondance osée entre les voyelles et les couleurs. Il d'agit malgré tous dans les deux cas d'exercices de styles : le contenu est peut-être osé mais la forme reste figée.

Saussure tout comme Tarski ont quant à eux construits de nouveaux ponts, de nouvelles architectures, qui peuvent elles-aussi être conçues comme des œuvres d'art.



Etablir une correspondance entre ces deux correspondances n'est pas aisé. Il faut un pont de départ ... et un pont d'arrivée. On ne sait pas par quel bout commencer. Le mieux peut être est de s'immobiliser tranquillement sur une petite île au milieu des ponts, comme celle qui a reçu à Genève le sobriquet de Jean- Jacques Rousseau.

Bibliographie

J.-Y.Beziau. "The Lvov-Warsaw School – a True Mythology", in Garrido and U.Wybrabiek-Skodorwska, *The Lvov Warsaw School, Past and Present*, Birkhäuser, Bâle, 2018.

J.-Y.Beziau (ed), *La peinture du symbole*, Petra, Paris, 2014.

J.-Y.Beziau (ed), *The arbitrariness of the sign*, College Publication, London, 2018.

R.Blanché, *Structures intellectuelles. Essai sur l'organisation systématique des concepts*, Vrin, Paris, 1966.

M.Bréal, *Essai de sémantique, science des significations*, Paris, Hachette, 1897.

P.Suppès and J.-Y.Béziau, "Semantic computation of truth based on associations already learned", *Journal of Applied Logic*, 2 (2004), pp.457- 467.

A.Tarski, "The Semantic Conception of Truth and the Foundations of Semantics", *Philosophy and Phenomenological Research*, 4 (1944), 341–

376.

A.Tarski, *Logic, Semantics, Metamathematics*, deuxième édition préparée par John Corcoran, Hackett, Indianapolis, 1983.



NEIGE NOIRE, NEIGE BLANCHE : **Pourquoi la neige est-elle blanche (bien qu'elle ait pu être noire) ?**

Dariusz ADAMSKI

Au cours de ses interventions, Monsieur Jean-Yves Béziau a rappelé que, du point de vue de l'histoire, c'est la proposition « la neige est noire » qui se trouve véritablement à l'origine de la réflexion de Tarski sur la vérité et le langage. C'était un rappel des plus judicieux qui, par la suite, s'est avéré extrêmement stimulant pour mon esprit, et de façon – pour ne rien cacher – obsessionnelle.

En effet, la proposition « la neige est noire » correspond mieux que son équivalent tout en blancheur faussement candide à l'essence même et aux développements ultérieurs des systèmes déductifs élaborés par Tarski et ses élèves ou successeurs. En fait, la justesse matérielle de la proposition sur la « neige » (blanche, noire, haute en couleurs, peu importe) n'a aucune conséquence pour sa définition de la vérité. C'est ce qu'il soulignait en expliquant qu'il n'est aucun besoin d'y ajouter un « réellement » (ou « *in fact* ») et qu'elle est « neutre » par rapport à toute attitude épistémologique, du « réalisme naïf » à « l'espèce la plus sophistiquée d'irréalisme » (Tarski, 1944, p.362). Pourquoi ? Parce que, dans sa définition, la vérité n'est pas prédiquée de la proposition « la neige est blanche » par rapport à son référent habituel, à savoir l'état de choses où la neige est réellement blanche, mais du nom de cette proposition par rapport à elle-même. Tout reste donc à l'intérieur du langage, et ce n'est pas un défaut, mais une qualité particulièrement appréciable. Cependant, il reste vrai que, dans la version définitive de sa définition, il a choisi le blanc, à coup sûr pour quelques raisons qui ont fait pencher la balance, si l'on a du mal à accepter que son choix aurait pu être aussi bien arbitraire, comme le sont sans doute, mais dans un sens légèrement différent, les signes qui peuvent être mis dans sa définition, soient-ils linguistiques ou non : la seule chose qui compte, c'est qu'on soit conséquent dans leur emploi.

Pourquoi, dans la proposition de Tarski, la neige reste-t-elle réalistement blanche même si, du point de vue de sa conception, elle aurait aussi bien pu être noire ? – telle est la question à laquelle j'essaierai de répondre en supprimant exprès les guillemets autour des mots « neige », « blanche » et « noire » dans sa formulation, et ce pour une raison toute simple : pour mettre en évidence l'aspect irrésistiblement comique, d'emblée faussement savant ou érudit, et si parfaitement insignifiant, délirant même, de cette question curieuse. Je tâcherai donc de mon mieux d'y répondre sans renoncer à un point de vue assez bizarre – pour le moins qu'on puisse dire – dans l'approche de la pensée de Tarski : d'une part, en traquant les traces, visibles dans ses textes, de l'origine socio-culturelle de sa réflexion, sans se restreindre pour autant à la culture mathématico-logique, et, d'autre part, en analysant son attitude ambiguë envers le langage ordinaire. Après tout, il n'a jamais postulé sa réforme comme tant d'autres avant lui : si, somme toute, il l'acceptait tel quel, c'était parce que tout le monde l'emploie, donc à quoi bon s'exclure d'une communauté, d'autant plus qu'en touchant aux habitudes linguistiques quotidiennes, on risque de leur faire perdre leur « naturel » ? En effet, le projet de Tarski ne s'adressait qu'aux « sciences déductives », c'est ce qu'atteste la partie tronquée, peut-être à la demande des Viennois, du titre de son ouvrage principal : « Le concept de vérité dans les langages formalisés » (des sciences déductives en sus). En fait, il est tout à fait vraisemblable que, face au langage de tous les jours, il a été tiraillé entre le soupçon (n'est-il pas une source d'antinomies, plein d'ambiguïtés et vague ?) et l'apologie de son « esprit », comme il le dit. Il n'y a pas non plus de raison de mettre en doute ses paroles lorsque, de toute évidence, il regrette que « la possibilité même d'employer » « l'expression "proposition vraie" » « en accord tant avec les principes de la logique qu'avec l'esprit du langage quotidien » « semble fortement mise en question » (Tarski, 1933, p.171). Qui plus est, il souligne à plusieurs reprises que sa conception « correspond » ou « n'est pas contraire » au sens « intuitif » de la notion de vérité, tel qu'il est véhiculé par le langage ordinaire. Elle s'enracine également, et de son propre aveu, dans la tradition remontant à Aristote, tout comme le nom même de métalangage, qu'il a forgé à l'instar de sa « métaphysique » (bien que l'histoire effective de ce terme soit un peu plus tortueuse). D'autre part, c'est avec *les Premiers Analytiques* d'Aristote que la neige blanche comme du lait fit son entrée dans le discours logique. Il y a donc des raisons ayant trait à la tradition qui suggèrent de l'y garder.

Soit, mais pourquoi, dans sa définition, a-t-il répété deux fois cette proposition digne du nom de lapalissade, à savoir « la neige est blanche » ? Pour faire apparaître la différence entre ses deux

acceptions : lorsqu'elle se rapporte à un état de choses différent d'elle, et lorsqu'elle renvoie à elle-même, en tant que son propre nom. Dans ce dernier cas, Tarski la met entre guillemets, en la différenciant de la sorte, et il est bien obligé de procéder ainsi : ne fait-il pas une formalisation ? Dans un langage formalisé, et pour assurer son univocité, quelque différence que ce soit dans l'emploi des formes, doit être représentée par une forme repérable et distincte des autres, par un symbole approprié – a-t-on l'habitude de dire – ou comme un signe différent. C'est un des principes mêmes de toute formalisation, une sorte d'extension conséquente, donc poussée à l'extrême, de la nature systémique et différentielle des objets linguistiques. On pourrait dire que, dans un langage formalisé, tout est exprimé, bien entendu en ce qui concerne son fonctionnement ; ce qui n'équivaut évidemment pas à l'esprit du langage ordinaire, à sa caractéristique fondamentale d'après Tarski, c'est-à-dire à son universalisme grâce auquel, dans ce langage quotidien, tout est exprimé ou peut certainement l'être. On voit bien que le mot « tout », dans ces deux occurrences, ne se rapporte pas aux mêmes choses : il embrasse soit tous les objets linguistiques (d'un langage), soit tous les objets (du monde, y compris les langages). Il est pourtant difficile de ne pas apercevoir cette analogie frappante que l'universalisme du langage ordinaire, que Tarski postule en étant persuadé qu'il suit ainsi l'avis et le désir de chacun de ses utilisateurs (exprimer tout), correspond à l'essence même du concept de panthéisme (être tout), tel qu'il apparaîtrait s'il était confiné au domaine strictement langagier. Il n'est pas certain que Tarski ait pu saisir cette analogie, vu sa position tranchée que voici : « je n'ai jamais été en mesure de comprendre ce qu'est "l'essence" d'un concept et, de ce fait, je vous prie de m'excuser de ne pas pouvoir poursuivre la discussion sur ce point » (Tarski, 1944, p.361). Revenons donc au mot « tout » pour rappeler que la répétition d'une même forme linguistique ne se limite pas à son usage ambigu, voire autonome, mais bien au contraire, elle sert d'habitude à répéter exactement le même sens ; du moins, telle semble en être l'intention.

Et que se passe-t-il lorsqu'un même mot est répété deux fois de façon à ce que ses deux occurrences restent tout près l'une de l'autre, à proximité ? Dans un esprit de naïveté, prenons un emploi de « comme », identique à celui de Saussure quand il parle de « la figure vocale comme figure vocale ». La seconde fois, nous voyons le mot de figure vocale, reflété *comme dans un miroir*, et nous pouvons comparer ses deux exemplaires. Aussi l'emploi répété d'un même mot a-t-il l'avantage certain de nous faire saisir son sens ou, à vrai dire, de le vérifier pour s'assurer, croirait-on, de sa vérité. En général, son sens peut être tantôt tel qu'il s'attache d'ordinaire à ce mot – ce qui est le cas dans notre exemple –, tantôt changé, modifié, pourquoi pas déformé, appauvri ou enrichi, comme le montre une expression du genre : « la figure vocale comme signe ». Dans l'exemple étudié, l'emploi répété du mot « figure vocale » véhicule une information nouvelle, non-négligeable ; autrement dit, il n'est pas redondant : il renvoie avec certitude à son sens usuel, tel qu'il apparaît dans le langage ordinaire. C'est ce qui est exploité dans tout un nombre d'idiotismes polonais, très populaires, fondés sur le contraste visuel frappant dans une locution que le polonais partage avec le français et avec bien d'autres langues, notamment « noir sur blanc ». Voici leurs traductions littérales : « nommer le blanc blanc et le noir noir » (une version d'« appeler les choses par leur nom ») ou « dire que blanc c'est blanc et noir c'est noir », et tout cela pour ne pas laisser « se faire croire que le blanc soit noir et le noir soit blanc ». Récemment, cette dernière expression a donné lieu à un lapsus savoureux dans la bouche d'un politicien qui, dans la ferveur d'une discussion, s'est écrié : « Personne ne me fera croire que le blanc soit blanc et le noir – noir ». Ce lapsus a toutes les chances d'entrer dans la phraséologie du polonais comme une expression dénotant un esprit manipulateur entendant parfaitement les arguments rationnels. Chose étrange, toutes ces locutions ne sont pas du tout ressenties comme idiotes (telles les vérités de La Palice), mais bien au contraire, comme une approbation de l'attitude franche, de l'honnêteté intellectuelle, du courage civique, aux antipodes de l'hypocrisie, et ce peut être même un devoir éthique fort louable que de ressasser jusqu'à l'ennui cette vérité insipide que « blanc c'est blanc » ou « noir c'est noir », par exemple en présence de l'obscurantisme ou au cours d'un lavage de cerveau, peu importe s'il se réfère verbalement à la dialectique ou non.

Pourquoi la langue polonaise a-t-elle enrichie de la sorte le réservoir de ses expressions figées ? Il y a toutes les raisons de supposer que ce soit lié à l'histoire de l'état polonais qui, durant plus de cent ans, a été partagé entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. Il a pourtant gardé sa vitalité malgré les efforts de germanisation et de russification de la part des occupants : leur politique n'hésitait pas à exacerber les conflits ethniques et à s'ingérer brutalement dans tous les domaines de l'existence humaine. Face à une idéologisation massive et à une sorte de *double-talk* orwellien avant la lettre, le

langage ordinaire aurait pu constituer un rempart de résistance et pas seulement en tant que langue maternelle, cette marque de différenciation nationale. Face à l'endoctrinement et à l'oppression qui, eux-mêmes, se justifiaient en « pervertissant » le sens usuel des mots, il fallait « redonner aux mots leur sens véritable » – comme on dit –, celui qui n'est pas identique au sens véhiculé par la propagande qui, pour être efficace, doit tout de même recourir aux mêmes mots que tout le monde. D'où, très probablement, le nombre inimaginable de blagues et de jeux de mots, le recours constant à l'ironie et au sous-entendu, tout cela pour ridiculiser l'idéologie imposée en se servant du rire suscité par le langage ordinaire, de ces instants presque magiques de sa parfaite maîtrise, comme d'une arme de persuasion.

Le langage ordinaire conçu donc en tant que garant de la vérité à l'époque de la manipulation omniprésente, sinon institutionnalisée, qui s'évertue à changer le sens des mots familiers avec des buts politiques, souvent lucratifs, mais au bout du compte, faisant miroiter des perspectives de pouvoir ? Peut-être que oui, mais il faudra le prouver. Toujours est-il que cette approche du langage ordinaire reste visible même dans la poésie, par exemple, chez Julian Tuwim, un poète polonais d'origine juive. Dans *la Prière*, adressée à Son Nom et faisant partie des *Fleurs polonaises*, son long poème, longuement écrit à partir de 1940 et de son exil au Brésil (les États-Unis ayant fermé leurs frontières aux réfugiés d'Europe centrale), il rêve de « redonner aux mots leur unicité et leur vérité » pour qu'il puisse enfin voir se matérialiser son vœu le plus cher qu'exprime la proposition suivante, si souvent citée qu'elle en est devenue autant dire anonyme : « que la loi signifie toujours la loi et la justice – la justice ». Quant aux « cercueils en bois de pin polonais » qu'il semble tout autant chérir, mettons-les sur le compte de la licence poétique parce que, pour tout dire, il n'y en a pas eu assez.

Il se peut que Tarski, habitant à Varsovie jusqu'à son départ de Pologne, ait partagé cette attitude singulière envers le langage ordinaire, et l'oeuvre journalistique de Baudouin de Courtenay est là pour témoigner qu'elle a bel et bien existé à l'époque. C'est précisément à la lumière d'un tel rapport au langage ordinaire qu'on peut interpréter sensément le différend entre Tarski et le Viennois Wittgenstein à propos d'un concept de son cru, notamment la tautologie : « le concept de *tautologie* » – remarque Tarski – « entendue comme une proposition qui "ne dit rien du monde réel", me semble personnellement plutôt vague » (Tarski, 1936, p.201). En effet, comment une tautologie pourrait-elle « ne rien dire », comme le veut Wittgenstein, alors que, un peu à la manière des expressions « blanc c'est blanc » et « noir c'est noir », elle montre sa propre vérité en confirmant ainsi le bien-fondé de la théorie du langage et du monde qu'il représente, telle qu'elle se trouve exposée dans le *Tractatus logico-philosophicus* (1921) ? En tout cas, Wittgenstein délaissa complètement sa vision logiciste du langage, contenue dans le *Tractatus* qu'il avait pourtant rédigé d'une manière tellement attrayante, y compris pour lui-même. Il préféra se consacrer presque exclusivement au langage ordinaire, et il avait ses raisons même s'il n'avait jamais su les exposer de façon aussi convaincante que dans le *Tractatus*, mais ce n'était sûrement pas Tarski qui l'avait fait changer d'avis. Quoi qu'il en soit, les raisons qui ont poussé ce dernier à choisir la proposition « la neige est blanche », restent invariablement obscures, car le langage ordinaire dans sa version polonaise, s'il y avait été pour quelque chose, aurait pu lui insuffler aussi bien le blanc que le noir. Dans ce cas, il conviendrait de se tourner vers la vérité de sa proposition, tristounette, de plus en plus embarrassante, dont on n'a pratiquement rien à dire si l'on renonce aux envolées lyriques, et de fouiller un peu de son côté.

Lorsqu'on jette un oeil du côté de la vérité, les choses se compliquent considérablement, car comme tant d'autres logiciens, Tarski a envisagé son élimination du langage logique à cause – comme il le dit – de sa « redondance » : la prédication de la vérité ne semble rien ajouter à une proposition qui reste vraie, nonobstant le fait que ce soit dit explicitement ou non. Il montre son désarroi lorsque, probablement à court d'arguments plus substantiels, il essaye sans doute d'effrayer tous les éliminateurs de la vérité en les assurant que, après une telle « amputation », le concept de vérité, et avec lui tous les concepts sémantiques, ne seraient rien de plus qu'un « pur jeu de mots » ou un « hobby anodin » (Tarski, 1944, p.358). Il doit être franchement désemparé quand il propose un compromis, à savoir l'« approche nihiliste » de la vérité, présentée par Kotarbiński, son autorité en matière philosophique, dans un compte-rendu de son « Concept de vérité » (etc.). Selon le « point de vue "nihiliste" », les mots de « vérité » ou « vrai » seraient conservés, tout en restant éliminables, car n'ayant pas de sens indépendant des expressions vraies auxquelles ils peuvent être accolés au cas où quelqu'un s'obstinerait à le désirer (Tarski, 1969, p.66). C'est dommage qu'il ne cite pas cette observation de Kotarbiński que certaines expressions du langage ordinaire, elles aussi, perdraient alors leur sens, telle « la pensée que p est vrai », toute bouleversante ou apaisante qu'elle soit (Kotarbiński, 1934, p.252). Mais cette omission

de sa part ne porte pas à conséquence, étant donné qu'il avance une raison bien plus importante qui semble préjuger pour de bon du sort heureux du concept de vérité. N'est-il pas déjà prouvé – dit en substance Tarski – qu'au moins dans un langage formalisé, il y a des propositions vraies qui n'y sont pas démontrables ? Ce qui a une signification qu'on ne saurait d'aucune façon sous-estimer, vu que toute proposition démontrable est vraie, mais non pas l'inverse. Tout simplement, il y a plus de propositions vraies construites dans un langage que de propositions qui, dans ce même langage, sont démontrables. En fait, la formalisation d'un langage stipule également que toute proposition vraie dans ce langage puisse être ramenée à l'application d'un nombre restreint d'axiomes, que sa vérité puisse être ainsi démontrée, et c'est justement ce qui est mis en question. C'est la fameuse découverte de Gödel et – faut-il encore le rappeler – de Tarski qui, lui aussi, dans son « Concept de vérité », d'ailleurs indépendamment du Viennois et à sa manière, a prouvé que tel est l'état de choses, toutes formelles qu'elles soient.

Malheureusement – dans l'optique de Tarski –, Gödel a nommé « indécidables » ces propositions au plus haut point gênantes qui avaient tout de même répondu à son attente (ne les avait-il pas cherchées ?), tout en brisant définitivement l'espoir qu'il partageait avec son milieu non seulement viennois, à savoir qu'un jour, il serait enfin possible de faire progresser les choses et de remplacer la vérité par le concept de preuve formelle. Pourtant, son appellation même montre que, pour lui, la tâche laborieuse de démontrer formellement quelles propositions sont vraies comptait bien davantage que la vérité, toute modeste sans doute, mais apodictiquement certaine, de celles qui ne se laissent pas faire. À quoi bon les appeler « indécidables » lorsque, en fait, il n'y a rien à décider, car tout est déjà décidé et il ne reste qu'une question dérangeante, à savoir que faire avec ces propositions résistantes à la formalisation, c'est-à-dire indémontrables, mais vraies ? En tout cas, on n'a pas le choix et il faut faire avec, autrement dit, continuer de plus belle comme si de rien n'était. En effet, la solution semble toute trouvée et, à tout prendre, elle paraît simple et évidente : inclure ces propositions rebelles dans la théorie formelle qu'on est en train de tisser soigneusement, et compléter de la sorte son incomplétude, quitte à répéter cette manoeuvre à l'infini. Et c'est ce que fit Gödel, non sans quelque réticence. Mais que faire de la vérité à la longue ennuyeuse de ces propositions venant à l'improviste et tellement mal à propos, ou, plus généralement et encore plus simplement, que faire de la vérité ?

Selon Tarski, la découverte des propositions dites « indécidables » est un « échec » (*setback*) de la méthode formelle : « la notion de démontrabilité » n'est pas « un substitut parfait de la notion de vérité ». Par conséquent, les propositions vraies et indémontrables acquièrent une valeur heuristique indéniable : elles nous permettent de modifier et, bien sûr, d'étendre notre langage formalisé de façon à les y inclure. Toutefois, Tarski ne manque pas d'ajouter que, en les incluant, il faudrait être vigilant et ne jamais oublier que l'insertion d'une seule proposition peut faire surgir une antinomie. Aussi « la notion de vérité » nous sert-elle de « guide » et « la notion de proposition vraie fonctionne-t-elle comme une limite idéale » (Tarski, 1969, p.77). Voilà sa conclusion qui semble tout aussi originale que sa proposition extravagante : « la neige est blanche ». Et pourtant, il fallait bien que quelqu'un la tire et la dise, mais pourquoi lui ? Pourquoi s'est-il exposé au reproche justifié qu'on entend souvent non seulement à Varsovie, notamment de rabâcher des lieux communs de la philosophie ? Et la vérité même ne mérite-t-elle pas qu'on la traite avec un peu plus de brio, de finesse, de subtilité ? Enfin, on ne demande pas grand-chose, juste un nuage d'esprit... Dans ce contexte et par pure précaution, quoique de façon formellement suspecte, on serait prêt à extrapoler de bon coeur que chaque proposition vraie, aussi humble qu'elle paraisse à première vue, est comme la neige cristalline, immaculée, et, telle sa proposition-canon : « la neige est blanche », elle peut avoir une valeur inestimable, et c'est pourquoi ne devrait-on pas à tout prix la préserver. Ne peut-elle orienter notre pensée à un moment que nous ne sommes pas en mesure de déterminer ? Ne serait-elle pas déjà écrite quelque part, dans quelque « livre antinomique » que Tarski a conçu et présenté afin de montrer le point faible des raisonnements logiques approchant l'infini, à savoir qu'une seule proposition peut les faire s'effondrer (Tarski, 1969, p.65-66) ?

Mais n'exagérons pas, ce serait un peu pompeux, ridicule même, étant donné le nombre en fait incalculable, quoique certainement fini, des propositions fausses énoncées un peu partout dans le monde. C'est banal et c'est vrai, du moins selon l'emploi courant du mot « vrai ». Prenons le cas de Tarski. Justement, nous avons là un tout petit problème parce que ce n'est pas son vrai nom. C'est vrai : il l'a changé et s'est fait baptiser en 1924, l'année même de la soutenance de sa thèse afin de donner un coup de pouce à sa carrière académique qu'il imaginait liée à l'université de Varsovie. Et là-bas, il y avait des « bancs juifs » et, de ce fait, il était assez commode de deviner la position d'un professeur selon qu'il

s'opposait à cette coutume ou l'acceptait pendant ses cours. Tarski n'acceptait pas l'exclusion et, dans ses travaux, il citait le nom de ses maîtres ou collègues indulgents, mais malgré sa réputation fermement établie de génie, il n'a jamais réussi à y travailler, et ce jusqu'au moment de son départ pour l'Amérique en août 1939, quelques jours avant l'invasion allemande, à l'occasion d'un de ces Congrès de l'Unité de la Science, organisés sur l'instigation des Viennois. C'est un congrès scientifique qui, à proprement parler, lui a sauvé la vie.

Depuis le changement de son nom en « -ski », forme dûment polonaise, il n'a plus signé ses articles de son patronyme d'origine, sauf une seule fois à ce qu'il paraît, en 1957, un court texte, rarement cité depuis, en réponse à un problème formulé par Elisabeth Anscombe, disciple et éditrice de Wittgenstein, peut-être à la demande de Peter Geach, son mari fier de ses racines polonaises, et pas du tout pour garder l'incognito ou pour ne pas froisser les wittgensteiniens aussi susceptibles, disait-on, que leur maître. Voici le problème sur lequel il a décidé de donner publiquement son avis et qui est identique à celui du nom ineffable de Dieu dans le judaïsme : « Il est impossible de nous dire le nom de qui que ce soit ».

Or, dans la proposition : « Le nom de cet homme est "Smith" », le nom de Smith est utilisé en mention et non pas comme une exemplification de son usage. Nous n'entendons donc pas le nom de Smith, mais seulement le nom de son nom. Mais comment se fait-il que nous parvenons tout de même à apprendre son nom ? C'est d'autant plus délicat que la différence entre mention et usage correspond précisément à celle entre métalangage et langage-objet.

Tarski répond sobrement, avec son élégance habituelle, en constatant que, dans le « langage parlé », il y a une « convention (tacite) selon laquelle un nom et son nom sont désignés par le même mot, et c'est pourquoi le nom d'un nom nous "dit" le nom ». Il assure que ce n'est pas une convention « essentielle », et on peut penser que s'il la tient pour telle, c'est parce qu'elle produit la redondance. Il invente même cet exemple « trivial » qui rend visible son fonctionnement et qui, somme toute, correspond à la façon dont il a toujours présenté sa définition de la vérité et le métalangage : « le nom de Smith est prononcé comme un seul son », alors que « le nom de son nom est toujours épelé lettre par lettre : S-M-I-T-H ». Puis, il conclut : « Il va sans dire que, dans une analyse formelle (logique) du langage, on ignore la question de savoir comment les mots (plus précisément, ces mots qui se réfèrent aux choses) sont associés aux choses auxquelles ils se réfèrent, mais on tient pour assuré qu'une telle association a été établie. » Ce qui, d'après lui, constitue « une limitation de l'analyse formelle ». Ce texte est signé : « Al Tajtelbaum » (deux premières lettres de son prénom et la variante polonisée de « Teitelbaum »), avec la mention du lieu de son séjour : « New York » (Tarski, 1957, p.222-223).

Il va sans dire que Tarski a enfreint la « convention (tacite) » dont il gratifie le langage ordinaire, sinon il n'aurait pas signé ce texte de son patronyme d'origine. Mais, d'autre part, en le changeant après mûre réflexion, il s'est probablement conformé à ce mécanisme, d'après lui, inessentiel : « Tajtelbaum » – le nom, « Tarski » – le nom du nom. En tout cas, en ce qui concerne son nom d'emprunt, ce mécanisme du langage ordinaire ne produit pas de redondance. Pourtant, selon sa définition de la vérité, l'un et l'autre de ses noms peuvent être à la rigueur dits vrais du moins dans ce sens que, ce qui est indubitable, c'est la vérité des propositions où ses noms apparaissent à la bonne place, tout comme celle de la proposition : « Cet homme s'appelle "X" », ou de toute proposition bien construite, à condition qu'elle ne se rapporte pas à elle-même. Et qu'en est-il de la construction de son nom qui reste accolé aux propositions qu'il a écrites, et à sa conception de la vérité ? En effet, il est probable de trouver quelque chose de significatif si l'on examine comment, mais par rapport aux mots du langage ordinaire, il a construit ce nom d'emprunt qui, à force d'être divulgué, est devenu le sien selon son propre désir. Or, ce qui se répète dans ses deux noms, ce sont les deux lettres formant la syllabe initiale « ta », et répétée deux fois (comme dans un emploi redondant), elle donne en polonais le vocable « tata » qui équivaut au mot français non pas de « père », mais de « papa ». Il reste à préciser que la langue « maternelle » s'appelle en polonais « paternelle ». Soit dit entre parenthèses, Tarski passe sous silence cette particularité du polonais qui consiste à différencier parfois grammaticalement le traitement des noms propres et communs. En effet, la proposition : « Cet homme s'appelle "Tarski" (Nominatif) », exige un nom propre au nominatif, à l'exclusion de l'ablatif possible dans une proposition avec un nom commun, par exemple : « Cette construction s'appelle "maison" (Ablatif) ». D'autre part, vu la fréquence des premiers mots de l'enfance, constituant des syllabes redoublées, on peut se demander – longuement à coup sûr – si, en modulant la bouche pleine d'air imperceptible autour d'un rien pur (ou objet

linguistique), il s'agit d'une simple répétition redondante ou d'une appréhension, aux dehors balbutiants, du sens et de la vérité.

En ce qui concerne la « limitation » – que Tarski a aperçue avec netteté – de l' « analyse formelle (logique) du langage », il faudrait sans doute attirer l'attention sur un fait qui saute aux yeux, à savoir que ladite analyse s'appelle non sans cause « formelle », et, par conséquent, elle tient ses promesses si elle est envisagée uniquement comme analyse formelle. Tel n'est visiblement pas son point de vue et ce pour une raison d'ordre conceptuel : l'analyse formelle est limitée exactement là où ne l'est pas le langage ordinaire, là où il est de toute évidence question de son rapport avec la vie de ses utilisateurs, car c'est dans leurs vies de tous les jours qu'ils associent constamment les mots ordinaires aux choses ; d'où le statut référentiel du langage ordinaire dans la pensée de Tarski. Bien que ce ne soit pas forcément son optique, rien n'empêche de poser la question de savoir comment les utilisateurs s'associent eux-mêmes à ce langage bien ordinaire, ne serait-ce que par leurs noms propres, et il ne s'agit pas là de l'anecdote plus ou moins fascinante d'une vie, mais de ce qui, dans telle ou telle anecdote, indique l'établissement d'une association. D'autre part, il se peut – et c'est une simple supposition – que ce qui intéresse dorénavant Tarski, ce ne soit plus cet emploi du mot « vérité » qu'on ne se risque pas à nommer « autonome » parce qu'il s'avérerait que non seulement lui, mais bien d'autres s'ingéniaient de toutes les forces de leur esprit à ne pas l'apercevoir. En tout cas, peu importe son nom, étant donné que ce n'est certainement plus une vérité circonscrite aux relations entre les expressions linguistiques, aux formes seules, mais la vérité conçue en tant que rapport entre les expressions linguistiques et la réalité à laquelle elles renvoient et dont on n'aurait aucune raison – ni le coeur – de les exclure, elles non plus, sans parler de leur élimination pure et simple. Tout donc comme dans le langage ordinaire et conformément à son esprit.

Il reste à savoir comment le langage ordinaire nous apprend ce que l'analyse formelle ignore, c'est-à-dire ce savoir concernant la façon dont « les mots sont associés aux choses ». C'est pourtant ce que doivent parfaitement savoir tous ses utilisateurs, peut-être chacun un peu à sa manière, mais sans un concours repérable de quelque illumination : c'est ce qu'ils font et sont, tous les jours, sans s'en préoccuper, jusqu'à ce moment étrange, parfois douloureux et toujours surprenant, où quelque chose cloche.

Pour le moment, la neige est blanche.

Post-scriptum. En corrigeant le texte ci-dessus en ce jour de la Toussaint 2017 que, chez moi, en Pologne, on passe tous à se recueillir sur les tombes, il m'est venu à l'esprit que ce qui peut constituer un élément de la réponse à la question de savoir pourquoi Alfred Tarski, un homme, avait choisi cette blancheur, c'est la date officielle de son choix. Il en fit part à tout le monde dans son article de 1944, l'année même où Varsovie, sa ville de naissance, fut littéralement réduite en cendres, tout comme, une année auparavant, l'avait été le ghetto varsovien où – et il le savait – demeuraient tous ses proches dont il ignore encore longtemps le sort.

Danse des interprétants, rémanence de l'historicité... et NOUS ou, ouverture vers quelques questionnements « hors champ »

Robert Nicolaï

En regard des approches sémiotiques et sémiologiques bien connues, mon projet ici sera d'entre-ouvrir une perspective et d'ouvrir une discussion sur ce que j'appelle *la dynamique sémiotique* appréhendée en tant que procès de transformation continue du sens.

Cela ne saurait se faire sans introduire une réflexion – qui n'a rien de nouveau mais dont la permanence est symptomatique d'une difficulté de saisie – conduisant aux questionnements suivants :

- En tant que nous sommes nécessairement les acteurs dans ce procès, qu'est-ce que nous y faisons exactement ?
- Comment le constituons-nous ?
- Comment nous constitue-t-il ?

Autrement dit, compte tenu de l'état de nos réflexions contemporaines (de Peirce et Saussure à Greimas, Eco, et tant d'autres), si l'on pense plus ou moins savoir :

- ce que représente exactement la notion / le concept de 'signe',
- ce que nous en faisons d'un point de vue pratique dans le *hic et nunc* de notre communication ordinaire,
- et ce que nous théorisons pour appréhender ce que le signe manifeste dans le procès au centre duquel nous nous trouvons,

il nous reste encore à « com-prendre » ce procès particulier pour percevoir où nous (en) sommes et dans quelle mesure nous intervenons et transformons – pour (faire) signifier – ce monde des signes qui n'existerait pas sans NOUS.

La considération de certains aspects des approches sémiotiques contemporaines (focalisations sur la structure et l'organisation systémique pour la fonctionnalité que nous leur reconnaissons, théorisations corrélatives, place et hiérarchie dans les « sciences », discussions générales sur les théorisations, etc.) sera naturellement en arrière-plan de la réflexion qui s'engage...

... toutefois, ce sera sur une problématique plus rarement abordée que je m'attarderai : celle de la transformation continue de ces signes qui signifient pour nous, avec nous et par nous. Je retiens en effet que l'occultation de cette dynamique de transformation a une conséquence – parfois recherchée : celle de NOUS exclure de l'étude (et la « signification » ici attribuée à NOUS demande encore à être « travaillée » ; cf. Nicolaï 2017a).

Or, en raison de cette occultation, l'on perd sans doute l'une de nos clefs les plus intéressantes pour appréhender l'élaboration du sens et la compréhension de la mise en signification de ce qui NOUS concerne dans le monde des signes dont nous participons, en tant qu'acteurs, mais également en tant que signes.

Conséquemment, dans cette perspective, il s'agira de s'intéresser à la question posée par ce NOUS qu'il conviendrait de reconnaître, d'appréhender et d'intégrer plutôt que d'exclure, et à ce que cette prise en compte permet de dire, d'induire et de théoriser.

De cette présentation – et du « pas de côté » qu'elle constitue – on attend donc d'avancer vers une problématique où, de la sémiologie et des interprétants peirciens à l'envisagée sémiologie ouvrant vers l'« étude de ce qui se produit lorsque l'homme essaie de signifier sa pensée au moyen d'une convention nécessaire », l'historicité qui NOUS concerne en tant que facteur déterminant de la dynamique sémiotique trouvera sa fonctionnalité et sera une pièce d'un débat dans lequel NOUS et les signes nous articulons sur un même plan, à la façon d'un anneau de Moebius.

Quelques rapides références (de « Grands Anciens... »)

Barthes, Roland, 1957, *Mythologies*. Paris, Le Seuil.

Greimas Algirdas. J., 1966, *Sémantique structurale. Recherche de méthode*. Paris, Larousse.

Greimas Algirdas. J., 1970, *Du sens. Essais sémiotiques*. Paris, Le Seuil.

Hjelmslev, Louis, 1968. *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris, Minuit.

Hjelmslev, Louis, 1968. La stratification du langage (1954), in *Essais linguistiques*. Paris, Minuit.

Morris Ch. 1946 : *Signs Language and Behavior*. New York, George Braziller Inc.

Peirce Charles S., 1978, *Écrits sur le signe*, rassemblés, traduits et commentés par G. Deledalle. Paris, Le Seuil.

Peirce Charles S., 1993, *À la recherche d'une méthode*. Traduction et édition sous la direction de Gérard Deledalle. Perpignan, Presses de l'Université de Perpignan.

Saussure, Ferdinand de, 1968, *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot.

Saussure, Ferdinand de, 2000, *Écrits de linguistique générale*. Paris, NRF Gallimard.

Benveniste, Peirce et Robert Nicolaï.

Didier Samain

Fort de son expérience de linguiste de terrain²⁴, Robert Nicolaï a avancé et, progressivement affiné ces dernières années, plusieurs hypothèses qui engagent la représentation générale qu'on peut se faire d'une langue, du langage, et des acteurs qui l'utilisent et la produisent tout à la fois. Mon parcours académique est différent, car je suis avant tout historien des sciences et épistémologue. Mais l'éloignement de nos points de départ n'a pas empêché nos itinéraires de se croiser fréquemment. J'ai le sentiment que les préoccupations de Robert Nicolaï recoupent les miennes et je me retrouve notamment dans sa distinction entre acteurs séculiers et acteurs réguliers, dans sa conception dynamique et sociologique des phénomènes langagiers, et j'éprouve un sentiment d'accord global sur bien d'autres points encore. Énumérer ces points de convergence n'aurait cependant qu'un intérêt anecdotique. Je préfère me livrer à un commentaire assez libre de son exposé et des textes qu'il cite, sans plus de prétention à l'exhaustivité qu'il n'en a lui-même affichée. S'agissant de Benveniste et Peirce, je me contenterai de réagir aux citations qu'il en fournit.

Le point de départ de Nicolaï est en effet une comparaison de ces deux auteurs. Il est clair que nous avons affaire à deux perspectives divergentes, y compris pour des raisons professionnelles : Peirce voit dans la sémiologie un phénomène universel, alors qu'un linguiste comme Benveniste s'intéresse aux langues. Une seconde différence, tout aussi évidente et qui nourrit l'argumentation de Nicolaï, est le caractère finalement statique du modèle de Benveniste, lequel parle d'« énonciation » et d'« énonciateurs », mais jamais (je reprends ici le terme aux connotations sociologisantes utilisé Nicolaï) d'*acteurs*. Quoi qu'on pense de l'apport de la notion de « sémantique » chez Benveniste, une chose est sûre : loin d'être, comme semble le croire Cl. Normand, un dépassement de la vulgate structuraliste, elle en cautionne les présupposés et sans doute aussi certaines illusions scientistes²⁵. La notion benvenistienne d'énonciation en fournit une bonne illustration. Alors que la distinction entre « sémiotique » et « sémantique », aurait pu – aurait dû – conduire à prendre en compte leur hétérogénéité radicale, Benveniste associe la « sémantique » à « l'emploi de la langue », comme si cette notion, la *langue*, et tout aussi bien le *signe*, étaient des entités langagières *sui generis* et non des construits du métalangage. Considérer sans précaution qu'on « emploie » la langue revient donc à aligner les artefacts du métalangage (soit la langue grammatisée, avec sa taxinomie spécifique, les « signes » et leur « sens ») et l'activité langagière concrète. Ne chicanons pas : ainsi conçue, la notion d'énonciation est plus qu'une impasse, elle est incohérente. On notera en revanche que, même si elles n'impliquent pas que langage et métalangage soient des incommensurables, la distinction culiolienne entre métalangue et épilangue, celle opérée par Nicolaï entre acteurs réguliers et acteurs séculiers, évitent du moins de confondre les deux plans. Il est d'autant plus dommage qu'il faille revenir sur ces distinctions, mais heureux que Nicolaï le fasse, qu'elles avaient été explicitement thématiques par les néogrammairiens, c'est-à-dire les maîtres de Saussure²⁶ !

²⁴ Quand on s'attache à décrire sans préjugés des faits linguistiques, on rencontre des gens qui parlent et non des langues. Nicolaï est à ce titre l'un des rares descriptivistes cohérents, en ce qu'il n'a pas hésité à tirer les conclusions qu'imposaient ses observations de terrain. Je vois par conséquent dans ses publications « généralistes » une suite logique de son travail de description, lesquelles ont notamment mis en évidence le caractère central des phénomènes aréaux et de mixité.

²⁵ À en croire J. Cl. Milner, le *périple structural* couvre la surface du quartier latin. Ce nombrilisme a fait long feu, et l'espace européen des structuralismes fut au contraire multiple et inventif. Tomáš Hoskovec emprunte (ici même) à U. Eco, le qualificatif de « structuralisme ontologique » pour désigner le foyer parisien des années 60 du siècle dernier. Benveniste avait une tout autre carrure intellectuelle que la plupart des vedettes du moment, mais ses propos trahissent ici le même essentialisme.

²⁶ Cette distinction est essentielle chez les néogrammairiens car elle est corrélée à la thèse du caractère aveugle de l'évolution phonétique : c'est le linguiste et non le locuteur, écrit Osthoff, qui, parce qu'il « adopte une position réflexive », est en mesure d'attribuer un sens à l'évolution (*Das physiologische und psychologische Moment in der sprachlichen Formenbildung*, 1879).

Benveniste fut assurément un très grand linguiste, mais on ne s'improvise pas plus épistémologue qu'on ne s'improvise linguiste. En témoigne également la critique adressée à Peirce. Je ne songe pas ici à la sémiologie généralisée (à chacun son champ disciplinaire, et de ce point de vue la position du linguiste est cohérente et justifiée), mais à l'ontologie qui sous-tend le passage cité par Nicolaï : « Mais finalement ces signes, étant tous signes les uns des autres, de quoi pourront-ils être signe qui NE SOIT PAS signe ? Trouverons-nous le point fixe où amarrer la PREMIÈRE relation de signe ? L'édifice sémiotique que construit Peirce ne peut s'inclure lui-même dans sa définition ». Venant d'un lecteur de Saussure, cette exigence d'un ancrage originaire est un peu inattendue, puisque le concept de *valeur* visait précisément à éviter ce genre d'aporie. Quant à la considération que le langage « sert à la vie », faut-il rappeler qu'elle reprenait simplement un vocabulaire d'époque, celui de la phénoménologie ? On trouve en effet des choses de ce genre chez Husserl, chez Merleau-Ponty, chez H. Pos, sans compter que, si je ne m'abuse, l'expression « langage de la vie » se rencontrait déjà dans *L'idéologie allemande*. Rien de bien original donc dans ce genre de réflexions. L'inculture philosophique de la linguistique hexagonale de l'époque aura ici favorisé quelques biais cognitifs.

Cela étant, ce qui intéresse Nicolaï, ce sont donc bien des *acteurs*, et non des *utilisateurs* du langage. Et ceci m'amène à l'autre auteur sollicité par Nicolaï, à savoir Peirce, et aux citations de Fisette et de Morris. Par souci de brièveté, je me contente de reprendre à mon tour la formule très explicite de Fisette, qui souligne que « les mouvements sémiotiques fondateurs des signes chez Peirce sont portés par la mémoire et l'anticipation des expériences du monde ». Nicolaï y voit un apparentement avec sa thématique du NOUS, et il ajoute que « l'historicité est consubstantielle de notre saisie du monde et de notre interprétation des signes. Elle retient la référence aux occurrences antérieures des formes et des énoncés qui nous ont individuellement ou collectivement concernés et qui se reconstruisent (que nous reconstruisons) dans de nouvelles représentations susceptibles d'être évaluées dans l'interaction et d'être partagées dans un futur discursif ». Ces principes de sémiotique empiriste apparaîtront familiers aux historiens qui se sont intéressés à ce qu'on appelle au XIX^{ème} siècle la « psychologie empirique », c'est-à-dire le courant de pensée qui se réclame de Herbart. Cette psychologie ne portait pas spécifiquement sur le langage mais elle a fourni aux linguistes de la fin du siècle et des premières décennies du siècle suivant (y compris Saussure) une partie de leur outillage conceptuel. Je n'entre pas dans le détail, ayant développé ces aspects ailleurs. Toujours est-il que ce que Nicolaï appelle *réention d'historicité* correspond assez exactement au concept herbartien de « masse aperceptive », laquelle induit, comme chez Nicolaï, une représentation dynamique des phénomènes cognitifs. La différence est que, pour autant que je sache, les Herbartiens n'accordaient pas d'importance au rôle de l'accord avec autrui. Disons que ce que Nicolaï présente sous forme concrète, quasi sensorielle, avec, notamment le NOUS et des images spatialisantes, est formulé sous forme plus abstraite et formelle par les Herbartiens. Mais je reviens à Peirce et à une formule qui peut paraître étrange, mais dont la tonalité est elle aussi un tantinet herbartienne. « L'habitude, écrit Peirce, formée délibérément par analyse d'elle-même [...] est la définition vivante, l'interprétant logique et final. Par suite, pour exprimer le plus parfaitement possible un concept que les mots peuvent communiquer, il suffira de *décrire l'habitude que ce concept est calculé à produire* [je souligne]. Mais comment une habitude pourrait-elle être décrite sinon en décrivant le genre d'action auquel elle donnera naissance, en précisant bien les conditions et le mobile ? » De mon point de vue d'historien, je serais tenté de placer ce propos quelque part sur une ligne qui irait de Herbart au béhaviorisme de Quine. Quoi qu'il en soit, dans cette tradition empiriste, il n'y a pas de signification première (un point qui, comme on vient de le voir, semble inquiéter Benveniste), ni de significations indépendantes des vécus perceptifs, mais des empilements d'expériences qui génèrent ce qui s'appelle chez Herbart la *masse aperceptive*. Dans ce contexte, la référence à l'habitude fait, me semble-t-il, office de point de fuite. Par définition, l'habitude n'a pas de point initial ; l'habitude, c'est du comportement, et c'est *ipso facto déjà là*. De ce point de vue, nous voyons que la glose fournie par Morris n'est pas entièrement satisfaisante, car Morris assigne à la référence un rôle d'ancrage, absent, du moins sous cette forme, chez Peirce.

Je relève encore deux autres points qui m'interpellent dans ce que Nicolaï cite de Peirce. Le premier concerne l'extériorité du signe. « L'homme, écrit Peirce, ne peut penser que par le moyen de mots ou autres symboles *externes* » (je souligne). – Pourquoi externes ? On peut d'abord songer à un topos philosophique, celui dont on trouve un correspondant dans les « masses amorphes » du CLG. Le signe (au sens de Peirce, non de Saussure) assurerait ainsi à la « pensée » un support tangible. Dans ce cas, le

propos est banal. Sauf que chez Peirce, il n'est nulle part question de détermination réciproque entre des formes et des contenus, mais d'une suite indéfinie de signes valant signes d'un autre signe, et ainsi de suite, avec en point de fuite « l'habitude ». Nous comprenons que, dans cette perspective, *il n'y a que de l'extériorité*, et ceci confère une tout autre portée à la thèse qu'il n'existe que des symboles « externes ». Cette remarque me conduit à un deuxième point, à savoir ce qu'on appelle aujourd'hui *l'émergence*. Qu'il s'agisse de la sémiotique empiriste ou de la phénoménologie husserlienne, les théories ont généralement achoppé sur la question de la genèse de la signification. C'est flagrant chez Saussure qui s'efforce, comme ses prédécesseurs, de définir l'identité à partir d'une suite d'occurrences concrètes, « moyenne des impressions acoustiques hors du temps », écrit-il²⁷. Or un mot est justement autre chose que la moyenne de ses occurrences, un signifié autre chose qu'un empilement d'actes référentiels, et on ne voit pas davantage qu'on puisse expliquer la perception phonologique uniquement à partir d'une moyenne de perceptions acoustiques. Un lecteur attentif de Husserl comme Hendrik Pos en concluait logiquement que l'existence d'une communauté dont les membres se comprennent suppose qu'ils visent des significations idéales, tout comme ils perçoivent des sons idéaux et non des signaux acoustiques²⁸. Peirce ne fournit pas davantage de réponse à cette aporie, mais le cadre, quoique empiriste, qu'il propose paraît plus prometteur. L'hypothèse est que la signification n'est pas à chercher dans un ancrage comme le voudraient, chacun à sa manière, Benveniste et Morris. Les intuitions de Peirce conduisent plutôt à penser qu'elle *émerge* de la succession des renvois de signe à signe, ce qui est également différent du réductionnisme classique conservé par Saussure. C'est un peu, soit dit en passant, ce dont nous faisons l'expérience ordinaire lorsque notre mémoire sémantique efface notre mémoire épisodique. D'un événement donné, il arrive régulièrement qu'au bout d'un certain temps nous ne nous souvenons plus de sa réalité, mais juste de son contenu.

Ces remarques au fil de l'eau m'ont un peu éloigné, mais pas totalement, des réflexions de R. Nicolaï lui-même. Il me paraît clair que les suggestions de Nicolaï sont une illustration, par un linguiste moderne, de cette approche génétique des systèmes linguistiques, et cela suffirait déjà à montrer leur intérêt.

« Nous “construisons les signes” en contexte et [...] nous les modifions nécessairement en les actualisant », écrit Nicolaï. Si ce n'est qu'elle est dépourvue des connotations sociologiques véhiculées par le NOUS de Nicolaï, la masse aperceptive herbartienne présente sensiblement les mêmes traits, ainsi que nous l'avons vu. Exprimé spatialement, le mécanisme d'intériorité/extériorité qui en résulte peut ressembler à l'anneau de Möbius, mais il suffit d'intégrer la dimension historique pour que disparaisse l'impression de paradoxe générée par la métaphore spatiale. Au reste, la vieille métaphore romantique qui pose que « nous habitons la langue » ne vaut jamais que ce que valent les métaphores : un support pour l'imagination et non un argument. Le modèle de l'homéostasie qu'évoque ponctuellement Nicolaï me paraît par contre exprimer fidèlement la dynamique sociale des significations telle qu'il la conçoit. On trouve d'ailleurs des choses assez voisines dans la « sociologie de la traduction » (Callon). Chez Callon comme chez Nicolaï, je ne vois pas de langue – j'entends de langue selon Saussure ou de langue selon Benveniste, mais des accords (dans la double acception, contractuelle et musicale du mot) entre des *individus* à un moment donné de leur interaction sociale. La question qui pour moi reste pendante est l'éventualité d'un contrepoint stable à cette dynamique des accords : peut-on, faut-il, évacuer pour autant les significations idéales ? Ce n'est pas certain, car si la récurrence échoue à rendre compte de l'émergence, il vaut la peine de chercher aussi ailleurs. Auquel cas, tout en intégrant l'apport de la perspective sociologique et dynamique défendue par Nicolaï, il s'agirait de savoir comment reprendre simultanément le projet husserlien sur de nouvelles bases.

²⁷ Cité par M. Arrivé, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF, 2007, p. 63.

²⁸ H. Pos, *Écrits sur le langage*, choisis, traduits et présentés par Patrick Flack, Genève/Lausanne, svig press, 2013.

La rencontre de John Joseph avec la Sémiotique « saussurienne »

Anne Hénault

Le matin du vendredi 13 janvier 2017, John Joseph découvrit concrètement l'existence de la sémiotique européenne, ce domaine que la recherche en sciences du langage désignait, depuis plus d'un demi-siècle, comme « sémiotique saussurienne », en parallèle à la sémiotique américaine dite « peircienne ». Cet événement eut lieu à Genève, lors d'une séance de l'atelier « Linguistique et Sémiotique », une des composantes du grand congrès international organisé à Paris (Juin 2016) et à Genève (Janvier 2017), par le Cercle F.de Saussure, à l'occasion du centenaire du *CLG*.

L'atelier « Linguistique et sémiotique » avait été prévu par Michel Arrivé et Anne Hénault ; mais il dut se dérouler, en l'absence, pour raisons de santé, de Michel Arrivé, ce qui entraîna une implication encore plus forte de ceux des élèves de Michel Arrivé qui étaient venus participer aux travaux de Genève ; l'atelier s'est donc déroulé avec le concours très expert d'un certain nombre d'excellents sémioticiens, tous élèves de Michel Arrivé, qui se mobilisèrent pour suppléer l'auteur d'*A la recherche de Ferdinand de Saussure* et pour seconder Anne Hénault, dans les débats et mises au point théoriques avec les différentes écoles linguistiques proches de la sémiotique, qui se trouvaient bien représentées dans cet atelier, lequel regroupait 30 à 40 participants (dont une quinzaine de vrais spécialistes de la sémiotique européenne).

Tous les participants avaient une connaissance approfondie de l'œuvre linguistique et sémiologique de Saussure, tant par les éditions successives du *Cours de linguistique générale* que par les différentes mises en circulation des documents personnels (notes de cours, brouillons préparatoires, correspondance, cahiers d'étudiants) de F.de Saussure qui se sont successivement égrenées depuis la 2^e moitié du XX^e siècle. La rencontre se déroula en trois temps : d'abord un dialogue entre John Joseph et Anne Hénault (A.H.), à propos du *Saussure* de 780 p. In 8^e, publié par John Joseph aux Presses de l'Université d'Oxford, en 2012, puis un débat avec les divers spécialistes de sémiotique saussurienne, venus des cinq continents, et, enfin, des échanges avec l'ensemble des participants de cette séance.

• Dialogue entre John Joseph et Anne Hénault

Impressions générales. Anne Hénault souligne les traits d'esprit et d'humour qui, en plus de remarquables qualités de clarté et de précision dans l'érudition, rendent cet ouvrage si agréable à lire, jamais pesant, souvent très drôle. Les péripéties (passées et contemporaines) de l'histoire de la vie de cette famille (entendue au sens large que les vieilles familles donnent à cette notion de « vie d'une famille ») finissent par embrasser tout ce qui se vivait à Genève, à Leipzig, à Paris et à nouveau à Genève depuis le temps de Jules César jusqu'au moment où se sont taris les derniers obits et obituaires consécutifs au décès de Ferdinand de Saussure. Un zoom à la façon de Google earth (chap. I) aboutit ainsi au premier savant de la famille, le fameux Horace-Benedict de Saussure (1740-1799). Des détails, façon « Secrets de famille » émaillent agréablement le parcours. Un croustillant commérage concernant Judith, la sœur célibataire d'Horace-Benedict, convoque et le roi de France, Louis XV, lui-même, et le Cardinal de Richelieu – leurs deux noms figurent à l'Index du *Saussure* OUP, 2012 - pour un événement situé à Ferney-Voltaire, en Décembre 1772. La source non-critiquée de ce mini-récit abracadabrant, comme de la plupart des « informations » données sur Horace-Benedict (p15-33) semble être une production anglaise de 1920.²⁹ Judith aurait été proche du terrible Voltaire, le voyant secrètement et sans encombrés, depuis quatre ans, jusqu'au jour où Voltaire se serait permis de convoquer le tout-Genève, dans sa propriété de Ferney, pour une réception à laquelle il eut l'impudence de ne pas assister en personne, se faisant représenter par sa nièce, dans la tâche d'accueillir ses propres invités cependant que la célibataire, Judith dS, femme-auteur de surcroît, aurait déjeuné, en tête-à-tête avec Voltaire, le sulfureux maître du logis. La rumeur genevoise enfla au point que « Word of this indiscretion got out and spread quickly, well beyond Geneva. When it reached the French Court, Louis XV sent a ribald message about it to Voltaire via Cardinal de

²⁹ Douglas W. Freshfield (with the assistance of Henry F. Montagnier), *The life of Horace-Benedict de Saussure* (London : Edward Arnold, 1920, p 137. Un ouvrage semble-t-il fait tout exprès pour distraire les boudoirs anglais de l'entre-deux guerres

Richelieu {...}” L’aventure est racontée tout au long (p23-24) sans que le moindre signe diacritique vienne signifier une quelconque distance, prise par rapport à cet étonnant petit « fait vrai » ; l’auteur de *Candide* était, alors, proche de ses 80 ans, ce qu’il n’aurait pas manqué de répondre à ses censeurs ainsi qu’à Louis XV. L’auteur de *Saussure*, 2012 semble ici reprendre à son compte la réprimande adressée à Voltaire par sa source, Freshfield, 1920 « It would have been in better taste had he shown more resentment of an unmanerly insult to his guest » (Ibid. p.137). Et, sans guillemets aucuns, l’*Historiette* se poursuit gravement: “In effect, the story was confirmed and Voltaire’s reputation enhanced by it. Judith’s however was ruined {...}. The scandal in no way besmirched her brother’s reputation. In 1774 he was made Rector of the Académie... » Sans doute par une autre intervention du Cardinal de Richelieu (1585-1642)... ?

Un autre des moments très piquants de cette historiographie familiale, revue par John Joseph, concerne la démystification de la fameuse conquête du Mont Blanc, en août 1787 (p28) dont Horace-Benedict réclamait la priorité et dont, depuis lors, toute la famille Saussure avait pieusement répété le récit, selon la version de leur ancêtre ; selon J.E.J., l’ancêtre aurait menti et se serait auto-proclamé à tort, 1^o vainqueur du prestigieux sommet alors qu’âgé de 47 ans, à la date cet « exploit », il aurait multiplié les subterfuges pour donner un peu de crédibilité à ses affirmations. Ce prétendu « exploit » est énergiquement dénoncé par John E. Joseph (désormais J.E.J.) qui démasque la mauvaise foi de H-B dS, exercée au détriment du jeune médecin et botaniste Dr. M.G. Paccard. Celui-ci affirmait avoir réussi cette ascension, en 1786, avec un guide de la famille Balmat, à ses côtés, entre la 1^o tentative avortée de H-B dS assisté d’un Balmat, en 1785 et le succès de H-B. de Saussure, toujours assisté de quelque Balmat, en 1787. J.E.J. poursuit “It is Saussure not Paccard, whose statue stands in the central square of Chamonix, with Balmat by his side. Saussure, not Paccard {...}, saw his feat become the stuff of legend » et complète ce geste de retour à la vérité par la note 102 à propos de la lutte des classes, au sommet des Alpes entre 1786 et 1787. Le malheur est que tout le récit de J.E.J continue à être garanti par cette même source³⁰ qui faisait du Cardinal de Richelieu un *factotum* aux ordres de Louis XV ; désormais échaudés par cette « démystification-là », nous proposons de suspendre le moment de tourner les Saussure en dérision, jusqu’à plus ample informé.

D’innombrables détails très concrets donnent au lecteur le sentiment d’accompagner FdS dans chaque étape de sa vie et ceci, même longtemps avant que sa courte vie ne soit à l’horizon du monde. Un procédé romanesque, hérité des méditations de Zola sur les effets de l’hérédité, justifie implicitement ce travail sur l’ascension sociale des Saussure, qui est scrutée, depuis 1469 : tout au long du passage du temps, dans cette biographie de 780p., le parcours de vie de Horace-Bénédict est fréquemment mis en regard avec celui de Ferdinand pour souligner de nombreux parallélismes de la destinée du précoce linguiste avec celle du premier *Illustre* de cette famille. Ces si nombreux détails et anecdotes sont rapportés avec un tel talent et un tel luxe de détails, à propos de chaque membre de cette famille, que l’ouvrage mériterait de s’intituler non pas *Saussure*, mais *Les Saussure*. Cette saga pittoresque d’une ancienne famille de l’Europe traditionnelle projette une vive lumière sur les détails de généalogie (les Saussure, les Pourtalès à travers toute l’Europe depuis le Moyen âge, etc.), sur les diverses passions sociétales (petits cercles, rivalités de prestige, etc.) ou scientifiques qui avaient cours dans ce milieu (ex. botanique, électricité, agriculture scientifique) ainsi que sur les auteurs anciens ou contemporains de la jeunesse de Saussure qui auraient pu faire de Saussure l’héritier ingrat des idées-mères qu’il se vantera toute la vie d’avoir découvertes. Un de ces premiers cas concerne le rôle du t de -ta dans l’article qui lui permit d’être immédiatement admis à la Société Linguistique de Paris, en avril 1876 (ibid. p 180-182) : ce succès qui est généralement présenté comme un premier surgissement d’un jeune génie, comme l’entrée en scène d’un adolescent prodige qui commence à captiver ses interlocuteurs à distance, devient pour J.E.J. un fait prédictible, résultant d’un déterminisme héréditaire ; tout comme Horace-Bénédict, très jeune déjà, Saussure ne supporte pas que la moindre antériorité flatteuse lui soit déniée ; c’est là l’occasion d’instruire une sorte de discret procès contre le jeune FdS, procès en ingratitude, dans ses rapports avec le si généreux Bréal et suspicion d’une manie mensongère précoce, visant à se parer d’antériorités scientifiques discutables (ibid.).

³⁰ Cf. ici-même, Note 1.

Bien loin d'installer l'image du futur théoricien de la linguistique générale et de la sémiologie, le rappel de ce moment, sous la plume de J.E.J., commence à jeter le doute sur lui : ayant gâché son année universitaire, Ferdinand se rattrape et sauve son année, aux yeux de son père, comme, de nos jours, le bachelier fumiste parvient à faire taire les reproches de sa famille, par un exploit inattendu.

Durant le temps que dure le large retour aux sources, reconstitué par les longues enquêtes, menées à Genève et partout où ce fut nécessaire, par J.E.J., l'intérêt de la lecture est constamment maintenu par ces passages où John Joseph, nouveau Tallemant des Réaux, donne libre cours à son sens de l'humour et de la critique sociale, ce qui pimente considérablement le propos. Par exemple, au chapitre 13 (402-409), la liste des déboires de F.de Saussure, en savant Cosinus, maladroit organisateur de colloques, est déroulée avec une vraie gaieté aux dépens du penseur de la linguistique générale. Il en va de même avec les soucis d'argent et les mythomaniaques investissements du propre père de Ferdinand ou encore avec les prétentions du riche grand-père Pourtalès, en direction du savoir linguistique : une série de croquis acides de cette comédie de mœurs entend dépoussiérer plaisamment des mythologies familiales qui avaient réussi à se transmettre, sans la moindre contestation, tout au long de ce dernier siècle.

A.H. déclare ensuite qu'en raison du temps imparti pour cette séance et du nombre de personnes qui avaient exprimé leur désir de prendre la parole, elle se bornera à formuler un très petit nombre d'*étonnements, objections et questions*

Etonnement : Quand il s'agit des quelques dix années qui virent l'expérience parisienne du jeune Saussure, la plume de moraliste de John Joseph installe son récit *Ferdinand à Paris*, dans un décor et des pratiques (mensonge social fait de jeux d'argents et de dandysme, sur fond de grande pauvreté) qui font songer à un Paris situé quelque part entre *Les Misérables* (façon Broadway ou théâtre du Châtelet), et *L'Assommoir* de Zola : la forme de vie prêtée à ce jeune homme, plutôt studieux, semble faire de lui un modèle de Toulouse Lautrec. Le jeune F.de Saussure n'aurait-il été qu'un être décadent, accablé par une lourde hérédité, totalement obsédé de lui-même et complètement insensible à l'extrême ébullition scientifique et intellectuelle qui rendait alors la Sorbonne si attirante ? N'aurait-il accordé son attention qu'à quelques détails mineurs du débat Durkheim/Tarde et de l'enseignement de Bréal ou de Victor Henry ? Aurait-il totalement ignoré l'élan vital qui façonnait alors Paris et en faisait le laboratoire mondial de la modernité : élan scientifique (les Claude Bernard, Pasteur, Curie, Branly, Poincaré, etc.), artistique (dont les Impressionnistes ou les expérimentations, en architecture (type Eiffel), ou en sculpture - Rodin et tant d'autres) ? Autour du jeune Ferdinand, ce Paris des années 1880-1890, n'était-il que le repli crépusculaire, tout grisaille, d'un gratte-papier, légèrement égaré ?

Objection/question : en apparence, la *Sémiotique* n'existe pas dans ce volume. Le terme ne figure pas à l'Index tandis que *Sémiologie*, le terme fréquemment employé par le Saussure des *Ecrits*, est en bonne place dans ce même index. Mais, en réalité, des automatismes d'écriture ménagent une place significative à l'adjectif *semiotic*, employé parallèlement à *semiological*. La répartition des occurrences de *semiotic* (selon ce que nous avons pu relever jusqu'ici, par exemple aux pp.89, 218, 466, 647) correspond, chaque fois, à un cas où nous n'aurions pas, nous-mêmes, imaginé d'employer *semiological*. Sous la plume de John Joseph, *semiological* vs *semiotic* semble constituer une vraie catégorie sémantique: *Semiology* et *semiological* concerneraient plutôt une dynamique du sens fluide, sensible, authentique et continuiste, vécue plus que déduite, comme celle que décrivent les travaux d'Alexander Bain ; au contraire l'adjectif *semiotic*, lui-même impliquant *Semiotics* non-signifié mais présent comme en filigrane, concernerait une approche cérébrale, discontinuiste, rigide, systématique, généralement associée à un pénible cartésianisme et à du logico-philosophique façon Bréal, Condillac, p.89, Pictet, p.218, Saussure ratiocinant, p.466 et Derrida, p.647 ?

Question : Comment John Joseph lui-même conçoit-il les champs sémantiques respectifs du « semiotic » et du « semiological » ? John Joseph répond que, au cours de ses études à Ann Arbor, il avait retenu surtout que ce domaine était bien confus, que le jeu de la recherche contemporaine avait vu souvent changer les acceptions des deux termes et qu'il n'avait pas une vision claire de ce que pouvait

être la sémiotique dite saussurienne car personne, là-bas, ne comprenait quoi que ce soit aux écrits de A. J. Greimas.

Anne Henault se demande si un retour sur les pages consacrées à la relation Whitney/Saussure ne serait pas de nature à éclairer le sens donné, par le travail de J.E.J., à l'esprit de système très abstrait que l'ouvrage attribue à Saussure. Par exemple, la p.413 met l'accent sur la *Systematicity* de Saussure comme possible précurseur de tous les développements structuralistes qu'il allait inspirer au cours du XX^e Siècle. On sait que le terme *Structure* n'est pas fréquent dans le corpus saussurien et que c'est plutôt du côté des notions saussuriennes de *système* ou de *systématique* pris substantivement comme « une systématique » qu'il faut chercher les prémisses du structuralisme.

La p. 413 cite, en la traduisant, une partie du texte fameux où Saussure tout à la fois encense Whitney et le disqualifie d'une manière définitive. En Français, Saussure écrit :

« L'Américain Whitney que je révère n'a jamais dit un seul mot sur les mêmes sujets qui ne fût juste mais, comme tous les autres, il ne songe pas que la langue ait besoin d'une systématique » (Engler, 3330, *Ecrits*, 259).

John Joseph retient pour l'expression « a besoin d'une systématique » la traduction : « demands systematicity ». « Systematicity » pourrait bien ici jouer les faux amis. Le contexte immédiat permet de mieux cerner cette traduction (*Saussure*, 2012, p.413, derniers §):

"The quest for systematicity is characteristically Saussurean, and is behind those aspects of his thought that would give rise to twentieth-century structuralism. {...} Even when he rebuked Whitney for failing to follow his insight through to its logical conclusions, however, Saussure acknowledged that it was the American's framing of the issue that made further progress possible. In Whitney, he found the one linguist who shared his fundamental vision of the language system as a social institution made up of arbitrary signs, belonging to the community rather to the individual, who only partakes of it".

Objection. Ces affirmations ne sont pas exactes. Lorsqu'il parle d'une *systématique*, Saussure est bien loin de cette thématique du langage comme *social institution*, qui, au niveau de généralité où elle est ici formulée, n'a pas eu besoin d'attendre Whitney pour être acceptée ; elle allait de soi, depuis l'Antiquité, par exemple, pour un Démosthène ou un Cicéron et non seulement pour des orateurs attiques et romains, mais pour des philosophes (Epictète ou Sénèque), des épistoliers comme Pline l'Ancien et pour tous les auteurs des répertoires du théâtre. S'appuyer sur une *systématique*, pour Saussure et pour ceux qui travaillent comme lui, ne consiste pas à se forger arbitrairement une idée abstraite qui sera ensuite développée et exploitée systématiquement (et comme aveuglément) jusqu'au bout du bout, ce dont l'abstraction européenne est souvent soupçonnée par les esprits « pragmatiques », outre-Atlantique et même, parfois, outre-Manche. Il est vrai qu'une telle attitude peut paraître caractériser certaines œuvres philosophiques européennes des XIX^e et XX^e siècles (Schopenhauer, Sartre et bien d'autres grandes œuvres spéculatives), alimentant ainsi de profonds préjugés à l'encontre des sciences humaines européennes.

Mais il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici combien, fort de sa formation dans les sciences « dures », Saussure entendait se démarquer de ces univers spéculatifs. Sa théorie du langage, sa « systématique » se voulait du même type que celle des autres sciences : d'abord, se doter d'une infinie quantité d'observations extrêmement variées, puis repérer des régularités, ensuite éventuellement des constantes, permettant des classifications vraiment raisonnées et adéquates au seul domaine observé car extraites de ce seul domaine, et enfin, peut-être, formuler des lois qui permettraient d'ordonner par un schématisme conceptuel adéquat (puisqu'extrait de ces régularités), un ensemble expérimental là où régnaient au départ des observations perçues dans le plus grand désordre. « Expérimental » est évidemment à comprendre au sens large ici, et inclut l'expérience des problèmes mathématiques. Saussure est celui qui est parvenu à faire apparaître, aux yeux de ceux qui se sont mis à l'entendre ou à le lire vraiment, ce qu'on pourrait pointer comme le plan expérimental du langage, au sens rationnel du mot « expérimental ».

Certes, donc, FdS se montre totalement fidèle à Whitney lorsqu'il s'agit de reconnaître le rôle prépondérant à accorder à la linguistique indo-européenne. Selon ces deux auteurs, parfaitement accordés sur ce point, toutes les autres linguistiques doivent « partir, pour les méthodes et pour la critique des faits, du capital d'expérience acquis par la linguistique indo-européenne. » {Notes pour le cours II (1908-1909) : Whitney}, Engler 3332, *Ecrits*, 302. Mais les limites de ce plein accord apparaissent vite, contrairement à ce que nous lisons, dans le dernier § de la p.413.

D'une part, Saussure ne peut s'empêcher de regretter (Engler, *ibid.*, *Ecrits*, 303) que « Whitney ne mentionne pas la linguistique des langues romanes non moins désignée pour servir de base utile à la linguistique générale{...}il y a cette différence qui caractérise uniquement la famille romane, et, par contrecoup la linguistique romane, que espagnol, italien français, romanche, etc se rencontrent dans un prototype connu, point de rencontre directement connu, le latin{...} le seul cas où il n'y ait pas à compter avec la méthode ordinairement à employer de l'induction.»{*ibid.*304}.

Saussure ne cache pas ici que l'objectif épistémologique à atteindre pour la linguistique générale est finalement non pas l'induction, à partir des données de l'expérience, mais bien en dernier ressort, le travail conceptuel hypothético-déductif des sciences proprement dites, une leçon saussurienne qu'ont bien retenue Hjelmslev, Greimas, et...Michel Arrivé (notamment dans sa thèse sur Jarry).

D'autre part, dès lors qu'il s'agit de la théorisation d'ensemble de la linguistique générale, Saussure exclut la possibilité de mener les recherches concernant le système de la langue et d'obtenir, dans ce domaine, la moindre vraie découverte (formelle, nécessairement) si on n'accepte pas de se soumettre à un niveau d'observation et d'abstraction comparable à celui qui permet par sa systématique, de promouvoir par exemple la biologie, tout autant que la physique mathématique et les mathématiques³¹. Le début manquant (ci-dessous, ital) de la citation de Saussure qui n'a été donnée que partiellement par John Joseph, p.413, est nécessaire pour comprendre comment l'auteur du C.L.G. situe son entreprise théorique :

« Baudouin de Courtenay et Kruszewski ont été plus près que personne d'une vue théorique de la langue, cela sans sortir de considérations linguistiques pures ; ils sont d'ailleurs ignorés de la généralité des savants occidentaux. L'Américain Whitney que je révère n'a jamais dit un seul mot sur les mêmes sujets qui ne fût juste mais, comme tous les autres, il ne songe pas que la langue ait besoin d'une systématique » (Engler, 3330, *Ecrits*, 259).

Il ne s'agit donc pas pour Saussure d'une posture philosophique telle que celle qui est impliquée par l'expression de John Joseph navré d'avoir à constater que « Saussure rebuked Whitney for failing to follow his insight through to its logical conclusions » : ni obsession pour la logique, ni philosophie n'ont grand chose à faire ici. Nous croyons l'avoir suffisamment explicité, la théorisation qui est à la base de la linguistique générale n'est pas d'ordre philosophique, il ne s'agit pas d'une pensée spéculative menée obstinément à son terme (systematicity) mais bien d'une *systématique*, travail méthodique basé sur l'observation et visant à faire des découvertes portant sur le réel des « fonctionnements » de la langue, les fameuses lois sémiotiques que A. Naville espérait pouvoir énumérer, dans sa *Nouvelle classification des sciences*, dès 1888.

Nous touchons ici un point capital de la communication sémiotique, telle qu'elle se vit, de part et d'autre de l'Atlantique. La sémiotique peircienne est demeurée intuitive et philosophique, la sémiotique européenne est une posture heuristique plus novatrice, inscrivant la sémiotique dans le *Temps long* des sciences dites « dures ».

³¹ Afin de respecter le faible temps qui nous est imparti pour cet échange, nous ne pouvions pas développer suffisamment, ici, ce que signifie pour Saussure la précaution « une vue théorique de la langue sans sortir de considérations linguistiques pures » dont il crédite Baudouin de Courtenay et Kruszewski. Nous nous bornerons à renvoyer à la littérature concernant ce point et notamment à deux de nos études Henault 1997,23-53 ; et 2012,101-117.

Questions : Ne peut-on pas craindre que cet ouvrage puisse être blâmé d'avoir créé une vraie disproportion entre le passé et l'avenir du Saussurisme, trop sur le passé, rien sur les résultats du présent et sur ceux qui se préfigurent pour l'avenir ? Ne doit-on pas s'étonner du contraste entre l'abondance romanesque d'informations sur la vie privée des divers membres de la tribu Saussure, qui en font une vraie Chronique familiale à l'ancienne (généalogies minutieuses, dettes du père, internements de la mère, mariages plus ou moins réussis des frères et sœurs) et l'absence quasi totale d'informations, le quasi silence sur les résultats tangibles du travail scientifique de Saussure et du (des) Saussurisme(s) qui en découlent ? N'aurait-il pas mieux valu choisir de donner quelques informations, par exemple sur L. Tesnière, linguiste saussurien indiscutable en même temps que grand précurseur de la sémiotique « standard » (longtemps désignée comme l'École sémiotique de Paris), plutôt que de dédier de longues considérations à une conférence de Taine faite à Genève au temps où Saussure y était un étudiant que cette conférence n'a concerné en rien ? D'ailleurs, dans ce passage, l'auteur exprime clairement ses doutes sur la pertinence de l'évocation de ce bel esprit parisien, pour les études saussuriennes mais il ne peut s'empêcher de lui consacrer un espace précieux et devenant rare, tant est grand son souci de restituer exhaustivement l'ambiance de la Genève « Fin de siècle ». Ce superbe *Saussure*, 2012 est un enchantement pour imaginer ou se remémorer ce qu'était vraiment la vie à Genève, au temps des Saussure. Il semble parcouru tout au long par une constante délectation pour ces sensibilités « Fin de siècle », comme si l'auteur tenait là un échantillon probant de la délicieuse décadence qui aurait été la caractéristique constante du monde de Saussure et, de proche en proche, la réelle et principale caractéristique de son œuvre si captivante. Le lecteur n'est-il pas, finalement, invité à boire *Saussure* 2012 comme un délicieux chocolat viennois ?

C'est ainsi qu'au chapitre 19, « The end : 1911-1913 », le souci de l'exactitude documentaire concernant les intrigues politiques de la ville de Genève, semble l'avoir emporté sur ce que des esprits simples auraient considéré comme la nécessité prioritaire de justifier l'intérêt porté à Saussure par ce livre si riche. Le Saussure que nous connaissons, dévoré de questions scientifiques et si peu concerné par le politique, ne méritait-il pas une présentation solide de ce qu'a été la productivité *post-mortem* de sa pensée ? L'ouvrage ne passe-t-il pas résolument à côté de l'énergie théorique dont la référence à Saussure a doté les sciences humaines en Europe ? Pourquoi avoir effacé tant de noms dont ceux de Claude Bernard, d'Henri Poincaré ou d'A. J. Greimas, qui ont tellement marqué le domaine de l'étude des systèmes de signification, au cours du XX^e siècle ?

- « **La parole est aux sémioticiens, élèves ou amis de Michel Arrivé (Waldir Beividas, Dariusz Adamski, Béatrice Turpin, Akatane Suenaga, Tomas Hoskovek, Sungdo Kim)**

Waldir Beividas (Brésil), Darius Adamski (Pologne), Akatane Suenaga (Japon), Béatrice Turpin (Paris), Tomas Hoskovek (Prague), prennent alors successivement la parole pour s'étonner de cette omission de la sémiotique. Sungdo Kim (Corée) remet une note écrite reproduite ci-après. Pour ces spécialistes de sémiotique, le sens du théorique, clairement assumé par Saussure, autour de la recherche d'une systématique, telle que celle dont il a été question à propos de la sous-partie « Pro and contra Whitney », est bien ce qui caractérise et typifie la sémiotique, par opposition à (notamment) la philosophie du langage. Ils formulent des questions convergentes : dans cet ouvrage, les divers résumés des avatars du structuralisme, en Europe et aux USA, frôlent fréquemment la question du sémiotique, sans l'aborder frontalement. Pourquoi n'avoir jamais prononcé ni ce terme ni les noms propres qui lui sont automatiquement associés ? Les développements mondiaux du structuralisme (dont Saussure est le précurseur) et de la sémiotique (qui en est l'expansion la plus résolument formelle) ont connu leur plus grande visibilité tout à la fois scientifique et médiatique (les deux intimement liées), entre 1966 et 1990. Pourquoi cette période est-elle résolument hors champ pour cet ouvrage ? Fallait-il vraiment que le passé **des** Saussure soit si longuement détaillé, que la vie de chacun des membres de la famille proche soit si fouillée ? Que des commérages hasardeux se déploient complaisamment ? Fallait-il aboutir à ce résultat que, pratiquement aucune place n'est laissée à la postérité intellectuelle de Ferdinand de Saussure lui-même. N'est-ce pas précisément cette postérité scientifique qui justifie l'intérêt d'un ouvrage sur Saussure ? Les trop rapides mentions de Levi-Strauss, Barthes, Lacan et Derrida ne satisfont pas ces lecteurs (fêrus des apports scientifiques de Saussure) alors que le roman à thèse sur **les** Saussure les laisse indifférents.

La note écrite de Sungdo Kim exprime cet état d'esprit :

Pour l'ouvrage de John Joseph, je confesse que je ne suis pas très motivé ou attiré par les pages qui concernent le structuralisme ou plus précisément par la totalité du chapitre 20, « Opus posthumous. » A mes yeux, il s'agit d'une description monotone, c'est-à-dire que c'est un panorama rapide et bien trop conventionnel du structuralisme et du post-structuralisme. Je ne trouve aucune formulation intéressante révélant les voies créatives de la sémiotique européenne d'inspiration saussurienne. Par voie de conséquence, il n'y a pas là de quoi réagir ni rationnellement ni émotionnellement, puisqu'il n'y a pas sur ces questions, de réflexion ou d'appréciation propre de l'auteur.

A titre d'exemple, on est étonné ou même sidéré du lapsus scandaleux : pas un mot sur Greimas, un véritable continuateur qui met en œuvre le programme de la sémiotique saussurienne.

Tout de même, il faudra essayer de comprendre l'auteur : dans la mesure où son but aura été, avant tout une synthèse des faits biographiques concernant le maître genevois, et non pas une histoire intellectuelle. Ce sera sans doute sa réponse à nos objections.

D'une manière paradoxale et comme a contrario, il m'aura appris ou plutôt rappelé, combien c'est une tâche difficile et encore jamais réalisée à ce jour, d'écrire une histoire intellectuelle de la linguistique et de la sémiotique saussurienne.

Sung Do Kim

On écoute ensuite Béatrice Turpin, spécialiste des travaux que Saussure a consacrés aux vieilles légendes germaniques ; elle apporte quelques précisions sur ses déchiffrements de ces études, en complément de ce qu'elle a déjà fait paraître sur ce thème, notamment dans le *Saussure* édité par Simon Bouquet pour les éditions de l'Herne. Puis, comme SDK, les autres sémioticiens présents précisent que ceux qui ont donné au terme de « théorie » le sens que fait apparaître le désaccord de Saussure avec Whitney (objet de la discussion, dans la 1^o partie de la séance), notamment le linguiste A. J. Greimas, (1917-1992), et le mathématicien René Thom, ont choisi le terme « sémiotique » pour désigner leurs propres travaux parce que la postérité du terme « sémiologie », utilisé par Saussure s'est, au fil du temps, chargée d'acceptions de plus en plus larges et vagues, sans références claires à une méthodologie explicite.

Cette différence strictement terminologique mise à part, Greimas et Thom ainsi que les Ecoles qu'ils ont suscitées, se considéraient et se considèrent toujours comme de véritables héritiers des vues de Saussure ; ils se disent extrêmement liés à ce qu'il y a de plus fort et de plus novateur dans les perspectives qu'il a ouvertes tant pour les sciences humaines que pour les sciences « dures ». Certes ni Thom ni Greimas n'ont jamais prétendu être des philologues juxta-linéaires du Saussurisme. Au moment où A. J. Greimas publiait son célèbre « Actualité du Saussurisme » (1956), bien peu de textes authentiques avaient été mis en circulation mais il se tenait très au courant des vues et des enseignements de Merleau-Ponty ainsi que des textes que ce maître à penser de la génération sixties venait de consacrer à Saussure. Aussi cet article de Greimas (1956) avait-il, d'emblée, profondément perçu et anticipé, d'une manière globale et presque visionnaire, le vaste potentiel linguistique et sémiotique du saussurisme, à travers les quelques rares documents disponibles. De même René Thom ne fut pas un exégète de Saussure mais l'inspiration globale qu'il en reçut, charpente toute son œuvre et celle de ses innombrables élèves.

Les spécialistes de sémiotique aimeraient pouvoir montrer un peu précisément comment le Saussurisme a façonné et charpenté les diverses sciences humaines, mais le temps passe et ils expriment le vœu que cela, aussi, apparaisse dans les prochains écrits de John Joseph.

- Echanges avec l'ensemble des participants

Ces derniers se montrent fortement enclins à regretter l'absolu silence de John Joseph, à propos de la recherche sémiotique issue du saussurisme ; elle se voit niée par ce silence perçu comme une forme de censure opérée par ce *Saussure* 2012 alors que la recherche sémiotique constitue la cause principale des constants « Retours à Saussure », qui, en Europe et partout dans le monde, ne cessent de scander la vie des sciences du langage, depuis 1916. Un certain tumulte embrouille alors, brièvement, la communication. L'humour de John Joseph et de la plupart de ceux qui venaient d'avoir un échange assez articulé avec lui, fait taire le brouhaha.

De la sorte, cette rencontre se trouvait très en phase avec le thème général du double colloque (Paris, juin 2016, Genève, janvier 2017) qui avait pour objectif de recenser les avatars de la postérité scientifique du *Cours de linguistique générale*), tout au long des 100 ans qui ont suivi sa publication.

Ces prises de parole tendaient toutes à déplorer le stupéfiant silence de l'ouvrage de J.E.J. sur ce qui comptait vraiment dans l'œuvre de Saussure, Ils ne comprenaient pas cette omission, cette impasse quasi-totale faite sur les aspects les plus novateurs de cette œuvre, ses résultats en linguistique générale, ses esquisses d'une sémiologie raisonnée (lire Michel Arrivé, 2007). Ils ne comprenaient pas davantage cette apparente ignorance de l'élan apporté par Saussure à la recherche très nouvelle, qui fut d'abord nommée « Sémantique structurale » puis « Sémio-linguistique », puis « Sémiotique », par les membres de l'École sémiotique de Paris, suscitée par A. J. Greimas. Comprendrait-on une biographie savante de Picasso qui s'attarderait sur les plus minimes détails de sa parentèle, de son éducation, sur toutes ses lectures de jeunesse, sur le passé supposé de sa famille depuis le Moyen Age, sur les possibles influences d'autres peintres actifs avant lui et qui finalement, s'arrêterait après n'avoir mentionné de son œuvre que tout ce qui était antérieur à 1901 et à la période bleue ? Quelle serait l'utilité d'un tel ouvrage ? Ne serait-il pas plutôt de la non-information, malgré toute son érudition tapageuse ?

- Il est temps de conclure...

En conclusion, A.H. remarque qu'aucun des participants de cette séance ne conteste la difficulté d'écrire une histoire intellectuelle de la linguistique et de la sémiotique saussurienne et qu'aucun d'entre eux ne souhaite soutenir que l'ouvrage de John Joseph, tel quel, démerite des études saussuriennes. Mais tous jugent qu'il est urgent d'y faire toute sa place à une présentation assumée de la dimension sémantico-sémiotique du saussurisme.

Un regard jeté du côté de ce qui est en train d'advenir, accentue cette impression d'urgence. Depuis qu'au cours des années récentes, la progression du cognitivisme ignore l'importance exacte des faits linguistiques et sémiotiques, une nouvelle génération de chercheurs concernés par la théorie du langage (génération non encore représentée dans ce colloque) s'inquiète des ravages sémantiques actuels de la cognition, handicapée par des vues beaucoup trop rudimentaires à propos du langage humain. Une autre sorte de « retour à Saussure » est donc déjà en train de s'opérer.

- Réponse/Conclusion de John Joseph.

Devant cette ferme et courtoise levée de boucliers, John Joseph répond que les auteurs subissent souvent des couperets éditoriaux ; son manuscrit n'a pas pu être imprimé intégralement. Il a dû en retrancher, en hâte, près de 300 pages, à la veille de la publication. Mais il le promet, il veillera à ce que la 2^e édition de son *Saussure* mette en scène le présent et l'avenir de l'œuvre linguistique, sémiologique et sémiotique de Saussure.

BIBLIOGRAPHIE

- Adamski, Dariusz, 1990, « Baudouin de Courtenay et la linguistique générale, » Paris, Univ.ParisX-Nanterre, LINX, n°23, 67-80
- Arrivé, Michel, 2007 *A la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF, et *passim*.
- Beividas, Waldir, 2017 *La sémiologie de Saussure et la sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive. Une troisième voie, pour la connaissance*. Limoges : Lambert Lucas, 248p.
- Choi, Yong-Ho,
2002, « La polysémie de la notion de « mécanisme » chez Saussure in *Le signe et la lettre, Hommage à Michel Arrivé*, Paris, L'Harmattan, pp 95-102
2002, *Le problème du temps* chez Ferdinand de Saussure, Paris, L'Harmattan
- Greimas, A.J.
2000, « Actualité du saussurisme » 1956, in *La mode en 1830*, Paris, PUF, 2000 et *Passim*, dont 1970, *Du Sens*, Paris, Seuil,
1983, *Du Sens II*, Paris, Seuil
1987, *De l'Imperfection*, Périgueux, P.Fanlac.
- Henault, Anne
Livres
1997, *Histoire de la sémiotique*, Paris, PUF, coll. *Que sais-je ?* pp 9-54
2012, *Les enjeux de la sémiotique*. Avant-propos d'A. J. Greimas, Paris, PUF, *Quadrige*, réédition corrigée et augmentée, des deux tomes (publiés en un seul volume).
Henault, Anne (et al.dir.)
2019, (à par.) *Le sens, le sensible, le réel*, Paris, Les colloques sémiotiques de Royaumont, 700p environ, Presses Universitaires de Paris Sorbonne.
- Articles
2002 a, « Pour une lecture sémiotique des modulations personnelles du discours » in *Le signe et la lettre, Hommage à Michel Arrivé*, Paris, L'Harmattan, pp 255-276
2002b, « Saussure et la théorie du langage », *Questions de sémiotique*, Henault, (dir), Paris, PUF
2010, «The saussurean heritage» in London, *The Routledge Companion to semiotics*, London and New York, p101-117
2014, « Saussure en toutes lettres » in Montreal, *RSSI*, vol.34, nos 1,2,3, pp281-296
- Joseph, John E. 2012, *Saussure*, Oxford University Press, 780p.
- Kim Sungdo
1993, « La mythologie saussurienne : une nouvelle vision sémiologique ? », *Semiotica*, 97, 5-87.
1997, « L'hypoiconicité du texte saussurien », in *Le signe et la lettre, Hommage à Michel Arrivé*, Paris, L'Harmattan, pp 307-320.
- Suenaga, Akatane,
2005, *Saussure, un système de paradoxes. Langue, parole, arbitraire, et inconscient*, Limoges, Lambert-Lucas

Le programme sémiologique du foyer pragois de structuralisme fonctionnel : l'expérience et l'avenir

**Tomáš Hoskovec
Cercle linguistique de Prague**

Résumé

Le programme sémiologique qui devait être la clef de voûte du structuralisme fonctionnel est paradoxalement le chapitre le plus méconnu de l'histoire du foyer pragois du structuralisme européen. Les raisons de cette méconnaissance ne sont en elles-mêmes que d'intérêt secondaire. Ce qui est primordial, c'est de savoir puiser dans l'expérience du passé afin de faire avancer la sémiologie contemporaine dans l'avenir. L'exposé sera mené dans la perspective d'évolution des idées, non pas dans celle de la maturation des chercheurs, ni d'ailleurs dans celle de l'élaboration des concepts.

Constatons d'emblée que dans le foyer pragois de l'entre-deux-guerres, il n'y eut guère de souci d'exégèse du CLG : on y voyait un effort parallèle confirmant la voie empruntée au début, qui cependant invitait à poursuivre de façon indépendante ; on s'intéressait davantage à coopérer avec les penseurs actifs de l'époque du foyer de Genève, dont Bally et Karcevskij notamment ; on cherchait à adopter, pour la phase suivante de la « sémiologie » saussurienne, la « sématologie » de Karl Bühler. L'apport propre du foyer fonctionnaliste de Prague consistait alors en ce que l'on réservait le signe saussurien bifacial – et cela jusqu'à l'usage du terme de « signe » – aux textes intégraux, autant écrits qu'oraux. En fait, on n'empruntait le mot *signe* que pour saisir une œuvre poétique, genre préféré sans qu'il fût jamais exclusif, ou un texte utilitaire quelconque en tant qu'objet d'analyse structurale-fonctionnelle. Pour des raisons didactiques, on concevait aussi comme signes les textes élémentaires – énoncés, répliques, passages – sur le fond desquels on étudiait unités lexicales, formes grammaticales, syntagmes, contours prosodiques, jeux de ponctuation, etc. Les « moyens d'expression appropriés à un but » dont est constitué, selon les thèses du Cercle linguistique de Prague de 1929, le système de langue, remplissent certes la définition du signe saussurien, mais ils sont tous conçus comme des moyens auxiliaires, tels des signes « diacritiques » systémiques permettant la distinction entre eux, lors de l'analyse structurale, des vrais signes linguistiques, qui ont tous la taille du texte tout entier.

Ce choix terminologique particulier a pour avantage, d'un côté, de ne point induire le linguiste dans une vaine recherche de référent, et de l'autre, de ne point fuir la représentation, omniprésente dans le texte, des réalités extra-linguistiques. De fait, le référent d'un signe-texte est balayé comme un ensemble, trop vaste pour pouvoir servir à quoi que ce soit, d'idées et de valeurs partagées dans la collectivité, tandis que la représentation, toujours accompagnée de manifestation et d'appel au sein du triangle Bühlerien modélisant la situation communicative, est conçue comme la confrontation d'un signe linguistique à une portion choisie de réalité extralinguistique ; le signe ainsi employé peut être auxiliaire, tel un signe diacritique par rapport aux grands signes-textes, mais il est toujours un moyen de langue ayant une forme et une fonction. Les textes sont évalués en fonction du choix, fait à partir du potentiel systémique de la langue, de tel signe auxiliaire, porteur de telle valeur, plutôt que d'un autre portant une valeur légèrement différente, la valeur elle-même couvrant toujours à la fois représentation, manifestation, appel. Cette approche fut conçue par Mathesius, fondateur du Cercle linguistique de Prague, adoptée et largement développée par Mukařovský, poursuivie notamment, de façon indépendante, par Veltruský, disciple de ce dernier.

Les vicissitudes de l'histoire ont fait que la lignée Mathesius – Mukařovský – Veltruský s'est éteinte avant de prendre son plein essor ; d'autres sémiologies ont été formulées ultérieurement dans le foyer pragois, compatibles à divers degrés avec la première, partageant néanmoins avec celle-ci la perspective fonctionnelle qui vise toujours l'ensemble du texte. Et c'est bien évidemment dans cette perspective-là qu'il faut constituer la sémiologie d'aujourd'hui, sémiologie pour l'avenir.

Introduction

Le programme sémiologique qui devait être la clef de voûte du structuralisme fonctionnel est paradoxalement le chapitre le plus méconnu de l'histoire du foyer pragois du structuralisme européen. Les raisons de cette méconnaissance ne sont en elles-mêmes que d'intérêt secondaire. Ce qui est primordial, c'est de savoir puiser dans l'expérience du passé afin de faire avancer la sémiologie contemporaine, visant l'avenir.

La condition préalable de toute recherche historique est de constituer bien explicitement les corpus des textes qui seront par la suite soumis à l'interprétation. Les corpus étant en général nombreux et de diverse nature, il est indispensable de savoir les trier et hiérarchiser selon des principes bien explicites. Notre corpus de référence sera ce que nous appelons le « foyer pragois de structuralisme fonctionnel », à savoir un grand ensemble de travaux scientifiques liés entre eux par leur genèse et par leur conscience de participer à un programme commun. Par rapport au foyer pragois de structuralisme fonctionnel le Cercle linguistique de Prague (dorénavant CLP), société érudite privée, fondée en 1926, est un forum institutionnel où de tels textes sont discutés, et qui gère divers forums de publication, dont les *Travaux du Cercle linguistique de Prague* (dorénavant TCLP).³² Au sein d'un « foyer » sont à identifier diverses « écoles », sous-ensembles de textes scientifiques caractérisables par un appareil notionnel commun, ou par la recherche consciente d'un appareil notionnel particulier, approprié à un but particulier. Très souvent, une école peut être représentée par un nom d'auteur, plus rarement, par un groupe d'auteurs.

1. Corpus d'étude et corpus de travail

Le corpus de référence étant trop vaste pour qu'on puisse l'étudier dans son intégralité, nous allons constituer, en son sein, des corpus d'étude à partir desquels nous choisirons par la suite des corpus de travail.

L'incontournable corpus d'étude de base consiste dans les œuvres respectives de Vilém Mathesius (1882–1945), Serge Karcevskij (1884–1956) et Karl Bühler (1879–1963), ce dernier se voyant réduit à ses écrits sur la théorie du langage. Ces trois ensembles de textes scientifiques constituent trois « écoles » au sein du « foyer » pragois de structuralisme fonctionnel. Mathesius, fondateur, en 1926, et jusqu'à sa mort, survenue tout à la fin de la guerre, président du CLP, est en tant qu'auteur le pragois présent sur place, et qui plus est, le père spirituel du programme tout entier du CLP (quoi qu'en dise, ultérieurement, le narratif rétrospectif de Roman Jakobson). Karcevskij et Bühler sont en tant qu'auteurs physiquement éloignés de Prague, résidant l'un à Genève, l'autre à Vienne, ce qui ne les empêche point d'appartenir au foyer pragois par leur œuvre.

Le corpus d'étude par excellence consiste dans l'œuvre de Jan Mukařovský (1891–1975) de sa période ouvertement structuraliste ; celle-ci se termine en 1948 lorsque Mukařovský fait paraître, en trois tomes, un grand recueil de ses publications scientifiques, et par la suite vaque à des occupations assez différentes, produisant dorénavant des textes de tout autre nature. Cependant, il garde dans ses archives personnelles un grand nombre de manuscrits inédits de l'époque précédente, dont il laisse publier quelques-uns dans les années 60, tandis que d'autres ne commencent à paraître que vingt ans après sa mort. Sous ses deux aspects structuralistes, l'un ouvert, l'autre inédit, Mukařovský constitue une « école » de Prague à part entière.

Au corpus de Mukařovský, tel un tronc d'arbre, on peut ajouter une branche principale et quelques branches latérales. La principale, développant le programme de Mukařovský de façon systémique, consiste dans l'œuvre intégrale de son disciple Jiří Veltruský (1919–1994) ; celle-ci, quoique marquée par une césure d'un quart de siècle (peu ou prou entre 1948–1974), se distingue par une unité et une cohésion exceptionnelles. Les branches mineures consistent en quelques écrits de certains théoriciens du théâtre, dont notamment Jindřich Honzl (1894–1953), lesquelles branches, hélas ! se meurent toutes après 1948 sans jamais repousser.

Parallèlement à l'école de Mukařovský et de Veltruský, on peut délimiter plusieurs corpus particuliers d'étude, tous enracinés dans le programme de Mathesius, et qui se réclament tous de Bühler

³² Nous avons élucidé cette vision des choses dans nos écrits précédents (auteur 2010, 2011, 2012a, 2015), nous l'exposerons de façon systématique dans un travail futur (*Atlas du structuralisme européen*, en préparation).

et de Karcevskij, à l'instar de Josef Miloslav Kořínek (1899–1945), Pavel Trost (1907– 1987), Karel Horálek (1908–1992), Josef Vachek (1909–1996), Vladimír Skalička (1909–1991). Leurs œuvres respectives, constituant chacune une école indépendante, manifestent toutes un souci sémiologique constant, et leurs approches particulières, en dépit des divergences d'orientation, sont en principe compatibles avec celle de Mukařovský et Veltruský. Par contre, deux corpus classiques du foyer pragois présentent des alternatives d'approche pas tout à fait compatibles avec la dernière citée : cela vaut pour les œuvres respectives de Pětr Bogatyřev (1893–1971) et Bohumil Trnka (1895–1984).

Pour ne pas excéder nos capacités, nous laissons de côté de nombreux corpus d'étude constitués par les travaux des chercheurs qui, tout en appartenant au foyer pragois, ont vécu des parcours sémiologiques individuels et fort différents les uns des autres, dont Jan Šabršula (1918– 2015), František Daneš (1919–2015), Zdeněk Mathauser (1920–2007), Jiří Levý (1926–1967), M. Petr Sgall (1926), Oldřich Leška (1927–1997), M. Milan Jankovič (1929), M. Rostislav Kocourek (1929), Miroslav Červenka (1932–2005), Vladimír Macura (1945– 1999),...

À l'écart des corpus d'étude susmentionnés, reste l'œuvre de Roman Jakobson (1896– 1982), difficilement concevable comme une seule école ; elle appartient bien évidemment au corpus de référence, mais en tant que corpus d'étude, elle est très particulière.

2. Les contours de la sémiologie pragoise

Voyons maintenant le programme sémiologique du CLP à la lumière d'un corpus d'étude, composé, pour la période classique (1926–1948), des écoles « Mathesius » et « Mukařovský », à quoi nous ajoutons encore les diverses « propositions » de 1928, aussi bien que les « thèses » de 1929, et pour les périodes suivantes, de la seule école « Veltruský ».

Constatons d'emblée que dans le foyer pragois de l'entre-deux-guerres, on ne se souciait guère de l'exégèse du *Cour de linguistique générale*, y compris pour le signe saussurien : on y voyait tout simplement un effort parallèle qui confirmait la voie empruntée par le CLP, voie dans laquelle il fallait de toute façon poursuivre indépendamment ; le CLP s'intéressait davantage à coopérer avec les penseurs actifs du foyer de Genève, dont notamment Bally ; Karcevskij servant en quelque sorte d'officier de liaison entre Genève et Prague.³³ Plus particulièrement, on cherchait à adopter, à Prague, pour la phase suivante de la « sémiologie » saussurienne, la « sémantologie » de Karl Bühler.

L'apport propre du foyer structuraliste-fonctionnaliste de Prague consistait alors en ce que l'on réservait le signe saussurien bifacial – et cela jusqu'à l'usage du terme de « signe » – aux textes intégraux, autant écrits qu'oraux. En fait, on n'empruntait le mot *signe* que pour saisir une œuvre poétique, genre préféré sans qu'il ne fût jamais exclusif, ou un texte utilitaire quelconque en tant qu'objet d'analyse structurale-fonctionnelle. Pour des raisons didactiques, on concevait aussi comme signes les textes élémentaires – énoncés, répliques, passages – sur le fond desquels on étudiait unités lexicales, formes grammaticales, syntagmes, contours prosodiques, jeux de ponctuation, etc.

Les « moyens d'expression appropriés à un but » dont est constitué, selon les thèses du Cercle linguistique de Prague de 1929, le système de langue, remplissent certes la définition du signe saussurien, mais ils sont conçus comme des moyens auxiliaires, tels des signes « diacritiques » systémiques permettant la distinction entre eux, lors de l'analyse structurale, des vrais signes linguistiques, qui ont tous la taille du texte tout entier.

Ce choix terminologique particulier a pour avantage, d'un côté, de ne point induire le linguiste dans une vaine recherche du référent, et de l'autre, de ne point fuir la représentation, omniprésente dans le texte, des réalités extralinguistiques. De fait, le référent d'un signe-texte est balayé comme un ensemble, trop vaste pour pouvoir servir à quoi que ce soit, d'idées et de valeurs partagées dans la collectivité, tandis que la représentation, toujours accompagnée de la manifestation et de l'appel au sein du triangle bühlerien modélisant la situation communicative, est conçue comme la confrontation d'un signe linguistique à une partie choisie d'une réalité extralinguistique ; le signe ainsi employé peut être auxiliaire, tel un signe diacritique par rapport aux grands signes-textes, mais il est toujours un moyen de langue ayant forme et fonction. Les textes sont évalués d'après le choix qu'ils font, à partir du potentiel

³³ Songeons aux thèses communes des « pragois » et des « genevois », présentées en 1928 au congrès de La Haye (*Actes... 1928* : 85–86), mais songeons aussi au rôle symbolique que donne à cet événement Mathesius (1936) lorsqu'il fait le bilan de la première décennie du CLP.

du système de langue, de tel signe diacritique, porteur de telle valeur, plutôt que d'un autre portant une valeur légèrement différente, la valeur elle-même couvrant toujours à la fois représentation, manifestation, appel. Conçue par Mathesius, fondateur du Cercle linguistique de Prague, cette approche fut adoptée et largement développée par Mukařovský, et poursuivie notamment, de façon indépendante, par Veltruský, disciple de ce dernier.

3. Mathesius : le fondateur à repenser

Si Vilém Mathesius ne parle guère explicitement de la sémiologie, c'est parce qu'elle est pour lui l'aspect omniprésent de l'approche fonctionnelle qu'il prône et à partir de laquelle il cherche à reconsidérer la linguistique dans son ensemble. La perspective fonctionnelle est inhérente à son œuvre tout entière. Choisissons à titre d'exemple le précis d'analyse systématique de grammaire, qu'il publie dans le volume 6 des TCLP « Études dédiées au Quatrième congrès de linguistes » :

Every communicative act of speech – and on communication as opposed to expression are, on the whole, based the systems of all extant languages – involves, before it comes to the real utterance, two different processes [...]. By the one, elements are selected from the given reality, concrete or abstract, which fulfil the double condition of having focused the attention of the prospective speaker and of being able to be expressed by means of the vocabulary existing in the given language; by the other, the linguistic signs representing the selected elements are put into mutual relations so as to constitute an organic whole, a sentence. (In the extreme case, of course, one single word may be selected from the vocabulary at hand as serving the purpose, and may function as a sentence without combining with other words.) If we are to give an organic analysis of a system of means of expression, which is called a language, we can consequently do it very well from the point of view of these two fundamental processes. So we come to two important parts of linguistic investigation, that of the ways and means of calling selected elements of reality by names, and that of the ways and means of organizing these names, as applied to an actual situation, into sentences. In each case the starting point of the investigation will be the communicative needs of the speaker, and from this fact consequences will of necessity follow: the way will lead from speech as something which is immediately given, to language, as a system having an ideal reality only, and from the functional necessities to the formal means by which they are satisfied. We may then rightly call these respective sections of linguistics *functional onomatology* and *functional syntax*. Morphology, as dealing with groupings of the means of expression on the basis of formal affinities, cuts across the two fields, for different parts of the same morphological system may have different functions, onomatological and syntactical. (Mathesius 1936a : 97–98)

Quelques remarques sont de rigueur ici. Les termes traditionnels « mot » et « phrase » (*slovo, věta* en tchèque, *Wort, Satz* en allemand, *word, sentence* en anglais) sont consciemment opaques et ne seront précisés qu'ultérieurement au sein des nouvelles disciplines « onomatologie fonctionnelle » et « syntaxe fonctionnelle », que Mathesius introduit. La « communication » et l'« expression » sont deux pôles servant à comparer les énoncés selon le degré de leur nature intellectuelle (communication) et émotionnelle/affective (expression) ; pour Mathesius, l'« expression » doit en règle générale rester sous le contrôle de la décence (on peut y entrevoir le côté calviniste du linguiste), alors que la « communication », aussi peu affective qu'elle puisse être, comporte toujours une attitude personnelle du locuteur autant vis-à-vis de la réalité dont il parle que vis-à-vis de la personne à qui il parle. Le mot « signe » (*znak* en tchèque, *Zeichen* en allemand, *sign* en anglais) ne fait pas partie de sa terminologie, et Mathesius l'échange facilement contre d'autres, comme on le voit dans le passage cité où *sings* est remplacé par *means, names, words*.

Or il est fondamental pour Mathesius que le mot ne soit pas un concept abstrait préétabli que l'on ne fait qu'appliquer à une réalité externe, mais au contraire, une unité linguistique complexe dont le sens ne se manifeste que dans le texte :

Professor O.Funke's essay *On the function of naming* [...] not only gives an instructive survey of the history of the problem, but has, in addition, the great merit of bringing the results of the respective investigation into harmony with the fundamental conceptions

of modern linguistics, for in opposition to A.H.Gardiner, who overemphasizes the meaning, that is the conceptual or lexical as opposed to contextual sense of the word belonging to language, the author clearly states that the function of naming, that is of putting words into relation to objective reality, belongs to speech, to the context of a sentence and to the concrete situation, to which sentence refers. (pp. 98–99)

Ici il y a lieu d'avertir le lecteur que l'opposition entre « language » et « speech » n'est pas la dichotomie « langue » :: « parole » du *Cours de linguistique générale*, sur laquelle Mathesius – comme tout le CLP d'ailleurs – faisait toujours des réserves ; c'est au contraire la complémentarité du système abstrait de langue et de l'événement concret qu'est tout texte, oral ou écrit, en tant que moment de communication, complémentarité qui fait la perspective de la linguistique fonctionnelle. Aussi, les deux parties de la recherche linguistique, à savoir l' « onomatologie fonctionnelle » et la « syntaxe fonctionnelle », concernant l'une l'acte de dénomination, l'autre, celui de mise-en-relation, s'étendent-elles sur les deux domaines :

With an attractively precise dichotomy he [A.H. Gardiner] assigns the word to the sphere of language and the sentence to the sphere of speech. This clear precision itself is apt to make us distrustful of Mr. Gardiner's thesis, for the deeper insight we get into the organism of language the more we are persuaded of its complexity and of the impossibility of arriving at such clear-cut statements without distorting objective reality too much. (p. 104)

[...] we can say that in language we have the word in its conceptual meaning and the sentence as abstract pattern, whereas in speech we have the word as referring to concrete reality and the sentence as concrete utterance. (p. 106)

La taille et la perspective de la présente contribution ne nous permettent malheureusement pas de nous arrêter sur les analyses linguistiques particulières que Mathesius a produites³⁴, et nous renvoyons le lecteur à un travail précédent où nous nous sommes exprimé là-dessus plus en détails (auteur 2012a,d), tout en soulignant que, ce qui caractérise le travail de Mathesius, c'est de scruter minutieusement l'effet que produit, dans un cas particulier de communication, un énoncé utilisé au lieu d'un autre énoncé, qui diffère légèrement dans le choix des moyens onomatologiques et/ou syntaxiques³⁵.

4. Mukařovský : le sémiologue pragois

C'est Jan Mukařovský qui a explicitement formulé le programme sémiologique du Cercle linguistique de Prague. Il le formule dans un vaste cadre de l'esthétique structurale-fonctionnelle de l'art, tout en reconnaissant que la dimension esthétique n'est pas l'apanage exclusif de l'art, permettant au contraire d'approcher tout phénomène qui dans la société humaine peut être sujet à l'interprétation. Aussi la sémiologie devient-elle, pour Mukařovský, l'approche scientifique par excellence du domaine intégral de la culture humaine, la linguistique servant de science-pilote dans ce domaine. En témoigne avec éloquence l'ouverture de l'exposé que fit Mukařovský, en 1934, au Huitième congrès international de philosophie, alors tenu à Prague :

Il est de plus en plus clair que la charpente de la conscience individuelle est donnée, jusque dans les couches les plus intimes, par des contenus appartenant à la conscience collective. Par conséquent, les problèmes du signe et du sens deviennent de plus en plus urgents, car tout contenu psychique dépassant les limites de la conscience individuelle acquiert par le fait même de sa communicabilité le caractère de signe. La science du signe (sémiologie d'après de Saussure, sémantologie d'après Bühler) doit être élaborée

³⁴ Elles sont pour la plupart en tchèque, dont notamment le grand chapitre d'une centaine de pages, intitulé *Řeč a sloh* [Le langage et le style], paru en 1942 dans la publication collective du CLP *Čtení o jazyce a poesii I* [Leçons sur la langue et sur la poésie, tome I^{er}], et le recueil de ses écrits précédents *Čeština a obecný jazykozpyt* [Le tchèque et la linguistique générale], préparé dans la même année 1942, mais interdit par la censure nazie (tout comme le tome II des Leçons), et en conséquence publié en 1947, après la mort de l'auteur.

³⁵ Un bel exemple en est donné en allemand dans la contribution de Mathesius (1939) aux *Mélanges Bally*.

dans toute son étendue ; de même que la linguistique contemporaine (cf. les recherches de l'école de Prague, c'est-à-dire du Cercle linguistique de Prague) élargit le champ de la sémantique en traitant sous ce point de vue tous les éléments du système linguistique, voire même les sons, les résultats de la sémantique linguistique doivent être appliqués à toutes les autres séries de signes et différenciés d'après leurs caractères spéciaux. Il y a même tout un groupe de sciences particulièrement intéressées aux problèmes du signe (de même qu'à ceux de la structure et de la valeur qui – soit dit en passant – sont étroitement apparentés à ceux du signe ; ainsi l'œuvre d'art est en même temps signe, structure et valeur). Ce sont les sciences dites morales (*Geisteswissenschaften*), travaillant toutes avec des matériaux qui ont, grâce à leur existence double – dans le monde sensible et dans la conscience collective – un caractère de signes plus ou moins prononcé. (Mukařovský 1936a : 1065)

Relevons d'emblée que ce que Mukařovský dit « en passant », à savoir le constat que la valeur et la structure sont étroitement apparentées, exprime l'essence même du structuralisme, valable pour toute sa variété historique, depuis le Saussure symbolique jusqu'au Saussure authentique redécouvert.

Avant de continuer, expliquons le parcours intellectuel de Mukařovský. Ce à quoi il aspire dès le début, c'est une science immanente de la littérature, une science qui ait pour objet la littérature en tant que littérature, et non pas des histoires entrelacées du poète, de ses maîtresses, de ses éditeurs, etc., pas plus que des descriptions d'états d'âme de l'auteur et de son public. Et il finit effectivement par y arriver grâce à l'approche structurale-fonctionnelle, approche linguistique et sémiologique à la fois, applicable en synchronie aussi bien qu'en diachronie. En synchronie, Mukařovský rompt radicalement avec la distinction consacrée entre fond et forme. Il prend toutes les composantes de l'œuvre – depuis l'orchestration sonore jusqu'à la charpente thématique – pour des matériaux linguistiques soumis sur un pied d'égalité à l'organisation créatrice de l'œuvre ; il évalue l'effet que produit l'usage de telle configuration de langue au lieu d'une autre configuration, également permise par le système, il examine les normes sociales historiques qui président à de semblables évaluations. En diachronie, il étudie naissance, évolution, adoption, transposition, disparition des genres, des techniques et des thématiques poétiques, toujours confrontées à la double nature de la langue, à savoir système abstrait et institution sociale. Ceci mis au clair, revenons maintenant à l'exposé du programme sémiologique du CLP, fait par Mukařovský en 1934 :

L'œuvre d'art ne saurait être identifiée, comme l'a voulu l'esthétique psychologique, avec l'état d'âme de son auteur ni avec aucun de ceux qu'il provoque chez les sujets percevants : il est clair que chaque état de conscience subjectif a quelque chose d'individuel et de momentané qui le rend insaisissable et incommunicable dans son ensemble, tandis que l'œuvre d'art est destinée à servir d'intermédiaire entre son auteur et la collectivité. Reste encore la « chose » représentant l'œuvre d'art dans le monde sensible qui, sans aucune restriction, est accessible à la perception de tous. Mais l'œuvre d'art ne peut [pas] non plus être réduite à cette « œuvre-chose », puisqu'il arrive qu'une œuvre-chose, en se déplaçant dans le temps ou dans l'espace, change complètement d'aspect et de structure interne [...]. L'œuvre-chose ne fonctionne donc que comme symbole extérieur (le signifiant, d'après la terminologie de Saussure) auquel, dans la conscience collective, correspond une signification (appelée parfois « objet esthétique ») donnée par ce qu'ont de commun les états de conscience subjectifs provoqués par l'œuvre-chose chez les membres d'une certaine collectivité. (Mukařovský 1936a : 1065–1066)

D'après la définition courante, le signe est une réalité sensible se rapportant à une autre réalité qu'il est destiné à évoquer. Nous sommes donc obligés de nous demander qu'elle est cette autre réalité remplacée par l'œuvre d'art. Il est vrai que nous pourrions nous contenter d'affirmer que l'œuvre d'art est un signe *autonome*, caractérisé seulement par le fait de servir d'intermédiaire entre les membres d'une même collectivité. Mais par là, la question du contact de l'œuvre-chose avec la réalité visée serait simplement écartée sans être résolue : s'il existe des signes ne se rapportant à aucune réalité distincte, toujours cependant quelque chose est visé par le signe, ce qui s'ensuit très naturellement du fait que le signe doit être compris de même façon par celui qui l'émet et par celui qui le perçoit. Seulement pour les signes autonomes, ce « quelque chose » n'est pas distinctement déterminé. Quelle est donc cette réalité indistincte, visée par l'œuvre d'art ? C'est le contexte total des phénomènes dits sociaux, par exemple philosophie,

politique, religion, économie, etc. Pour cette raison, l'art plus que tout autre phénomène social, est capable de caractériser et de représenter « l'époque » donnée ; aussi a-t-on, pendant longtemps, confondu l'histoire de l'art avec l'histoire de la culture au sens large du mot, et vice versa, l'histoire générale se plaît à emprunter la délimitation mutuelle de ses périodes aux péripéties de l'histoire de l'art. (p. 1067)

Nous voilà au cœur même du problème du signe saussurien : s'il est vrai que la valeur du signe linguistique ne peut aucunement dépendre d'une réalité extralinguistique quelconque, il n'en est pas moins vrai que le signe linguistique est constamment confronté à toutes sortes de réalités extralinguistiques : c'est la raison même de la production des signes.

Or c'est le moment où intervient la fonction esthétique. C'est elle qui permet de différencier, dans un espace historique et culturel socialement normé, le signe complexe qu'est toute unité, résidant dans la conscience collective, d'une « œuvre-chose » et d'un « objet esthétique » par rapport à d'autres signes complexes qui sont tous de la même nature. Cette tâche-là, la fonction esthétique l'accomplit parce qu'elle sait, toujours au sein d'une conscience collective, détourner l'attention de ceux qui perçoivent la chose sensible, des valeurs pratiques ou utilitaires qu'elle a, aux valeurs autres, reconnues dans la collectivité comme des buts en soi. Mukařovský explique ses vues générales dans un opuscule intitulé *Estetická funkce, norma a hodnota jako sociální fakty* [Fonction, norme et valeur esthétiques comme faits sociaux], paru en tchèque en 1936, avec un résumé en français dont nous citons par la suite quelques extraits :

N'importe quelle chose ou action peut devenir porteur de la fonction esthétique. Le champ de cette fonction est donc beaucoup plus large que celui de l'art seul. Il n'y a pas de délimitation précise entre le domaine des phénomènes porteurs de la fonction esthétique et le domaine de ceux qui ne le sont pas. Toute chose chargée de la fonction esthétique, même une œuvre d'art, peut la perdre avec l'écoulement du temps, car la fonction esthétique n'est pas une qualité inhérente aux choses matérielles. [...]

Le domaine des phénomènes esthétiques, à son tour, est à l'intérieur scindé en deux segments dont la limite mutuelle est de nouveau variable : l'un contient des phénomènes caractérisés par la prédominance de la fonction esthétique sur les autres fonctions possibles (c'est celui que, d'ordinaire, on désigne comme art), l'autre, des phénomènes pour lesquels la fonction esthétique se trouve subordonnée à n'importe quelle autre fonction. [...] Le rapport mutuel entre les deux segments du domaine esthétique est donc de nouveau dialectique (tension mutuelle comme facteur du développement).

La variabilité de la frontière extérieure de même que celle de la scission intérieure du domaine esthétique prouve que l'histoire de la fonction esthétique ne peut être comprise que si nous tenons compte du fait que la fonction esthétique des objets est logée dans la conscience collective où elle évolue, en partie grâce à son énergie immanente, en partie sous la pression de l'évolution de cette conscience elle-même. (Mukařovský 1936b : 77–78)

Telle que Mukařovský la conçoit, la fonction esthétique conduit directement à une sémiologie générale dont les événements du langage ne sont qu'un aspect particulier, quoique privilégié aux yeux du Cercle *linguistique* de Prague. Mukařovský développe cet aspect linguistique de la sémiologie générale sous le titre de « poétique ».

Appliquée aux textes, autant oraux qu'écrits, la perspective poétique détourne l'attention des membres parlants de la collectivité, de la signification « pratique » ou « utilitaire » que l'on constate forcément dans toute communication langagière, à une signification « autre », qui est, elle aussi, permise par le système de langue et réglémentée par des normes sociales. Voyons l'explication qu'en donne Mukařovský au Quatrième congrès international de linguistes, tenu à Copenhague en 1936, dans son exposé intitulé *La dénomination poétique et la fonction esthétique de la langue*.

[...] Le caractère spécifique de la dénomination poétique est donc à trouver ; pour point de départ de notre recherche nous prendrons une locution quelconque, de préférence une locution qui, grâce à son indifférence sémantique, puisse être interprétée alternativement comme faisant partie d'une manifestation linguistique communicative et comme fragment emprunté à un texte poétique supposé. Telle est par exemple la phrase « La nuit tombe » que, spontanément, on perçoit comme communication, mais

qui, avec un changement de direction de l'attitude sémantique, peut – sans grande difficulté – être interprété comme citation poétique, empruntée à un texte imaginaire. Dans chacun de ces deux cas, cette phrase prendra un aspect sémantique différent. Prise pour communication, elle attirera l'attention du sujet récepteur sur le rapport entre la communication et la réalité visée. En l'entendant, on se posera, si cela devient nécessaire, la question de sa valeur documentaire, de son rapport avec la réalité : le jour baisse-t-il vraiment ? ou cette affirmation est-elle une fiction ? un mensonge ? ou même un exemple de grammaire sans aucune relation envers la situation actuelle ? La réponse à de telles questions – dont la formulation expresse n'est, évidemment, que facultative – décidera de la portée de la manifestation linguistique précitée pour une action éventuelle. L'état des choses changera complètement dès que la même phrase commencera à être perçue comme citation poétique. En ce moment, au centre de l'attention se trouvera situé son rapport sémantique avec le texte supposé ; ne connaissant pas le contexte on hésitera : cette phrase doit-elle être interprétée comme commencement, comme conclusion, comme refrain répété du texte poétique supposé ? Selon la solution pour laquelle on voudra se décider, l'aspect sémantique de notre citation changera sensiblement. Si, au lieu d'une citation fictive, nous avions pris pour exemple un texte poétique complet, par exemple un poème lyrique, nous aurions pu constater tout un groupe de rapport, reliant, les uns aux autres, les éléments (mots, phrases, etc.) du contexte et déterminant, par la place qu'il occupe dans cette chaîne, le sens de chacun de ses éléments.

On peut donc dire que la dénomination poétique n'est pas, au premier rang, déterminée par son rapport à la réalité visée, mais par la manière de son encadrement dans le contexte. Par là s'explique aussi le fait connu qu'un mot ou un groupe de mots, caractéristique pour un ouvrage de poésie renommé, s'ils apparaissent dans un nouveau contexte, même communicatif, y apportent avec eux l'atmosphère sémantique de l'œuvre à laquelle ils sont associés dans la conscience linguistique de la collectivité en question. (Mukařovský 1938 : 98–99).

Ici il y a lieu de rappeler le chapitre précédent où on exposait la sémiologie discrète du fonctionnalisme de Vilém Mathesius. La « communication », intellectuelle et peu affective, de Mathesius reste telle quelle chez Mukařovský qui l'oppose à l'approche poétique du langage, tout en faisant très attention à ne pas confondre le poétique avec l'émotionnel. Le terme de « dénomination » dont se sert Mukařovský est le même qu'utilise Mathesius, à un glissement de taille près : comme Mathesius traite de la communication élémentaire, consistant très souvent en un seul énoncé, les moyens de dénomination sont pour lui des mots, et ceux de mise-en-relation, des schèmes de phrase ; pour Mukařovský, qui traite des œuvres poétiques tout entières, les moyens de dénomination revêtent facilement aussi la taille des phrases, sans jamais exclure d'autres tailles possibles, l'importance étant donnée à leur arrangement mutuel, c'est-à-dire à une mise-en-relation mathésiusienne à la taille du texte.

Or la perspective poétique n'exclut point la perspective pratique :

Il y a donc, dans la poésie, en opposition avec la langue communicative, un renversement de la hiérarchie des rapports : là, l'attention se concentre surtout sur le rapport, important du point de vue pratique, entre la dénomination et la réalité, tandis que ici c'est la relation entre la dénomination et le contexte encadrant qui ressort du premier plan. Ce n'est pas dire que la dénomination communicative soit absolument exempte de l'influence du contexte ou que, d'autre part, la dénomination poétique soit privée de tout contact avec la réalité ; il ne s'agit, pour ainsi dire, que d'un déplacement du centre de gravité. Quant à la dénomination poétique, l'affaiblissement de son rapport immédiat avec la réalité en fait un procédé artistique ; cela veut dire que la dénomination n'est pas évaluée selon son adaptation à une destination extralinguistique, mais par rapport au rôle qui lui incombe dans l'organisation de l'unité sémantique de l'œuvre. (Mukařovský 1938 : 100)

Relevons le parfait accord entre Mukařovský et Mathesius : la signification n'existe qu'au niveau du tout, les parties ne font qu'y contribuer avec leur potentiel significatif, et elles y contribuent par l'ensemble de leurs rapports mutuels. Le fait que Mukařovský étudie de grandes œuvres poétiques alors que Mathesius se concentre sur de petits textes banalement utilitaires, sans jamais perdre de vue que, dans la communication, les énoncés s'enchaînent, résultent du choix individuel des deux chercheurs qui

reconnaissent travailler parallèlement à la même tâche, tâche linguistique et sémantique à la fois, et qui renvoient mutuellement l'un à l'autre.

L'approche « poétique » des textes, rendue possible grâce à leur fonction esthétique prononcée, est donc une approche orientée vers les significations autres que pratiques, auxquelles s'intéresse par contre l'approche utilitaire des textes. Or, en vue de délimiter la fonction esthétique négativement, Mukařovský précise les fonctions pratiques à l'instar des trois fonctions de Bühler. Dans son exposé au congrès de Copenhague de 1936, Mukařovský continue :

Il est temps maintenant que – avant de pousser plus loin notre analyse de la dénomination poétique – nous rappelions le schème bien connu des fonctions fondamentales du signe linguistique, tracé à plusieurs reprises par M. Karl Bühler, dernièrement dans sa *Sprachtheorie*. D'après lui, il y a trois fonctions inhérentes à la nature même de la langue, et qui sont : représentation (*Darstellung*), expression (*Ausdruck*), appel. Chacune de ces fonctions consiste en une relation active entre le signe linguistique et une des trois instances extralinguistiques, présentes à tout fonctionnement de la parole ; ces instances sont : la réalité visée par le signe, le sujet émetteur de la parole et le sujet récepteur. Tant qu'il s'agit de la langue communicative, le schème de Bühler est parfaitement applicable. Grâce à lui, on parvient sans difficulté à distinguer, dans toute manifestation communicative, les traces des trois fonctions fondamentales ; souvent, une d'entre elles prédomine sur les deux autres. Toute différente devient la situation avec la langue poétique. Ce n'est pas qu'on ne puisse y constater les traces des trois fonctions énumérées plus haut ; mais le devant de la scène s'y trouve pris par une quatrième fonction, restée sans mention dans le schème précité. Cette fonction s'oppose à toutes les précédentes ; pendant que celles-ci sont orientées vers des instances extérieures à la langue et vers des buts dépassant le signe linguistique, la fonction nouvelle place le signe lui-même au centre de l'attention. Les trois premières fonctions font donc entrer la langue en des connexions d'ordre pratique, la quatrième l'en détache, autrement dit, celles-ci sont du nombre des fonctions pratiques, celle-là est esthétique. (Mukařovský 1938 : 100)

Ceci mis au clair, Mukařovský tient à relever que la perspective esthétique n'est pas l'apanage exclusif de la poésie :

La concentration de la fonction esthétique sur le signe même apparaît donc comme une conséquence directe de l'autonomie, propre aux phénomènes esthétiques. Cette fonction esthétique, nous l'avons déjà trouvée sur notre route pendant l'analyse du rapport de la dénomination avec la réalité : si, dans un texte poétique, le rapport de la dénomination avec le contexte environnant occupe le premier plan au détriment du rapport avec la chose signifiée, c'est à la fonction esthétique que la langue de la poésie doit ce déplacement des valeurs sémantiques. Mais, nous pourrait-on objecter, ce phénomène ne regarde que la poésie et l'abus qu'on fait, justement dans cet art, de la langue, en jouant avec elle et en la détournant de sa destination pratique, empêche que le comportement de la langue dans la poésie puisse être traité à l'égal de l'usage normal ; ce qui vaut pour la poésie, ne vaut pas pour la langue en général. À ces objections, nous répondrions : 1) L'abus est une opposition nécessaire, parfois même salutaire, de l'usage normal de toute chose ; ce n'est que grâce à lui que le monde des fonctions peut évoluer : abuser de la chose n'est souvent qu'en essayer, consciemment ou inconsciemment, un usage nouveau, jusqu'ici impossible. — 2) La ligne de démarcation, séparant la fonction esthétique des fonctions pratiques, n'est nullement toujours nette, surtout elle ne coïncide pas avec la limite entre l'art et les autres activités humaines. Même dans l'art le plus autonome les fonctions pratiques – dans notre cas les trois fonctions linguistiques citées plus haut – ne sont pas supprimées ; ainsi toute œuvre poétique est, du moins virtuellement, aussi une représentation, une expression et un appel. [...] La fonction esthétique est donc omniprésente ; c'est pourquoi la linguistique n'a pas droit de lui refuser la place qui lui est due à côté des autres fonctions fondamentales de la langue. (pp. 100–101)

Mukařovský explique par la suite que la fonction esthétique, à force d'être la négation dialectique des fonctions pratiques prend toujours le caractère des fonctions auxquelles elle s'oppose, et conclut :

[...] de quelque côté qu'on aborde la dénomination poétique, toujours on revient vers le signe même. La fonction esthétique qui est la cause de ce retour de l'activité de la parole sur elle-même, nous est apparue, au cours de notre analyse, comme une négation dialectique omniprésente des trois fonctions fondamentales de la langue, et par la suite, comme un complément nécessaire du schème de M. Bühler. (p. 102)

Pour résumer. Le programme sémiologique du CLP, enraciné dans le fonctionnalisme de Mathesius et élaboré par Mukařovský, s'appuie sur le dynamisme inhérent du signe linguistique tel que le conçoit Karcevskij,³⁶ et bâti sur l'organon de Bühler. La sémiologie du CLP est représentationnelle et non pas référentielle³⁷ à force de confronter divers segments de la réalité extralinguistique à des structures de langue qui ont leur signification linguistique propre ; elle est intersubjective à force de partir du moment communicatif entre deux sujets ; elle est interactive à force de supposer que dans tout acte de parole, le sujet parlant manifeste une attitude active vis-à-vis de son partenaire aussi bien que vis-à-vis de la réalité dont il parle. La perspective « esthétique », qui fait la particularité de l'approche sémiologique pragoise, conduit forcément à l'étude différentielle du signe linguistique. Cette étude différentielle – et il n'y a là aucun paradoxe mais une nécessité logique – manipule naturellement les potentiels représentationnel, expressif et appellatif des signes.

5. Jakobson : une déviation à ne pas emprunter

Jusqu'à présent, nous avons tenu bien à l'écart de nos corpus d'étude l'œuvre de Roman Jakobson. Aussi surprenant que cela puisse paraître aux yeux de certains, le choix est bien fondé : l'œuvre de Jakobson est à manipuler avec une extrême précaution. Les vicissitudes du XX^e siècle ont à plusieurs reprises réduit Jakobson à un exilé qui se trouvait les mains vides dans un pays où il n'avait personne. Profitant alors de son bagage intellectuel hors pair, il s'est toujours présenté comme dépositaire d'un savoir révolutionnairement neuf qu'il apportait dans son nouveau pays d'accueil. Or l'exactitude du savoir transmis n'était pas parmi ses soucis majeurs. Au cours de ses décennies américaines, Jakobson a déployé de grands efforts en vue de maintenir, voire renforcer le renom du Cercle linguistique de Prague, mais c'était toujours le Cercle de Jakobson, présenté à sa guise.

En tant que corpus, l'œuvre intégrale de Roman Jakobson est difficile à saisir. Elle est aussi difficile d'accès ; les *Selected Writings*, conçus par l'auteur même, étant vraiment « sélectionnés ». Contrairement à l'ensemble des écrits de Mathesius, de Trubeckoj ou de Mukařovský jusqu'à l'an 1948, l'œuvre intégrale de Jakobson ne saurait guère être caractérisée par un appareil notionnel spécifique et unifiant, bien délimité dès le début, comme chez Mathesius, ou précisé progressivement, comme dans les cas de Trubeckoj et de Mukařovský. Une tendance se laisse pourtant facilement déceler chez Jakobson, tendance à ramener la richesse des phénomènes observables à quelques principes sous-jacents présentés comme la nature vraie et profonde expliquant les choses. Ceci a dû plaire au structuralisme « ontologique », effervescent dans l'espace d'un plan quinquennal dans le foyer parisien des années 60 du XX^e siècle,³⁸ mais ceci est tout à fait fourvoyant par rapport au foyer pragois de structuralisme fonctionnel de l'époque classique (1926–1948).

La diversité des écrits rédigés par Jakobson lors de sa période tchécoslovaque (1920–1939) est impressionnante : dans le corpus des archives du CLP, on dénombre plusieurs lettres dans lesquelles Trubeckoj, d'un ton amicalement paternel, réprimande Jakobson pour son éparpillement, tout en

³⁶ Mukařovský (1938), dans un passage que nous n'avons pas repris ici, cite largement Karcevskij (*Du dualisme asymétrique du signe linguistique*) pour argumenter que la dénomination poétique ne fait qu'accentuer la mobilité qui est, à côté de la stabilité, nécessairement présente dans tout signe linguistique.

³⁷ Comme la terminologie historique varie considérablement, il faut toujours veiller à la pratique qui est derrière elle.

³⁸ Nous empruntons ici le terme de structuralisme « ontologique » à Umberto Eco qui l'oppose au structuralisme « méthodologique », tout en invitant à relire la préface que donne Eco en 1980 à la réédition italienne de sa *Struttura assente*, et qui décrit avec délicatesse la pesanteur idéologique du structuralisme très particulier du foyer parisien de l'époque. — À relire également dans ce contexte, à savoir structuralisme ontologique, la préface de Claude Lévi-Strauss à la première publication, en 1976, des *Six leçons sur le son et le sens* que Jakobson avait prononcées en 1942 à New York à l'École libre des hautes études.

l'invitant à se concentrer sur une chose ; sont également éloquentes les listes des textes promis par Jakobson à la publication au forum du CLP, sans qu'ils fussent jamais rédigés. Avec le recul, on s'aperçoit d'un esprit très prononcé d'émulation dans tout ce que Jakobson faisait à l'époque : au programme phonologique il propose une classification binariste des phonèmes, qui reste une singularité au sein de l'ensemble, fort varié d'ailleurs, des activités phonologiques du foyer pragois ;³⁹ à la grammaire structurale que le CLP cherchait à saisir, il oppose sa recherche des valeurs invariantes des catégories grammaticales, approche difficilement conciliable avec la réflexion, menée alors dans le foyer pragois, sur les mécanismes par lesquels les valeurs occurrentielles, opposées aux valeurs systémiques abstraites, se manifestent dans les textes concrets ;⁴⁰ au lieu de s'appliquer à la sémiologie/sématologie naissante, il se contente de noter que le concept de signe est bien connu depuis les stoïques et saint Augustin.⁴¹

C'est au cours de sa longue période américaine (1941–1982) que Jakobson développe – en toute indépendance, finalement – son propre programme (parfois pour le laisser en suspens par la suite) dans tous les domaines cités plus haut, et encore en d'autres dont la caractéristique des époques culturelles et l'analyse de la poésie. Il serait très méritoire de passer en revues les positions finales du Jakobson américain, comparées au contexte pragois de l'entre-deux-guerres, où elles ont leurs sources premières.⁴²

C'est également au cours de la période américaine que Jakobson développe sa propre sémiotique, mariant entre autres Saussure à Peirce sans jamais se soucier de l'incompatibilité de leurs approches respectives. Ici il n'y a certes pas lieu de présenter et critiquer la sémiotique de Jakobson, mais force est de dire que le schéma à six fonctions langagières, développé par Jakobson dans les années 50 et devenu emblématique par la suite, fait tort à tout ce qu'il prétend dépasser : Jakobson banalise l'organon de Bühler à force de réduire les dimensions omniprésentes de tout processus interprétatif à trois types d'usage de la langue parmi d'autres ; Jakobson démolit la perspective sémiologique ouverte par la fonction esthétique de Mukařovský à force de transformer de cette fonction, qu'il rebaptise « poétique »,⁴³ en un type d'usage de la langue parmi d'autres.

³⁹ Il faut insister sur la variété de la phonologie pragoise : à côté du projet de description comparée des diverses langues d'Europe et du monde, mené notamment par Trubeckoj, il y avait un projet de caractérologie détaillée des langues particulières, initié par Mathesius et exécuté par Trnka, plus tard aussi par Vachek ; et il y avait le vaste domaine de phonologie prosodique où Karcevskij et Mathesius s'occupaient des phrases prosaïques, tandis que Mukařovský des vers de la poésie. Remarquons que par rapport à tout cela reste également esseulée la vision de Jakobson du système phonologique derrière la langue comme une force autonome occulte cherchant à maintenir son propre équilibre.

⁴⁰ Strictement limité à la morphologie formelle, le projet grammatical de Jakobson était en compétition ouverte avec celui de Karcevskij qui, par contre, visait la description complexe de la phrase. Une comparaison approfondie des approches respectives de Karcevskij et de Mathesius révélerait une complémentarité fort intéressante.

⁴¹ Détail caractéristique, Jakobson mentionne saint Augustin en 1933 dans un article polémique sur le présumé déclin de l'art du cinéma, article présenté alors comme présage d'un livre à venir qui pourtant n'a jamais été rédigé : pour relever l'ignorance de ses opposants, Jakobson lance tout carrément que le problème de relation entre signe et chose est résolu depuis le V^e siècle.

Le CLP adoptait alors une attitude fort différente. À l'occasion de la parution de *De magistro* en traduction tchèque en 1942, Pavel Trost (1943) publie un article concentré à *Slovo a slovesnost* dans lequel il explique minutieusement la trame argumentative de l'œuvre pour conclure qu'à la lumière du problème séculaire de savoir comment le mot fait comprendre la chose, elle est sans intérêt pour la linguistique moderne, tandis qu'à la lumière du problème de la relation entre signe, signification et chose, il y manque précisément les éléments de la perspective structurale-fonctionnelle qui est indispensable pour résoudre les problèmes que l'œuvre se pose.

⁴² Il est surprenant de découvrir que tout ce que Jakobson, traitant du son et du sens, trouve à dire à propos de la sématologie de Bühler, se réduit à la phrase suivante : « Tous les faits mentionnés répondent à la définition du signe due aux scolastiques et adoptée par le théoricien du langage Karl Bühler dans son vaste traité *Sprachtheorie* (Iéna, 1934) : *aliquid stat pro aliquo* » (Jakobson 1976 [1942] : 73), ce qui va absolument à l'encontre de la teneur du livre de Bühler. Il est regrettable que Jakobson (1960 [1958]), en résumant le rapport entre linguistique et poétique, présente l'organon de Bühler comme une chose ancienne, « traditionnelle » dit-il, à laquelle il apporte des ajouts neufs. — À propos de la nouveauté de ses ajouts, lire la note suivante.

⁴³ En caractérisant sa fonction poétique, Jakobson (1960 [1958]) ne dit rien qui ne soit déjà contenu dans les écrits de Mukařovský dont nous avons exposé les vues au chapitre 4, sans jamais le mentionner.

L'œuvre de Roman Jakobson est riche et stimulante : il faut l'évaluer à sa propre échelle ; mais nous préconisons de cesser de considérer le schéma jakobsonien à six fonctions langagières comme le précis du fonctionnalisme pragoïs.

6. Veltruský : une continuité à découvrir

Au chapitre 1 nous avons caractérisé l'œuvre de Jiří Veltruský comme la branche principale du tronc que représente l'œuvre sémiologique de Jan Mukařovský. Ce rapport-là est né dans des circonstances bien particulières : jusqu'à l'an 1939, Mukařovský n'avait jamais eu de poste universitaire stable, subsistant en tant que professeur extraordinaire, chargé de cours ; or en 1939, toutes les grandes écoles tchèques furent fermées de force par l'occupant nazi. Aussi, au sein du CLP se rencontrent un professeur « désœuvré » et un étudiant « sans abri », Jan Mukařovský et Jiří Veltruský, pour constituer à eux deux un séminaire universitaire à part entière : dans la revue du Cercle *Slovo a slovesnost*, jusqu'à ce qu'elle ne soit arrêtée par l'occupant, Veltruský publie grande quantité de comptes-rendus et d'essais dont l'avait chargé Mukařovský ;⁴⁴ dans le recueil du Cercle *Čtení o jazyce a poesii*,⁴⁵ Veltruský publie, en 1942, sans que ce soit mentionné, sa thèse de doctorat intitulée “Le drame en tant qu'œuvre poétique”, qu'il soutient effectivement en 1946. Après la guerre, Veltruský prépare déjà une grande synthèse de l'approche sémiologique de l'art, or le coup d'État communiste, survenu en 1948, le force à s'enfuir en exil, interrompant ainsi pour longtemps tout travail de ce genre.⁴⁶ Il ne recommence à publier en sémiologie qu'au milieu des années 70. Lorsqu'il meurt, en 1994, il laisse une monographie, inachevée quoique bien avancée, sur la sémiologie du théâtre, reconstituée et publiée par le CLP en 2011, et un nombre encore inconnu de manuscrits sur la sémiologie de l'art, qui attendent toujours leur publication. Le corpus recouvrant le programme sémiologique du foyer pragoïs de structuralisme fonctionnel est loin d'être épuisé.

À titre d'exemple nous choisissons ici la contribution de Jiří Veltruský “Bühlers Organon-Modell und die Semiotik der Kunst”, parue en 1984 dans les *Bühler-Studien*, qui est un exposé magistral du modèle instrumental de Bühler et de son actualité pour la sémiologie tout entière. Or qui plus est, si l'on veut un texte symbolique résumant *ex post* le programme sémiologique du CLP de la période classique, c'est bien à ce travail-ci qu'il faut se référer.⁴⁷ Veltruský procède par trois étapes.

Au fait, Mukařovský est le grand absent dans l'ensemble des *Selected Writings* de Jakobson, à part deux renvois tout à fait insignifiants, l'un dans le volume I, l'autre dans II.

⁴⁴ Écartons toute image d'Épinal insinuant une idylle académique : jeune homme en pleine force de l'âge, Veltruský était en même temps soumis à l'obligation de travailler pour le *Reich*, et dans cette condition, il agissait en résistant actif en organisant des syndicats clandestins ; intellectuel de renom, Mukařovský se sentait être – et pour cause ! – sur la liste des victimes prévues pour de futures représailles symboliques que l'occupant exerçait de temps à autre, et dans lesquelles beaucoup de ses amis ont effectivement péri ; voir à ce sujet l'auteur (2012b).

⁴⁵ Ce volume-là, dont nous avons déjà fait mention à la note 3, fait partie d'un sous-corpus extraordinaire du foyer pragoïs de structuralisme fonctionnel, à savoir la contribution du CLP à la résistance morale et intellectuelle du pays sous l'occupation nazie. Comme toutes les universités tchèques furent fermées d'autorité en 1939, le CLP, qui pour un Jiří Veltruský était devenu l'université « de remplacement » à titre individuel, se mit à publier des livres destinés à servir de manuels de formation universitaire à dispenser dorénavant en privé. Le CLP n'était pas seul à agir ainsi ; plusieurs scientifiques tchèques payèrent un engagement pareil de leur vie.

⁴⁶ Veltruský ne savait pas taire le sémiologue en lui, même lorsqu'il démasquait, depuis son exil dans la France très pro-communiste, les régimes communistes des « démocraties populaires », se basant sur ses analyses détaillées des radiodiffusions officielles des pays concernés ; lire à titre d'exemple son *Prague à l'heure de Moscou. Analyse d'une démocratie populaire*, paru à Paris en 1954.

⁴⁷ Pour une raison qui nous échappe, Veltruský, qui publiait couramment dans toutes les langues de travail du CLP, n'avait pas rédigé sa contribution aux *Bühler-Studien* en allemand, mais en anglais : il est fort probable qu'en 1984, il s'est servi d'un texte qu'il avait envisagé pour une publication non réalisée aux États-Unis où Roman Jakobson intervenait constamment afin d'empêcher la diffusion des vues contraires aux siennes.^{47a} Toujours est-il que Veltruský, auteur extrêmement sensible à la justesse d'esprit et de parole, était mécontent de la traduction allemande parue en Europe, à tel point qu'il avait rangé dans ses manuscrits la rédaction anglaise originale, la désignant explicitement comme la version de référence.

1° Il éclaircit les fonctions bühleriennes en écartant toute confusion et méprise qui s'étaient accumulées à leur sujet au cours des décennies (par exemple, expression prise pour l'« expressivité » d'une œuvre d'art, ou pour un simple symptôme involontaire dans la voix humaine) : de nature foncièrement sémiologique, les trois fonctions de Bühler sont inhérentes à tout signe. À force de procéder ainsi, Veltruský critique et récuse les ajouts de Jakobson sous forme des fonctions phatique et méta-linguistique : celles-ci n'ont pas de statut sémiologique suffisamment net et ne concernent le modèle bühlierien qu'indirectement.

2° Il réinvestit la fonction esthétique de Mukařovský dans la dignité sémiologique qui lui est due. Veltruský commence par le constat que Mukařovský est le tout premier parmi les sémioticiens à avoir conçu l'œuvre d'art dans son intégralité comme un seul signe ; avant lui, certains sémioticiens concevaient déjà l'œuvre d'art comme un ensemble de signes, ce qui n'est certes pas faux, mais il ne faut pas s'arrêter là. C'est précisément à partir de la perspective originale de Mukařovský que l'on peut appliquer à une œuvre d'art, signe un et unique, les trois fonctions de Bühler, se posant la question de savoir ce que sont représentation, expression et appel de ce signe-là. Or la possibilité même de poser une question pareille devrait nous avertir que la fonction esthétique, celle qui transforme une chose ou une action en signe, n'est pas une quatrième fonction que l'on peut ajouter sur un pied d'égalité après avoir énuméré les trois fonctions de Bühler — à l'instar de la fonction poétique de Jakobson. Comme Mukařovský le souligne à maints endroits, la fonction esthétique relève d'un ordre différent que ne font les trois fonctions bühleriennes, dont elle est la négation dialectique.

3° Ceci mis au clair, Veltruský développe sa propre sémiologie de l'art, en expliquant représentation, expression et appel notamment dans la musique et dans l'architecture, à savoir deux arts les plus éloignés des arts verbaux, qui n'ont point d'éléments thématiques traduisibles en mots. Pour y arriver, il faut s'en tenir strictement aux éléments propres à la musique ou à l'architecture et scruter l'effet que produisent divers procédés de mise en relation. Veltruský donne beaucoup d'exemples convaincants des trois fonctions bühleriennes dans la musique et dans l'architecture, en soulignant que chacune de ces fonctions implique déjà les deux autres — tout comme dans le langage.

7. En guise de conclusion

Notre exposé du programme sémiologique du foyer pragois de structuralisme fonctionnel doit s'arrêter là. Or le programme même n'en est point épuisé. Le Cercle linguistique de Prague, forum institutionnel de ce foyer, est une entité toujours vivante, toujours active : après sa période classique (1926–1948), il a vécu des périodes discrète (1952–1969) et dispersée (1971–1989), pour reprendre ouvertement ses travaux en 1990, aussitôt la liberté politique recouvrée. Au moment de la reprise, ses objectifs primordiaux étaient d'ordre sémiologique. En 2016, à l'occasion de son 90^e anniversaire, le CLP a lancé les *Thèses de Prague 2016*,⁴⁸ un texte programmatique rédigé à l'enseigne de l'approche sémiologique des événements à la fois sociaux, culturels et historiques, qui a pour point de départ l'étude du langage en s'adressant par la suite à l'ensemble des sciences de la culture humaine. Lieu éminent de discussions méthodologiques, le CLP invite cordialement les lecteurs bienveillants à développer ensemble la réflexion dans ce domaine, tout en soulignant que la diversité des langues n'est pas un obstacle, mais au contraire, un enrichissement ; quant aux distances dans l'espace, on finira toujours par trouver un moyen de les surmonter...

HISTORIQUE

L'auteur a exposé sa vue de la sémiologie pragoise à l'atelier « Linguistique et sémiotique », tenu lors du colloque international « Le Cours de linguistique générale 1916–2016. L'émergence » à Genève du 9 au 14 janvier 2017. Ce faisant, il s'est servi des matériaux qu'il avait préparés pour son étude monographique « Karl Bühler et le programme sémiologique du Cercle linguistique de Prague », à paraître dans *Karl Bühler, une théorie du langage redécouverte*, TCLP, nouvelle série 7. Pour les actes

⁴⁷a Pour les intercessions négatives de Jakobson en tant que mode de comportement, l'auteur se base sur le témoignage personnel de Veltruský ; de tels cas sont en outre confirmés dans l'échange épistolaire de Veltruský avec ses éditeurs américains.

⁴⁸Elles paraîtront en ouverture au volume *Expérience et avenir du structuralisme* (TCLP, n.s. 8) ; elles ont été publiées au préalable dans la revue *Texto!* (Textes & Cultures), vol. XXII, n° 1, <www.revue-texto.net> ; elles sont à télécharger au site du CLP <www.cerclideprague.org>.

du colloque de Genève 2017, il a séparé une partie de son étude, en la contextualisant de façon particulière.

REFERENCES

FOYER PRAGOIS : EN GUISE D'ARCHIVE

Éditions des sources et réflexions historiques

- Čermák, Petr – Claudio Poeta – Jan Čermák. 2012. *Pražský lingvistický kroužek v dokumentech* [Le Cercle linguistique de Prague à la lumière des documents historiques]. Praha, Academia.
- Ehlers, Klaas-Hinrich. 2005. *Strukturalismus in der deutschen Sprachwissenschaft. Die Rezeption der Prager Schule zwischen 1926 und 1945*. Studia linguistica Germanica 77. Walter de Gruyter, Berlin – New York.
- Havránková, Marie. 2008. *Pražský lingvistický kroužek v korespondenci. Korespondence z let 1923–1970* [Le Cercle linguistique de Prague à la lumière de la correspondance reçue, 1923–1970]. Praha, Academia.
- Havránková, Marie & Vladimír Petkevič. 2015. *Pražská škola v korespondenci. Dopisy z let 1924–1989* [L'École de Prague à la lumière de la correspondance échangée, 1924–1989]. Praha, Academia.
- Hoskovec, Tomáš. 2010. Kruh a Kroužek. Úvahy o dynamice české filologie [L'Association des philologues modernes et le Cercle linguistique de Prague. Réflexions sur le dynamisme de la philologie tchèque]. In *Moderní filologie na prahu třetího tisíciletí* (XXIII ročenka Kruhu moderních filologů), 26–40. Pelhřimov. Kruh moderních filologů & Jihočeská universita.
- Hoskovec, Tomáš. 2011. Synchronie et diachronie au centre et à la périphérie du foyer pragois de structuralisme fonctionnel. *Cahiers Ferdinand de Saussure* LXIV, 49–72.
- Hoskovec, Tomáš. 2012a [sic!]. La linguistique textuelle et le programme de philologie englobante. *Verbum* xxxii/2010 (2), 193–218. Presses universitaires de Nancy.
- Hoskovec, Tomáš. 2012b. Jiří Veltruský (1919 – 1994). A journey through life, with semiotics. Afterword to Jiří Veltruský: *An Approach to the Semiotics of Theatre*. Travaux du Cercle linguistique de Prague, nouvelle série, volume 6, pages 206–225. Brno, Masarykova universita.
- Hoskovec, Tomáš. 2012c. Oldřich Hujer (25.XI 1880 – 4.VI 1942) a mapování československé baltistiky. Příspěvek k dějinám filologie [Oldřich Hujer und die Landkarte der tschechoslowakischen Baltistik. Ein Beitrag zur Geschichte der Philologie]. *Slavia* LXXXI/2012 (1), 43–69. Praha, Slovanský ústav.
- Hoskovec, Tomáš. 2012d. La perspective fonctionnelle de la phrase dans une perspective historico-philologique du foyer pragois de structuralisme fonctionnel. *Écho des études romanes* VIII/2012 (1), 7–25. — Reti patefactum per uiam <www.eer.cz> et ultima manu per <www.revue-texto.net>: *texto! Textes & Cultures*, XVIII, 4 (2013)
- Hoskovec, Tomáš. 2015. Strukturalismus a sémiotika [Structuralisme et sémiotique]. In *Český a polský strukturalismus a poststrukturalismus — historie a současnost* [Czech and Polish structuralism and post-structuralism — past and present] (edidit Libor Martinek), 121–141. Opava, Slezská universita.
- Trubeckoj, Nikolaj Sergejevič. 1975. *N.S.Trubetzkoy's Letters and Notes* (edidit Roman Jakobson, Henryk Baran et Omry Ronen et Martha Taylor adiuvantibus). Mouton, The Hague – Paris.
- Vachek, Josef (curavit). 1964. *A Prague School Reader in Linguistics*. Bloomington, Indiana University Press.
- Vachek, Josef. 1966. *The Linguistic School of Prague*. Bloomington, Indiana University Press.
- Vachek, Josef (curavit). 1983. *Praguiana. Some basic and less known aspects of the Prague Linguistic School*. Amsterdam – Philadelphia, John Benjamins.
- Vachek, Josef. 1999. *Prolegomena k dějinám Pražské školy jazykovědné* (manuscrit de 1970, mis à jour en 1994). Jinočany, H&H. — Anglicam in linguam conuersum ut “Prolegomena to the history of the Prague School of Linguistics” in *Travaux du Cercle linguistique de Prague, nouvelle série* (curauerunt Eva Hajičová, Jiří Hana, Tomáš Hoskovec, Petr Sgall), 4, 3–81. Amsterdam – Philadelphia, John Benjamins.
- Annexe
- Barton, Paul [= Jiří Veltruský]. 1954. *Prague à l'heure de Moscou. Analyse d'une démocratie populaire*. Paris, Pierre Horay.
- Eco, Umberto. ²1980. Prefazione. 1. Riflessioni 1980. In Umberto Eco: *La struttura assente. La ricerca semiotica e il metodo strutturale*. Bologna, Bompiani.

- Lévi-Strauss, Claude. 1976. Préface. In Roman Jakobson: *Six leçons sur le son et le sens*, 7–18. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Luelsdorff, Philipp A. 1983. Preface. In Josef Vachek (ed.): *Praguiana. Some basic and less known aspects of the Prague Linguistic School*, XI–XXVI. Amsterdam – Philadelphia, John Benjamins.
- Matějka, Ladislav (curait). 1976. *Sound, Sign and Meaning*. Michigan Slavic contributions 6. Ann Arbor, University of Michigan.
- Sgall, Petr. 1978. Three American volumes connected with Czech linguistics. *Prague Bulletin of Mathematical Linguistics* 30, 61–68.

FOYER PRAGOIS : ELEMENTS D'UN CORPUS DE REFERENCE

Manifestes (périodes classique et discrète)

1928. Propositions 22 (signé Jakobson, Karcevskij, Trubeckoj), 25 (signé Karcevskij), 28 à 34 (signé Mathesius). In *Actes du Premier congrès international de linguistes* [tenu à La Haye du 10 au 15 avril 1928], 33–36, 53–55, 56–63. Leiden, Sijthoff, sine anno [= 1930].
1928. Thèses communes (présentées par Charles Bally, Roman Jakobson, Vilém Mathesius, Albert Sechehay et Nikolaj Trubeckoj au Premier congrès de linguistes). In *Actes du Premier congrès international de linguistes* [tenu à La Haye du 10 au 15 avril 1928], 85–86. Leiden, Sijthoff, sine anno [= 1930].
1929. Thèses (présentées par le CLP). In *Mélanges linguistiques, dédiés au Premier congrès des philologues slaves*. TCLP 1, 7–29. Prague.
1935. Úvodem [En guise d'introduction] (signé par Bohuslav Havránek, Roman Jakobson, Vilém Mathesius, Jan Mukařovský et Bohumil Trnka). *Slovo a slovesnost* I, 1, 1–7. Prague. — Reimpressum ut “Lingvistika a poetika” in Jan Mukařovský: *Studie z poetiky* [Études de poétique] (curait Hana Mukařovská), 7–17. Praha, Odeon, 1982.
1936. Deset let Pražského lingvistického kroužku [Les dix ans du Cercle linguistique de Prague] (par Vilém Mathesius). *Slovo a slovesnost* II, 3, 137–145. Prague. — Anglicam in linguam conuersum ut “Ten years of the Prague Linguistic Circle” in Josef Vachek: *The Linguistic School of Prague*, 137–151. Bloomington 1966.
1958. Что нового внесла структурная лингвистика в историческое и сравнительно-историческое изучение славянских языков? [L'apport de la linguistique structurale à l'étude historique et comparée des langues slaves] (signé par Bohuslav Havránek, Karel Horálek, Vladimír Skalička et Pavel Trost). Вопросы языкознания [Voprosy jazykoznanija] VII, 2, 40–42. Moscou. — Anglicam in linguam conuersum ut “The contribution of structural linguistics to historical and comparative studies of Slavic languages” in *A Prague School Reader in Linguistics* (curait Josef Vachek), 463–467. Bloomington 1964.
1958. Prague structural linguistics (signed by Bohumil Trnka, Josef Vachek, Pavel Trost, Stanislav Lyer, Václav Polák, Otto Ducháček, Jiří Krámský, Jiří Nosek, Miroslav Renský, Vladimír Hořejší, Zdeněk Wittoch and Libuše Dušková). *Philologica Pragensia* I, 2, 33–43. Prague. — Reimpressum in *A Prague School Reader in Linguistics* (curait Josef Vachek), 468–480. Bloomington 1964.

Publications collectives du CLP (période classique uniquement)

série internationale

TCLP Travaux du Cercle linguistique de Prague

TCLP 1. *Mélanges linguistiques dédiés au Premier congrès des philologues slaves*. 1929.

TCLP 2. Roman Jakobson: *Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves*. 1929.

TCLP 3. Bohumil Trnka: *On the syntax of the English verb from Caxton to Dryden*. 1930.

TCLP 4. *Réunion phonologique internationale tenue à Prague (18–21/XII 1930)*. 1931.

TCLP 5. *Description phonologique du russe moderne*. II. Nikolaj Sergeevič Trubeckoj (Trubetzkoy): *Das morphologische System der russischen Sprache*. 1934.

TCLP 6. *Études dédiées au Quatrième congrès de linguistes*. 1936.

TCLP 7. Nikolaj Sergeevič Trubeckoj (Trubetzkoy): *Grundzüge der Phonologie*. 1939.

TCLP 8. *Études phonologiques dédiées à la mémoire de M. le Prince N.S.Trubetzkoy*. 1939.

série locale

SPLK *Studie Pražského lingvistického kroužku* [Études du Cercle linguistique de Prague]

- SPLK 1. Josef Hrabák: *Staropolský verš ve srovnání se staročeským* [Le vers vieux-polonais comparé au vers vieux-tchèque]. 1937.
- SPLK 2. Bohuslav Indra: *Havlíčkovy práce o verši české lidové písně* [Recherches de Karel Havlíček Borovský sur le vers de la chanson populaire tchèque]. 1939.
- SPLK 3. Josef Hrabák: *Smilova škola* [L'école poétique de Smil Flaška (XIV^e siècle)]. 1941.
- SPLK 4. Vladimír Skalička: *Vývoj české deklinace* [L'évolution de la déclinaison tchèque]. 1941.
- SPLK 5. Antonín Sychra: *Hudba a slovo v lidové písni. Příspěvky k strukturální analýze vokální hudby* [Musique et parole de la chanson populaire. Contribution à l'étude structurale de la musique vocale]. 1948 (sic!).
- SPLK 6. Karel Horálek: *Staré veršované legendy a tradice* [Les vieilles légendes et la tradition populaire]. 1946 (sic!).

organisation des recherches phonologiques à l'échelle internationale

Association internationale pour les études phonologiques / Internationale phonologische Arbeitsgemeinschaft (créée et animée par le CLP)

Bulletin d'information N° 1. Prague 1932.

Information Bulletin No. 2. Prague 1935.

Nikolaj Sergeevič Trubeckoj (Trubetzkoy): *Anleitung zu phonologischen Beschreibungen*. Brno 1935.

Nikolaj Sergeevič Trubeckoj (Trubetzkoy): *Projet d'un questionnaire phonologique pour les pays d'Europe*. Prague 1937.

revue internationale de linguistique structurale

Acta linguistica. 49 1939

revue tchèque de linguistique structurale

Slovo a slovesnost. Časopis Pražského lingvistického kroužku [Le verbe et l'art verbal. Revue du Cercle linguistique de Prague], I–XII (1935–1950).

publications hors série

Masaryk a řeč [Tomáš Garrigue Masaryk et le langage]. Cercle linguistique de Prague, 1931.

CHARISTERIA GVILELMO MATHESIO QVINQVAGENARIO A DISCIPVLIS ET CIRCVLI LINGVISTICI PRAGENSIS SODALIBVS OBLATA. Sumptibus „Pražský lingvistický kroužek“ (Cercle linguistique de Prague), Pragae 1932.

Spisovná čeština a jazyková kultura [Le tchèque standard et la culture de la langue] (curauerunt Bohuslav Havránek et Miloš Weingart). Prague, Melantrich, 1932.

Conférences des membres du Cercle linguistique de Prague au Congrès des sciences phonétiques tenu à Amsterdam. Prague 1933.

Zpráva o činnosti Pražského lingvistického kroužku za první desetiletí jeho trvání 1926–1936 [Rapport sur les activités du Cercle linguistique de Prague pour la première décennie de son existence, 1926–1936]. Brno, Cercle linguistique de Prague, 1936.

Torso a tajemství Máchova díla. Sborník pojednání Pražského lingvistického kroužku [Le fragment et le mystère de l'œuvre de Karel Hynek Mácha. Recueil d'études du Cercle linguistique de Prague] (curavit Jan Mukařovský). Prague, Fr.Borový, 1938.

⁴⁹ ACTA LINGUISTICA. *Lingvistkredsen* (Cercle linguistique de Copenhague) und der *Pražský lingvistický kroužek* versenden eine gemeinsame Mitteilung über die geplante Gründung einer sprachwissenschaftlichen Zeitschrift „Acta linguistica, Revue internationale de linguistique structurale“. Angesichts der gegenwärtigen Wandlungen in der Sprachwissenschaft, in der sich der Gesichtspunkt des Strukturalismus immer mehr zur Geltung bringt, ohne daß man sagen könnte, daß die Organisation der Linguistik im Sinne der neuen Bedürfnisse vollendet wäre, so daß die Mehrzahl der bestehenden Zeitschriften noch weit davon entfernt ist, den neuen Konzeptionen Rechnung zu tragen, haben die Ausschüsse der beiden Gesellschaften den Plan erwogen, ein Organ zu gründen, das der Wortführer der heutigen und der Wegbrecher der Linguistik von morgen sein könnte. Der Plan hat dadurch eine konkrete Grundlage gewogen, daß die dänische internationale Rask-Oersted-Stiftung dem Unternehmen vorläufig für drei Jahre eine jährliche Subvention von 1.500 dänischen Kronen zugesagt hat, wenn 1. andere Länder ergänzende Unterstützungen gewähren, 2. die Revue unter der Mitwirkung eines internationalen Ausschusses redigiert wird und 3. die Revue in Kopenhagen erscheint und der Chefredakteur dänischer Nationalität ist. Die beiden genannten Gesellschaften wenden sich nun an die Fachwelt, Einzelpersonen und Organisationen, mit dem Ersuchen, einen internationalen Rat der „Acta linguistica“ zu schaffen. Die Mitglieder dieses Rates hätten 1. die Möglichkeiten einer moralischen und finanziellen Unterstützung durch die zuständigen Stellen der einzelnen Länder zu prüfen, 2. als Vermittler zwischen den Personen sowie Institutionen ihres Landes und den „Acta“ zu dienen, 3. zu diesem Zweck alle Schritte zu tun, die das Unternehmen fördern könnten, 4. die „Acta linguistica“ (Adresse: 6, Nørregade, Copenhague K., Dänemark) über ihre Schritte auf dem Laufenden zu halten und 5. alle Ideen und Ratschläge, die sich auf den Plan beziehen, ebendorthin mitzuteilen. (*Prager Presse*, 25.X 1938 : Kulturchronik)

Čtení o jazyce a poesii [1] [Leçons sur la langue et la poésie] (curauerunt Bohuslav Havránek et Jan Mukařovský). Prague, Družstevní práce, 1942.

documentation de la période classique, faite à la période discrète

Dictionnaire de linguistique de l'École de Prague (curait Joser Vachek, adiuuante Josef Dubský). Utrecht – Anvers, Spectrum, 1960.

A Prague school reader in linguistics (composuit et edidit Josef Vachek). Indiana university studies in the history and theory of linguistics. Bloomington, Indiana university press, 1964.

A Prague School Reader on Esthetics, Literary Structure, and Style (curait Paul Garvin). Georgetown University Press, Washington (DC), 1964.

recueils d'œuvres établis par leur auteur (auteurs pertinents pour la période classique)

Vilém Mathesius: *Čeština a obecný jazykozpyt* [La langue tchèque et la linguistique générale]. Prague, Melantrich, 1947. Choix d'études préparé par l'auteur en 1941 et revu en 1943, empêché d'imprimer par l'occupant nazi.

Jan Mukařovský: *Kapitoly z české poetiky* I, II, III [Chapitres de la poétique tchèque I, II, III]. Prague, Svoboda, 1948. Édition définitive du choix d'études préparé par l'auteur, paru en deux volumes en 1941 et ayant subi de graves coupures par la censure nazie.

Jan Mukařovský: *Studie z estetiky* [Études d'esthétique]. Prague, Odeon, 1966.

Bohuslav Havránek: *Studie o spisovném jazyce* [Études sur la langue standard]. Prague, Akademie věd, 1963

Roman Jakobson: *Selected writings* I–VIII. 's-Gravenhage – Paris – New York, Mouton, 1962–1988.

Bohumil Trnka: *Selected papers in structural linguistics. Contributions to English and general linguistics written in the years 1928–1978*. Berlin – New York – Amsterdam, Mouton, 1982.

Jiří Veltruský: *Příspěvky k teorii divadla* [Contributions à la théorie du théâtre]. Prague, Divadelní ústav, 1994.

FOYER PRAGOIS : CORPUS DE TRAVAIL (comprenant diverses « écoles » de Prague)

Bogatyřev, Pětr et Roman Jakobson. 1929. Die Folklore als eine besondere Form des Schaffens. In *Donum natalicium Schrijnen*, 900–913. Nijmegen–Utrecht.

Bogatyřev, Pětr. 1932. Zur Frage der vergleichenden Ethnographie. In *Charisteria Guilelmo Mathesio Quinquagenario a discipulis et Circuli linguistici Pragensis sodalibus oblata*, 143–147. Praha.

Bogatyřev, Pětr. 1936. La chanson populaire du point de vue fonctionnel. TCLP 6, 222–234.

Bühler, Karl. 1933a. *Ausdruckstheorie. Das System an der Geschichte aufgezeigt*. Jena, Gustav Fischer.

Bühler, Karl. 1933b. Die Axiomatik der Sprachwissenschaften. *Kant-Studien* XXXVIII, 19–90.

Bühler, Karl. 1934. *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Jena, Gustav Fischer. — *Théorie du langage. La fonction représentationnelle*. Préface de Jacques Bouveresse, présentation par Janette Friedrich, traduction, notes et glossaire par Didier Samain. Marseille, Agone 2009.

Bühler, Karl. 1936. Das Strukturmodell der Sprache. in *Études dédiées au Quatrième congrès de linguistes*. TCLP 6, 3–12.

Havránek, Bohuslav. 1932. Úkoly spisovného jazyka a jeho kultura [Les tâches et la culture de la langue standard]. In *Spisovná čeština a jazyková kultura* (curauerunt Bohuslav Havránek et Miloš Weingart), 32–84. Praha, Melantrich. — Reimpressum in Bohuslav Havránek: *Studie o spisovném jazyce*, 30–59. Praha, Akademie věd, 1963.

Havránek, Bohuslav. 1938. Zum Problem der Norm in der heutigen Sprachwissenschaft und Sprachkultur. In *Actes du Quatrième congrès international de linguistes* [tenu à Copenhague du 27 août au 1^{er} septembre 1936], 151–156. København, Einar Munksgaard. — Reimpressum in *A Prague School Reader in Linguistics* (curait Josef Vachek), 413–420. Bloomington, Indiana University Press, 1964.

Havránek, Bohuslav. 1942. K funkčnímu rozvrstvení spisovného jazyka [Stratification fonctionnelle de la langue standard]. *Časopis pro moderní filologii* XXVIII, 409–416. — Reimpressum in Bohuslav Havránek: *Studie o spisovném jazyce*, 60–68. Praha, Akademie věd, 1963.

Horálek, Karel. 1948. La fonction de la « structure des fonctions » de la langue. *Recueil linguistique de Bratislava* I, 39–43.

- Jakobson, Roman. 1933. Úpadek filmu? [Le déclin du cinéma ?]. *Listy pro umění a kritiku* [Journal d'art et de critique] I, 45–49. — Reimpressum in Roman Jakobson: *Poetická funkce* [La fonction poétique] (curavit Miroslav Červenka), 148–153. Jinočany, H&H, 1995.
- Jakobson, Roman. 1960. Linguistics and poetics (Closing statement of the Interdisciplinary conference on style, Indiana university 1958). In *Style in Language* (editit Thomas Sebeok), 350–377. Cambridge, Mass. — Reimpressum in Roman Jakobson: *Selected writings* III, 18–51.
- Jakobson, Roman. 1976. *Six leçons sur le son et le sens*. Préface de Claude Lévi-Strauss. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Karcevskij, Serge. 1929. Du dualisme asymétrique du signe linguistique. In *Mélanges linguistiques dédiés au Premier congrès des philologues slaves*. TCLP 1, 89–93. — Reimpressum in Serge Karcevskij [Karcevski]: *Inédits et introuvables* (curauerunt Irina et Gilles Fougeron), 3–8. Louvain/Leuven, Peeters, 2000.
- Karcevskij, Serge. 1931. Sur la phonologie de la phrase. TCLP 4, 188–227. — Reimpressum in Serge Karcevskij [Karcevski]: *Inédits et introuvables* (curauerunt Irina et Gilles Fougeron), 87–124. Louvain/Leuven, Peeters, 2000.
- Kořínek, Josef Miloslav. 1939. Laut und Wortbedeutung. In *Études phonologiques dédiées à la mémoire de M. le Prince N.S.Trubetzkoy*. TCLP 8, 58–65.
- Landgrebe, Ludwig. 1976. Erinnerungen eines Phänomenologen an den *Cercle linguistique de Prague*. In *Sound, Sing and Meaning. Quinquagenary of the Prague Linguistic Circle* (curavit Ladislav Matějka), 40–42. Ann Arbor, University of Michigan.
- Mathesius, Vilém. 1936a. On some problems of the systematic analysis of grammar. In *Études dédiées au Quatrième congrès de linguistes*. TCLP 6, 95–107. — Reimpressum in *A Prague school reader...*, 306–319.
- Mathesius, Vilém. 1936b. Deset let Pražského lingvistického kroužku [Les dix ans du Cercle linguistique de Prague]. *Slovo a slovesnost* II, 3, 137–145. — In Josef Vachek: *The Linguistic School of Prague*, 137–151.
- Mathesius, Vilém. 1939. Verstärkung und Emphase. In *Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally*, 407–414. Genève, Georg et c^{ie}. — Reimpressum in *A Prague school reader...*, 426–432.
- Mathesius, Vilém. 1942. Řeč a sloh [Le langage et le style]. In *Čtení o jazyce...*, 10–100.
- Mathesius, Vilém. 1947. *Čeština a obecný jazykozpyt* [La langue tchèque et la linguistique générale]. Melantrich, Praha.
- Mukařovský, Jan. 1936a. L'art comme fait sémiologique. In *Actes du Huitième congrès international de philosophie à Prague 2–7 septembre 1934* (curauerunt Emanuel Rádl et Zdeněk Smetáček), 1065–1072. Prague, Comité d'organisation du Congrès.
- Mukařovský, Jan. 1936b. *Estetická funkce, norma a hodnota jako sociální fakty* [Fonction, norme et valeur esthétiques comme faits sociaux]. Prague, Fr.Borový.
- Mukařovský, Jan. 1937 IX. filosofický sjezd v Paříži [Le Neuvième congrès international de philosophie]. *Slovo a slovesnost* III/1937, 3, 172–179.
- Mukařovský, Jan. 1938 Dénomination poétique et la fonction esthétique de la langue. In *Actes du Quatrième congrès international des linguistes* [tenu à Copenhague du 27 août au 1^{er} septembre 1936], 98–104. København, E.Munksgaard.
- Trost, Pavel & Petras Jonikas. 1938. N.Trubeckoj ir naujoji kalbotyros mokykla [N.Trubeckoj et la nouvelle école de linguistique]. *Židinys* X, 455–456.
- Trost, Pavel [P.T.]. 1943. Sv. Augustin o jazyce [Saint Augustin à propos de la langue]. *Slovo a slovesnost* IX/1943, 3, 164–166.
- Trost, Pavel. 1960. Deux notes de théorie : A. Le « plan thématique » du langage — B. Défence de Bühler. *Studii și cercetări lingvistice* XI, n° 3 [Omăgiu lui Alexandru Graur cu prilejul împlinirii a 60 de ani], 765–767. București.
- Veltruský, Jiří. 1942. Drama jako básnické dílo. In *Čtení o jazyce a poesii [1]* (curauerunt Bohuslav Havránek et Jan Mukařovský), 401–502. Praha, Družstevní práce.
- Veltruský, Jiří. 1976a. Contribution to the semiotics of acting. In *Sound, Sign and Meaning. Quinquagenary of the Prague Linguistic Circle* (curavit Ladislav Matejka), 553–606. Ann Arbor, University of Michigan.

- Veltruský, Jiří. 1976b. Dramatic text as a component of theater. In *Semiotics of Art. Prague School Contributions* (curauerunt Ladislav Matejka et Irwin Titunik), 94–117. Cambridge (MA) – London, The MIT Press.
- Veltruský, Jiří. 1976c. Basic features of dramatic dialogue. *Ibidem*, 128–133.
- Veltruský, Jiří. 1976d. Constitution of semantic contexts. *Ibidem*, 134–144.
- Veltruský, Jiří. 1976e. Some aspects of the pictorial sign. *Ibidem*, 245–264.
- Veltruský, Jiří. 1984. Bühlers Organon-Modell und die Semiotik der Kunst. In *Bühler-Studien* (curavit Achim Eschbach) I, 161–205. Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- Veltruský, Jiří. 2012. *An approach to the semiotics of theatre*. TCLP, nouvelle série 6. Brno, Masarykova universita.

L'écologie behavioriste des signes au regard du paradigme saussurien

Didier Samain
ESPE Paris

CNRS UMR 7597 « Histoire des Théories Linguistiques »

Résumé

Longtemps niée ou tout simplement ignorée, la filiation entre Saussure et le courant néogrammatique est désormais documentée. Quant aux *Junggrammatiker*, ils puisaient eux-mêmes une partie de leur outillage dans la psychologie empirique, c'est-à-dire dans une théorie de l'esprit qui avait pour particularité d'être systémique et de ne pas faire appel à l'intériorité. Deux caractères encore perceptibles dans la théorie saussurienne du signe.

Cette approche n'est cependant pas isolée, car des conceptions voisines ont été développées par un courant de pensée indépendant du modèle saussurien ou structuraliste, qu'on peut le suivre, en grammaire, de Wegener à Bühler et, dans l'éthologie behavioriste, d'Uexküll à Tollman.

Loin d'être purement mécaniste comme le furent les thèses d'un Watson, cette sémiotique, fondée sur une distinction de principe entre monde comportemental et monde des stimuli, et sur ce qu'il faut bien qualifier d'écologie des signes, accorde non seulement une place centrale à la notion de trait différentiel, mais réintroduit sens et finalité au cœur même du behaviorisme.

Croisant par endroits la sémiotique d'inspiration saussurienne, elle s'en distingue toutefois par plusieurs particularités, tel le rôle central accordé au signal, ou encore le type de relation postulé entre l'élément et son environnement. Ce sont ces particularités qui feront l'objet de l'exposé.

I. Les sémiotiques symboliques

Les outils classiques de la pensée néogrammatique que sont les notions de série associative, de trait distinctif, la distinction entre synchronie et diachronie, tout comme son approche non substantialiste de la langue, doivent beaucoup à un fond conceptuel ou terminologique issu de la psychologie herbartienne. Cette psychologie qui était tout à la fois formelle par son langage et empiriste dans ses fondements⁵⁰ portait en germe une ambivalence qu'on retrouve chez les linguistes, y compris Saussure, lequel propose ainsi un modèle abstrait de la langue, mais s'efforce, de façon typiquement empiriste, de définir l'identité d'un mot comme moyenne statistique dans l'espace ou dans le temps. Une ambivalence que ni l'artefact terminologique qu'a été l'introduction du couple signifiant/signifié, ni la conception différentielle du signe, n'ont permis de lever⁵¹.

Saussure et ses maîtres néogrammatiques ne représentent toutefois à cette époque que l'une des facettes d'une réflexion sémiotique riche et diversifiée, qu'elle puise ou non dans le métalangage commun fourni par la psychologie empirique. En exposer, fût-ce grossièrement, les principaux courants excèderait les limites de ce travail, mais il est en revanche possible d'en faire apparaître quelques lignes directrices, qui illustrent des façons d'aborder la question de la signification, sans nécessairement s'incarner chez tel ou tel auteur particulier, ni même toujours dans un courant immédiatement identifiable comme tel.

Comme on vient de le rappeler, une caractéristique de la pensée néogrammatique, y compris saussurienne, a été sa volonté d'articuler perspectives combinatoire (exemplairement : le signe comme pure relation différentielle) et génétique (exemplairement : le signe comme moyenne d'occurrences). Quelles qu'aient été les chances de succès, assez problématiques, d'une telle entreprise d'esprit herbartien, on peut qualifier de *génétique* la sémiotique qui en a résulté, si on la compare à des formes voisines dans leurs fondements (il s'agit également de *sémiotiques symboliques*, mais nous reviendrons plus bas sur cette notion), mais qui s'en distinguent justement par l'absence ou l'abandon de préoccupations génétiques, corrélativement à une mise entre parenthèses de la *Vorstellung*. Ce terme ou cette notion est généralement rendu par *représentation* dans le vocabulaire philosophique, mais son sens

⁵⁰ Pour une présentation en français de Herbart : Maigné (2007).

⁵¹ Cf. Samain (2017a, 2017b, 2018).

est moins technique : la *Vorstellung* désigne juste une réalité mentale, quelque chose d'assez voisin et d'aussi générique que l'« idée » de la grammaire générale. Elle occupe une place importante dans la sémiotique linguistique du XIX^e siècle, et se retrouve, quoiqu'un peu déguisée, chez Saussure.

Pour quiconque s'efforce de contextualiser le CLG, le couple {*concept/image acoustique*} évoque en effet son correspondant allemand {*Vorstellung/Lautbild*}, usuel à l'époque aussi bien chez les linguistes que chez les psychologues, et qui en fut, selon toute vraisemblance, le prototype. L'un des termes employés par Saussure est cependant un peu inattendu. Alors qu'*image acoustique* est un décalque littéral de *Lautbild*, Saussure dit *concept*, et non *représentation* ou *idée*, qui traduisent normalement *Vorstellung*. Ce choix lexical est compréhensible : *idée* avait perdu la consistance théorique qu'il avait dans la grammaire générale, tandis que l'acception psychologique de *représentation* était quasiment un néologisme⁵². Toutefois et quelles qu'en furent les raisons, il a pour effet de biaiser légèrement le couple initial, dont l'un et l'autre terme désignent des réalités mentales ou cognitives. *Concept* en revanche n'est pas issu du vocabulaire psychologique. Le couple français apparaît donc épistémologiquement mixte : alors que l'un des mots (*image acoustique*) maintient effectivement la théorie du signe dans le champ de la cognition, ce n'est pas le cas de l'autre. Avant même l'introduction du couple {signifié/signifiant}, cette mixité terminologique illustre le dualisme ou l'ambivalence épistémologique de Saussure, un dualisme dont nous voyons qu'il a un fondement conceptuel, mais qu'il tient aussi au hasard du matériel terminologique disponible.

Dans le champ germanophone, le découplage entre sémiotiques psycho-génétique et logique pouvait par contre s'appuyer sur un réseau lexical mieux établi et l'hétérogénéité entre *Begriff*, notion logique, et *Vorstellung*, notion psychologique, avait été thématisée. C'est naturellement le cas chez Husserl, qui définit la *Bedeutung*, la signification, par une identité de visée⁵³ indépendamment de tout contenu psychologique, mais je mentionnerai ici des auteurs un peu moins connus, tels Richard Gaetschenberger, ou encore Heinrich Gomperz. Le « concept » est défini par des traits qui varient d'un auteur à l'autre – ce sont fréquemment ceux de la logique classique : extension, subordination, exclusion, etc. –, mais ces traits ont pour point commun d'être indépendants des propriétés attribuées à la représentation.

Dans la *Noologie* de Gomperz, par exemple, dont la première partie, intitulée *Semasiologie*, paraît en 1908, la représentation mentale (*Vorstellung*), et son arrière-plan génétique cèdent le pas à la représentation comme *tenant lieu* (*Representieren*), à laquelle l'auteur consacre des réflexions (1908, p. 138) dont on retrouve plus tard un écho dans la *Sprachtheorie* de Bühler (2009, p. 125). Gomperz s'interroge par ailleurs, tout comme Saussure, sur ce qui peut constituer l'identité ou la permanence d'un signe, mais sa réflexion prend donc un tour très différent. Pour comprendre cette identité, il faut, dit-il en substance, substituer le rapport aux choses (*Sachverhalt*) à la représentation mentale (*Vorstellung*). Ce problème, explique-t-il,

se concentre sur un point [...] : l'indépendance dans l'énoncé des relations logiques à l'égard des relations psychologiques. Ces relations nous semblent certes produites comme quelque chose de purement subjectif : produites par un individu déterminé, à un moment déterminé et issues d'une situation déterminée. Et pourtant ces relations contiennent simultanément un contenu objectif, une valeur logique déterminée. Un autre individu, à un autre moment dans une autre circonstance, les rencontre et elles signifient immédiatement pour lui quelque chose de parfaitement déterminé et précis, et aucunement cette situation fortuite de l'individu qui l'énonce. [...] (1908, p. 95)

Deux points méritent d'être signalés. D'une part, Gomperz, qui récuse du reste le principe même de la compositionnalité, attribue donc l'identité sémiotique au contenu des énoncés et non directement aux signes et à leurs combinaisons. – Sans doute, dit-il, le sens d'un énoncé est-il dépendant de ses constituants, mais cela ne signifie aucunement que chaque unité soit corrélée à un sens, et ceci implique que l'analyse sémiotique ne peut porter que sur l'énoncé et non sur le signe isolé. D'autre part, désormais

⁵² Elle n'était sans doute guère antérieure aux efforts de Théodule Ribot pour faire connaître la psychologie allemande.

⁵³ Cf. Samain 2018.

critiquée par la phénoménologie husserlienne (qui lui objecte l'existence de notions contre-intuitives) et expérimentalement mise en cause par Külpe et l'école dite de Würzburg (qui met en évidence l'existence de « pensées sans images »), la *Vorstellung* perd ici la place centrale que lui accordait la sémiotique empiriste. Dans un cas comme dans l'autre, la conclusion est la même : toute pensée n'est pas automatiquement adossée à une représentation mentale. Commentaire de Gomperz :

S'ajoute à cela, comme nous l'avons déjà remarqué, tout comme Husserl l'a exposé, le fait que dans de nombreux cas, il n'y a tout simplement pas de représentations visuelles [*Phantasmen*] qui correspondraient au contenu logique d'un énoncé. C'est là une preuve évidente que la compréhension de ces contenus peut n'être pas nécessairement une représentation [*Vorstellen*], quoique cette représentation puisse souvent faciliter grandement cette compréhension. (1908, p. 199)

Ces citations témoignent d'une volonté de définir la signification en dehors du cadre psychologique traditionnel, et plus exactement en ôtant au signe (conçu comme association d'une image acoustique et d'une représentation mentale) la place centrale qui lui était traditionnellement attribuée. Comme on vient de le voir par les citations précédentes, le recul du signe a été légitimé à la fois par des arguments logiques privilégiant l'énoncé et/ou l'état de choses, et dans le cadre d'une démarche phénoménologique ou d'une psychologie d'inspiration phénoménologique.

Mentionnons une troisième alternative à la sémiotique génétique, qui substitue cette fois à la représentation mentale, non un contenu logique ou une visée, mais la figuration symbolique (*Darstellung*). Sans se confondre avec la voie logique, cette perspective lui ressemble à certains égards, car elle s'abstient également de formuler des hypothèses sur les corrélats mentaux des significations et privilégie le rapport des signes au monde. Même si Bühler, qui rejette toute forme de monisme épistémologique, ne voyait dans la *Darstellung* que l'une des facettes de l'activité sémiotique, sa *Sprachtheorie* est sans doute l'exemple le plus connu de théorie du langage consacrée à la fonction de figuration symbolique. Un exemple célèbre est celui du polygone qu'il est possible, dit-il (2009, p. 314), de « représenter » par une suite de lettres. Corrélat à la suite ordonnée des sommets du polygone, l'ordre arbitraire fourni par l'alphabet permet en l'occurrence d'en restituer une « image » numérique cohérente et (c'est le principe de l'application, *Zuordnung*, entre deux ensembles) non arbitraire. La voie de la *Darstellung* s'écarte de la voie logique habituelle par quelques traits. Comme on le voit dans cet exemple, le recul du signe au profit de l'énoncé n'y est pas systématique. En revanche, les caractéristiques matérielles du signifiant acquièrent cette fois une importance centrale. Un autre exemple remarquable est fourni, précocement, par les réflexions que Wegener (1885, p. 152-156) consacre aux séquences narratives ou descriptives. – À combien d'unités sémiotiques, l'aède a-t-il recours pour décrire le char de Junon ou la marche du héros allant au combat ? demande Wegener. Une chose est sûre, ces séquences se composent uniquement de quelques points remarquables (*Bestimmungspunkten*) sélectionnés dans la série virtuellement infinie des composants du fait matériel. Et pour Wegener, comme plus tard pour certains théoriciens de la Gestalt, ces points ne sont ni aléatoires, ni en nombre indéfini. Comme on peut le voir par ces deux exemples, la voie de la *Darstellung* fait donc porter l'accent sur la *technique* de représentation. Quant à l'identité sémiotique et à l'intersubjectivité qu'elle permet, elle n'est attribuée ni à la récurrence des *Vorstellungen*, ni à une identité de visée, mais elle ne tient pas non plus à une identité logique des faits ou des énoncés. Elle tient plutôt aux signes (aux signifiants) eux-mêmes et à leurs propriétés spécifiques⁵⁴.

Pas plus que les trois voies précédentes, cette voie d'orientation technique ne se trouve sous forme pure chez un auteur ou dans une tradition. L'identification des problèmes et des types de réponse qui leur ont été apportés est de toute façon plutôt le fait de l'historien des sciences que des acteurs eux-mêmes. À de rares exceptions près, il ne faut donc pas s'attendre à trouver explicitement thématiques chez ces derniers

⁵⁴ La voie de la *Darstellung* fournit des arguments tant sociologiques que cognitifs en faveur d'un nominalisme modéré, plus que jamais d'actualité. – Difficile d'ignorer la fonction des signes (des « éléments de langage ») dans la fabrication-stabilisation des idéologies, et, plus profondément, leur rôle anthropologique. – Mais je ne peux développer ce point ici.

des problématiques qui ne sont réellement visibles que pour le regard rétrospectif. Ces quatre voies ne sont pas pour autant de simples artefacts taxinomiques, elles correspondent à un éventail de possibilités logiques qui trouvent à se réaliser plus ou moins nettement dans les productions concrètes⁵⁵. Nonobstant leurs différences, elles ont pour point commun d'être des sémiotiques centrées sur la fonction symbolique des signes ou des groupes de signes (énoncés, etc.). De quelque façon qu'on le comprenne, le signe⁵⁶ est dans ces conditions l'*image* de quelque chose. Nous allons maintenant nous pencher sur une autre ligne, qui puise assez largement, elle aussi, dans le fonds conceptuel et terminologique commun, mais a pris une direction différente, en développant une sémiotique *non symbolique*. La forme la plus visible de cette ligne-là est tout simplement le béhaviorisme.

II. Un autre béhaviorisme

Quelques rappels sont ici utiles, car le béhaviorisme a souvent été présenté comme un courant spécifiquement américain et grossièrement mécaniste, ce qui n'est que partiellement le cas. Il existe en réalité plusieurs béhaviorismes dont le point commun est certes de s'en tenir à l'observation du comportement (*behavior*, *Verhalten*) en s'abstenant de toute considération sur les états mentaux, au motif de leur inaccessibilité scientifique. Mais cette position qu'on retrouve, pour des raisons évidentes, dans l'éthologie alors naissante, n'exprimait en soi qu'une exigence méthodologique d'époque, et n'était pas d'office réductionniste. Nous verrons plus loin qu'elle avait sans doute aussi d'autres motifs. Quoi qu'il en soit, les formes outrancières du béhaviorisme sont sans doute les plus connues, mais n'en illustrent à tout prendre qu'une version dévoyée.

Il est par ailleurs impossible d'ignorer les racines européennes de ce courant de pensée, qui, loin d'être positiviste, s'était au contraire construit sur le rejet du réductionnisme physicaliste. En référence à la fois aux travaux de Jacob von Uexküll et aux acquis de la Gestalt, l'étude comportementale, *Verhaltensforschung*, se voulait systémique et réclamait en effet une stricte distinction méthodologique entre une relation mécanique de type stimulus-réponse et un comportement répondant à des signes. On citera ici le jugement rétrospectif de Merleau-Ponty :

Lorsqu'il annonce l'étude du comportement, Watson prévoit une nouvelle approche de l'organisme, qui devrait décrire un « courant d'activité » qui attache tout être vivant à l'environnement. On entrevoit une recherche dont le paramètre d'objectivité n'oblige pas à réduire le comportement à des structures physiologiques simples. Il s'agit de circonscrire un *entourage de comportement*.

Cet entourage doit être compris comme un *champ*, un milieu de rapports de force et de tensions d'où la conduite des organismes se dégage.

L'étude des forces en action dans le champ de chaque espèce réfute la thèse selon laquelle les réactions animales sont des réponses à n'importe quel stimulus ; en réalité, la conduite animale est une réponse à des *situations particulières* ; les êtres vivants sélectionnent quelques éléments du monde géographique afin d'établir des ensembles privilégiés de stimuli par rapport auxquels ils agissent. Merleau-Ponty (2001, p. 433-434. Soulignements de l'auteur.)

Que l'œuvre effective de Watson n'ait finalement guère correspondu au programme annoncé, c'est une chose, que Merleau-Ponty ne manque pas de souligner. Il reste que ce programme était donc tout le contraire de physicaliste. Les propos précédents sont une paraphrase fidèle des thèses d'Uexküll, connu pour sa distinction entre l'environnement matériel causal, *Umgebung*, et l'environnement, *Umwelt*⁵⁷, constitué par la sélection de certains traits *qui font sens* pour une espèce, en fonction de ses capteurs sensoriels.

⁵⁵ Sur le contenu empirique des modèles rétrospectifs, cf. Samain (2015, 2016a).

⁵⁶ J'emploie ce mot dans son acception usuelle (non saussurienne).

⁵⁷ Le vocabulaire de l'auteur n'est pas toujours aussi structuré que ce résumé pourrait le laisser penser, mais la distinction conceptuelle n'en est pas moins constante.

La notion de trait pertinent (*Mal* ou *Merkmal*) est ancienne, elle joue un rôle important dans la psychologie herbartienne, et c'est sans doute là que linguistes et sémioticiens l'avaient empruntée. Pour le biologiste qu'est Uexküll, l'*Umwelt* forme donc un système de signes spécifique à chaque espèce – l'*Umwelt* de la mouche et avec lequel elle interagit n'est pas notre monde de bipèdes sans plumes, etc. – et tout cela a évidemment un fondement biologique. Mais il importe surtout de voir que cette biologie est donc, à sa manière, sémiotique puisque, pour Uexküll, l'animal répond donc à des signaux et non à proprement parler à de simples stimuli. Cette perspective sémiotique est ce qui distingue la biologie de l'étude mécanique. Le terme de *stimulus* employé par Merleau-Ponty peut dans ces conditions prêter à contre-sens, mais l'*entourage de comportement* chez ce dernier et l'*Umwelt*, chez Uexküll désignent un seul et même concept écologique, distinct de la conception purement géographique du milieu⁵⁸.

Loin des clichés d'un béhaviorisme réduisant toute signification à un rapport stimulus/réponse, l'analyse comportementale présente donc une configuration d'ensemble, qui présente même certaines analogies avec les thèses du structuralisme européen, et c'est notamment le cas de la notion de pertinence, corrélée qu'elle est à la thèse de la spécificité de chaque système (soit, chez Uexküll, de chaque espèce vivante). Bühler en Europe, mais aussi, aux USA, des béhavoristes comme Jennings et Tolman s'en souviendront. Ajoutons que, chez Uexküll et ses héritiers, le principe de pertinence ne se limite pas à une opération de sélection causalement conditionnée par la structure physique des capteurs sensoriels, ce qui reviendrait à réintroduire le physicalisme dont Uexküll a cherché à s'affranchir. N'était l'anachronisme (très relatif comme on le verra) du terme, cette pertinence est plutôt celles des *affordances*. Le thème de la *Wahlverwandschaft*, de l'affinité élective, traverse en effet l'œuvre d'Uexküll, dont les accents goethéens vont parfois jusqu'au pastiche :

Wär nicht die Blume bienenhaft
Und wäre nicht die Biene blumenhaft,
Der Einklang könnte nie gelingen

Si la fleur n'était accordée à l'abeille,
Et n'était l'abeille accordée à la fleur
L'harmonie ne saurait se réaliser⁵⁹. Uexküll (1956[1934], p. 145)

Non seulement l'environnement, le contexte, ou de quelque manière qu'on l'appelle, est ici fondamental, mais (c'est la philosophie de la nature) élément et contexte sont en stricte corrélation, l'un n'existant pas sans l'autre. Nous voyons au passage à quel point les thèses développées par le structuralisme européen dans les années qui ont suivi la parution du CLG n'avaient rien d'un hapax épistémologique. Il en résulte chez Uexküll une image qu'on retrouve chez ses successeurs, celle de la toile d'araignée. « Chaque sujet tisse ses relations à des propriétés déterminées des choses à la manière des fils d'une araignée, écrit Uexküll, et les tisse en une toile solide qui porte son être, son *Dasein* (Uexküll, 1956, p. 31) ». Ce qui donne chez un auteur emblématique du béhaviorisme non physicaliste aux USA, comme Edward Chase Tolman :

We may liken the environment to a multidimensional spider's web radiating out from the behaving organism in many directions. The far ends of the threads terminate in final to-be-sought-for quiescences, or final to-be-avoided disturbances. Environmental objects and situations are responded to and cognized only in their character of providing bridges or routes along these threads. (1961[1926], p. 52-53).

⁵⁸ Cette conception dynamique et hétéromorphe de l'espace comportemental rejoint en revanche les thèses de la Gestalt. Mais on songera également aux analyses de K. Goldstein (1934), ou encore, dans le domaine francophone, à la notion de « style d'existence » chez Canguilhem. Pour un exposé des similitude entre Uexküll, Goldstein et Canguilhem, cf. Macherey (2016).

⁵⁹ Il existe plusieurs variantes uexkülliennes du célèbre distique de Goethe *War' nicht das Auge sonnenhaft/Die Sonne könnt es nie erblicken* (lit. « Si l'œil n'était accordé (adapté) au soleil, il ne pourrait jamais apercevoir le soleil »). Une façon pour Uexküll d'indiquer une filiation.

La mouche et la toile d'araignée sont en contrepoint comme le sont abeille et fleur. La toile d'araignée est *fliegenhaft*, « accordée au vol », écrit encore Uexküll, de nouveau en écho visible à Goethe (Uexküll, 1956, p. 148).

C'est déjà un tableau raffiné de la mouche que l'araignée projette dans sa toile. Mais attention ! C'est là une chose qu'elle ne fait en aucune façon. Elle tisse sa toile avant d'avoir jamais rencontré une mouche concrète. C'est certes la toile, et en aucun cas la mouche qu'on peut appeler le but de l'édification de la toile. Reste que la mouche sert de contrepoint [*Kontrapunkt*] ou de motif [*Motiv* = au sens musical, autant que causal] à l'édification de la toile. (Uexküll, *ibid.*, p. 121)

Si nous traduisons le propos d'Uexküll en langage plus formel, alors on dira que la toile contient bel et bien une *image* de la mouche, mais au sens mathématique du terme, et non à la manière d'un symbole, et encore moins, évidemment, d'une image mentale.

III. Une sémiotique sans symbole

Uexküll ne cache pas son peu de sympathie pour Darwin, dont le principe de sélection naturelle présente selon lui un caractère purement causaliste, en contradiction avec la finalité (*Zweckmässigkeit*) inhérente selon lui au vivant⁶⁰, et dont la prise en compte est donc indispensable pour comprendre les relations qu'il entretient à son environnement. Dans la perspective d'Uexküll, ceci vaut toutefois, de manière générale, de toute relation des parties au tout (*scilicet* de l'organe à l'organisme, etc.).

Si Uexküll a en l'occurrence privilégié l'étude des invertébrés (mouche, tique, mollusques...), il n'en va pas de même des auteurs qui se sont réclamés de lui. On se contentera d'évoquer Tolman, dont les travaux sont contemporains de la Gestalt et du structuralisme, à qui l'on doit notamment un recueil d'articles regroupés sous le titre de *Purposive Behavior* (1932). Tolman définit en effet son béhaviorisme comme un « intentionnalisme » (*purposivism*), puisque le comportement est régulé par des fins objectivement déterminables.

Cette finalité [dit-il] est un phénomène objectif et purement béhavioristique. Il s'agit d'un trait descriptif immanent au caractère du comportement comme comportement. Non d'une entité mentaliste, supposée exister [...] parallèlement au comportement. Elle est là, à l'extérieur, dans le comportement. (Tolman 1961 [1926], p. 51 ; souligné dans le texte)

Que le signe ne fonctionne pas isolément, qu'il soit inséré dans un environnement, autant de propositions que les structuralistes n'auraient pas désavoué. Mais, comme chez Uexküll et aussi, dans une certaine mesure, chez Bühler ainsi qu'on le verra dans un instant, cet environnement est une praxis. Quelle interaction, quel *intercourse*, un sujet entretient-il avec son environnement ? demande encore Tolman, qui distingue au passage entre les traits distinctifs (*discrimination features*) et « traits de manipulation » (*manipulation features*)⁶¹, les premiers valant signes distinctifs pour les suivants. Quel rapport puis-je avoir avec une chaise ou un bureau ? Ce rapport dépend de la conformation de l'objet et de celle de son utilisateur. « Un seul et même objet environnemental offrira (*afford*) des *manipulenda* très différents à un animal pourvu de mains de ceux qu'il peut offrir et offrira à un animal qui ne possède qu'une gueule » (1961[1933], p. 77-93).

Autrement dit, non seulement pas d'objet ici qui ne soit inclus dans un système plus large, ce qui est presque trivial, mais, plus précisément, qui ne soit inclus dans une dynamique d'action. Aussi bien selon l'*embedment* de Tolman que dans l'*Umwelt* chez Uexküll, ou encore le « monde comportemental » chez Koffka, le sens est toujours embrayé sur des comportements. Il n'est pas fait appel en revanche à des contenus de significations. Comme le cas de Koffka le montre, cette importance accordée à la praxis

⁶⁰ Cette « adéquation au but » est fonctionnelle. Le vitalisme n'exclut pas une interprétation téléologique, mais cela n'importe pas ici.

⁶¹ 1961, p. 56. Il s'agit d'une prolongation d'une première distinction due à Uexküll entre signes de réception (*Merkzeichen*) et signes d'action (*Wirkzeichen*).

n'est pas spécifique au béhaviorisme. Dans un article consacré à Canguilhem, et à ses liens avec Uexküll et Merleau-Ponty, Macherey (2016) concluait de son côté qu'

il en résulte que être sujet, pour un vivant quel qu'il soit, ce n'est pas prioritairement être sujet de raison, ce qui, à la rigueur, mais c'est encore bien réducteur, peut être avancé à propos de l'homme, mais c'est être sujet d'action, engagé dans le monde d'une manière qui n'est pas uniquement représentationnelle et mentale mais aussi, et même avant tout, comportementale et corporelle.

Ce n'est pas tout. La mise entre parenthèses du symbole au profit d'une relation entre signe et comportement avait été esquissée bien auparavant, y compris chez des auteurs issus d'une tout autre tradition. On songera par exemple à R. Gaetschenberger, dont les *Grundzüge einer Psychologie des Zeichens* (1901) révèlent rétrospectivement des analogies avec les thèses de Pierce. Pour qui voit une fumée s'élever au-dessus d'un toit, dit Gaetschenberg (p. 102-103), la vue du toit fumant peut déclencher la même peur que la représentation du feu lui-même, et il n'est pas nécessaire de se représenter des poutres en train de flamber pour déclencher l'alerte incendie. « Il nous arrive bien souvent, poursuit-il (p. 103), d'agir et de penser de manière finalisée [*zweckmässig*] et adéquate, sans prendre aucunement conscience après coup que les motifs d'une telle action ou pensée aient été l'effet d'un signe. » On ne peut en revanche parler de signe s'il n'y a personne pour l'interpréter.

Car ce que serait un signe sans personne pour qui il serait signe ne peut se concevoir. Personne n'ira nier purement et simplement qu'il y ait une relation de dépendance entre la fumée et le feu indépendamment de la présence de quelqu'un pour en juger, mais il ne peut exister de relation sémiotique que pour quelqu'un. (1901, p. 27).

Ce rôle de l'interprétant ou du sujet mériterait également commentaire, car il joue également un rôle central dans les analyses d'Uexküll et le behaviorisme qui s'en inspire, alors qu'il est généralement absent chez les structuralistes. Pour Uexküll en effet, même dans les cas physiologiques simples telle la stimulation d'un muscle, un opérateur est indispensable pour transformer le stimulus externe en excitation ; il faut un « représentant », comme il l'appelle parfois, pour sémiotiser les stimuli.

Tout en soulignant le rôle du sujet interprétant, Gaetschenberger développe un autre aspect dans l'exemple précédent : dans cet exemple du feu, comme dans le fonctionnement sémiotique ordinaire, les éléments intermédiaires sont supprimés. On dit après coup, conclut-il (p. 102), qu'on a compris le signe car on fait comme si on s'était représenté ce qui est désigné avec toutes ses conséquences. En réalité « la "présence d'esprit" [*Geistesgegenwart*] repose souvent sur la non présence de représentations [*Nichtgegenwart von Vorstellungen*] ». En bref, l'efficacité du signe veut qu'il soit signal et non symbole.

Il faut ici également mentionner au moins Bühler lui-même, dont on a rappelé plus haut l'importance qu'il accorde à la *Darstellung*, car l'ambition de Bühler était de jeter les bases d'une encyclopédie des sciences du langage. C'est pourquoi, à côté de la *Darstellungsfunktion*, la fonction représentationnelle ou de figuration symbolique, il en esquisse une autre, qui la recoupe sans s'y superposer, et où le signe est signal sur un chemin. Que les exemples les plus fréquemment cités de ce qui a été qualifié de « proto-pragmatisme » (*einen Schwarzen* pour demander un café, *geradeaus* dans le tramway) soient sous-tendus par la métaphore de l'itinéraire n'est pas fortuit.

Il suffit parfois d'un mot, d'un signe linguistique quelconque tel que à droite, tout droit [...] pour opérer le supplément de guidage [*Zusatzsteuerung*] nécessaire au comportement du récepteur. [...] Pour dire les choses de manière figurée, il en est de l'apparition [des signes] comme des poteaux indicateurs normalement installés sur les chemins des hommes. Tant qu'on identifie sans ambiguïté un seul itinéraire possible, il n'est nul besoin de poteau indicateur. En revanche, aux carrefours, lorsque la situation devient ambiguë, ils sont fort bienvenus. (Bühler, 2009[1934], p. 39)

Simple analogie pédagogique ? C'est d'autant moins probable qu'on la retrouve à l'identique chez Quine (1987) et avant lui chez Tolman (1937), lequel va jusqu'à suggérer de modéliser le comportement des humains à partir du comportement des rats dans un labyrinthe. Selon Tolman, les organismes vivent dans un monde de chemins, de moyens, d'obstacles et de raccourcis. Leur comportement est donc qualifié de *purposive* et de *cognitive* puisque finalisé, et susceptible d'apprentissage.

On observera aussi que la conception du système qui se dégage d'une telle représentation est plus proche d'un modèle cybernétique ou informatique que de celui sollicité par le structuralisme. Le système total n'existe éventuellement (à titre d'artefact ?) que pour un observateur extérieur. Celui mis en œuvre par les acteurs sollicite des relations binaires : blanc/noir, à droite/à gauche, la mouche et la toile d'araignée, etc⁶².

IV. Une sémiotique généralisée ?

Que Tolman ait considéré que le fonctionnement de ses collègues, et donc aussi le sien propre, étaient assimilables à celui des rats de leur laboratoire, l'hypothèse est plutôt réjouissante, mais là n'est pas la question. Quand même il prend plaisir à ce genre de provocation, le béhaviorisme n'est pas d'office réductionniste, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Mais nous voyons maintenant qu'il ne se résume pas non plus à un parti pris d'hygiène scientifique dans un contexte technologique donné.

Faire choix du minimalisme ontologique, en remplaçant en l'occurrence la signification par le comportement, et en adoptant de la sorte une position d'extériorité fonctionnelle, a été perçu comme la seule méthode conduisant à une compréhension générale des systèmes, et le seul moyen de les exprimer dans un métalangage unifié. Rendre compte, par la sématologie, des comportements « pourvus de sens » de l'homme comme de l'amibe était aussi, il ne faut pas l'oublier, l'une des ambitions de Bühler.

Or on trouve très tôt des propos très voisins chez Uexküll, alors qu'il ne s'occupait encore que de physiologie. Dans un essai consacré au tonus musculaire, publié en plusieurs articles successifs (Uexküll, 1903, 1905a, 1905b, 1907, 1908, 1912), Uexküll propose de représenter l'influx nerveux par un « fluide », mais prend soin de couper court à toute interprétation substantialiste. La « recherche directe » se donne comme objectif d'établir la nature de l'excitation nerveuse », explique-t-il, mais

la recherche indirecte, qui n'a pas cette ambition, mais veut simplement réunir un ensemble de matériaux comparables à partir des expérimentations sur les relations d'excitation chez des animaux divers, intégrera l'expression de toutes les opinions sur la nature de l'excitation. Elle ne pourra en revanche se passer d'un schéma pourvu d'une validité générale, de manière à regrouper dans un cadre unitaire ces expériences disparates.

Le schéma de la recherche indirecte n'est aucunement une théorie, mais juste une langue des signes, qui lui permettent d'exprimer aisément sous forme intuitive [*anschaulich*] les nouvelles expériences. (1905a, p. 31)⁶³

Il nous faut commencer par nous faire une *image* de l'activité musculaire, dit ailleurs Uexküll (1905c, p. 17). « Comme les muscles n'ont à assurer qu'une activité mécanique, il est fort vraisemblable que nous découvrirons des dispositifs analogues dans les appareils qui assurent un travail similaire. » Dans son commentaire d'Uexküll, Jennings (1909) souligne avec raison l'importance de l'aspect visuel dans les schémas d'Uexküll. La biologie selon Uexküll, observe-t-il, n'établit pas des causes profondes, elle *montre* des fonctionnements. Elle est *anschaulich* ; soit visible, intuitionnelle, macroscopique.

⁶² Le système construit par l'observateur (linguiste, sociologue, ou tout ce qu'on voudra) ne correspond au mieux que fortuitement à celui *expérimenté* par les acteurs. Nous retrouvons ici une distinction sur laquelle Robert Nicolaï est revenu à plusieurs reprises (et ici même), par laquelle il oppose « acteurs réguliers » et « acteurs séculiers ». J'ai de mon côté proposé (Samain, 2000, 2010) une distinction assez voisine entre *grammaire externe*, c'est-à-dire celle modélisée par le linguiste, et *grammaire interne*, soit celle, épilinguistique et procédurale, du locuteur.

⁶³ Le béhavioriste Hebert Jennings a fait référence à cet argument dans un article qu'il consacre à Uexküll quelques années plus tard (Jennings, 1909, p. 313-336).

Cette position jette au passage un éclairage sur les propos de Tolman, qui qualifie volontiers sa propre approche de *moltaire*, par opposition à l'orientation « moléculaire » qui caractérise selon lui la réduction des mécanismes sociaux ou biologiques à un langage substrat. Chez Tolman comme chez Uexküll, le métalangage n'est pas fourni par un substrat physiologique ou physique, il apparaît en surface. Tolman évoque une expérience canonique de la Gestalt, qui établit la constance de la perception de la dimension, nonobstant la variation de la distance. Si je regarde deux hommes respectivement à dix et trente pieds, écrit-il (1961[1935], p. 98-99), ils m'apparaîtront comme ayant la même taille. C'est donc la taille indépendante et non la taille perspective que je vais intentionner perceptuellement et approximativement atteindre. Et ceci vaut naturellement pour d'autres perceptions comme celle de la couleur. Bühler évoque le même mécanisme pour expliquer la perception phonologique, dans laquelle il voit donc un cas de constance gestaltiste, ou phénoménologique, transcendant la variation phonétique⁶⁴. Toujours est-il que des analyses de ce type sont « molaires » pour Tolman, car elles ne cherchent pas à corrélérer *causalement* le fait perçu au fait matériel que serait en l'occurrence l'image rétinienne ou le stimulus auditif. L'approche moltaire, dont on voit la proximité d'esprit avec la Gestalt, pose l'indépendance méthodologique, voire l'antériorité cognitive, de l'entité catégorisée à l'égard de la chose, et donc de la perception phonologique à l'égard de la phonétique, et plus généralement du signe à l'égard de son substrat concret.

Les auteurs qui viennent d'être évoqués esquissent, chacun à leur manière, une écologie (ni une physique, ni une combinatoire) des signes, mais de signes qui semblent bien différents de ceux du langage. Quels enseignements, demandera-t-on alors, des linguistes, ou des historiens de la linguistique, pourraient-ils tirer de sémiotique de ce type ? Le courant qu'on est tenté d'appeler *uexküllien* du béhaviorisme partage avec le saussurianisme une orientation systémique et anti-substantialiste. Il esquisse à sa manière le projet saussurien d'une sémiotique générale⁶⁵, intégrant comme une de ses composantes les signes linguistiques. Il s'en différencie en revanche profondément sur certains points : une conception ouverte, plutôt linéaire, du système, une place importante et parfois centrale accordée aux acteurs, et enfin l'absence de quoi que ce soit qui ressemblerait, fût-ce de loin, au signe saussurien. Les béhaviorismes sont des sémiotiques non symboliques, pour lesquelles le sens est, le cas échéant, *affordance*, mais jamais *signification*.

Cette écologie des signes devrait suffire au locuteur dont rien, sinon l'emprise de postulats philosophiques ou lexicographiques, ne permet de penser que la signification, ni du reste un système d'oppositions différentielles, lui soient d'une quelconque utilité pratique⁶⁶. Mais pourrait-elle suffire au linguiste ? S'agissant de la syntaxe, on est tenté de répondre par l'affirmative : après tout, les syntaxes sont restées linéaires jusqu'à Port-Royal. Et de telles syntaxes, qui ne sollicitent ni significations, ni « structures » globales (e.g. la « phrase »), fonctionnent toujours aujourd'hui ; ce sont les grammaires dépendanciennes. Reste le problème sémiotique lui-même. La question peut se formuler ainsi : le linguiste (non le locuteur) a-t-il besoin du signe-symbole dans le cadre de son travail ?

Sur ce point encore, la *Sprachtheorie* de Bühler avait esquissé quelques pistes, en introduisant notamment le concept de *Feldfähigkeit*, « capacité de champ ». Contrairement à Benveniste, Bühler n'interprète pas, par exemple, l'opposition déictique/dénotatif en termes sémantiques, mais syntaxiques. L'idée fondamentale est en effet que le rapport d'un élément à son environnement peut être de corrélation réciproque dans un espace homogène : c'est le cas de la relation syntaxique d'un mot à la phrase, ou encore de la relation sémantique d'un dénotatif à son environnement linguistique, d'une note à sa partition, etc. Mais ce rapport peut également s'effectuer dans un espace hétérogène. C'est le

⁶⁴ Cette conception diffère donc de l'analyse pragoise du phonème comme réseau d'oppositions différentielles.

⁶⁵ *Sémiotique*, qui n'est pas lié à une théorie particulière, me paraît préférable comme terme générique à *sémiologie*, qui est plus spécifiquement associé aux thèses du CLG. L'emploi de ce mot par Saussure est du reste problématique puisqu'il s'agit normalement d'un terme du vocabulaire médical pour désigner la valeur indiciaire des symptômes.

⁶⁶ Nous retrouvons ici la distinction de Nicolai entre acteurs séculiers et acteurs réguliers : la signification est une réalité métalinguistique (pour les acteurs réguliers). Est-elle pour autant une réalité langagière (pour les acteurs séculiers) ? C'est moins évident.

cas des déictiques, qui sont des éléments langagiers insérés dans un espace non langagier, mais aussi, par exemple, d'un symbole quelconque sur une carte de géographie. En d'autres termes, même les dénominatifs, que la tradition considère comme les « symboles » par excellence, sont ici interprétés au moyen d'une syntaxe logique, dont le principe est, une fois de plus, la relation binaire d'un élément à son environnement. Et il ne s'agit là que d'un exemple parmi d'autres.

Ce constat nous conduit à clore ce rapide parcours par une question. L'inertie des modélisations est inhérente à leur historicité, et a sans doute contribué à la place exorbitante attribuée à la signification dans les sciences du langage. C'est là la facette banalement historique du phénomène. L'autre facette, technique celle-là, concerne le rendement comparé des modèles. Que gagne-t-on à garder, ou à ne pas garder, le signifié ? Cette question mérite d'être posée.

Références

- Bühler, Karl, 1999 [1934]. *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Stuttgart, Lucius & Lucius.
- Bühler, Karl, 2009. *Théorie du langage*. Préface par Jacques Bouveresse, présentation par Janette Friedrich, traduction, notes et glossaire par Didier Samain, Marseille, Agone.
- Gaetschenberger, Richard, 1901. *Grundzüge einer Psychologie des Zeichens*, Regensburg, Druck von G. J. Manz.
- Goldstein, Kurt, 1934. *Der Aufbau des Organismus. Einführung in die Biologie unter besonderer Berücksichtigung der Erfahrungen am kranken Menschen*, Den Haag, Nijhoff.
- Gomperz, Heinrich, 1908. *Weltanschauungslehre. Ein Versuch die Hauptproblemen allgemeinen Philosophie geschichtlich zu entwickeln und sachlich zu bearbeiten*. Zweiter Band : *Noologie*. Erste Hälfte : *Einleitung und Semasiologie*, Jena, Eugen Diederichs.
- Jennings, Herbert, S. 1909. « The work of J. von Uexkuell on the Physiology of Movements and Behavior », *Journal of Comparative Neurology and Psychology*, 1909, p. 313-336.
- Koffka, Kurt, 1935. *Principles of Gestalt Psychology*, London, Routledge & Kegan Paul.
- Macherey, Pierre, 2016. « Canguilhem et l'idée de milieu », Exposé présenté au colloque *Georges Canguilhem. Science, technique, politique : perspectives actuelles* (Liège, 22 avril 2016), <https://philolarge.hypotheses.org/1737>.
- Maigné, Carole, 2007. *Johann Friedrich Herbart*, Paris, Belin.
- Merleau-Ponty, Maurice, 2001². *Psychologie et pédagogie de l'enfant : Cours de Sorbonne 1949–1952*. Lagrasse, Verdier. [Réédition de Merleau-Ponty à la Sorbonne. Résumé de cours 1949–1952, Paris, Cynara.
- Quine, Willard v. O. 1987. « Indeterminacy of Translation Again », *Journal of Philosophy* 84, p. 5-10.
- Samain, Didier, 2000. « Le langage et l'idiome : les partitions sur l'espace grammatical au vu de quelques pathologies », *Sémiotiques* 18/19, *Incidences de l'impossible dans le langage*, p. 31-63.
- Samain, Didier, 2010. « Linguistique ou théorie du langage, généricité des concepts et axiomatisation des domaines », *Verbum* XXII, n° spécial consacré à K. Bühler, p. 27-43.
- Samain, Didier, 2015. « Satz oder Syntax. Histoires d'une quadrature », *Le tout et les parties. Langue, système, structure. Histoire Épistémologie Langage* XXXVI/1, p. 43-69.
- Samain, Didier, 2016a. « Des sciences du visible », *Modélisations et sciences humaines. Figurer, interpréter, simuler*, Cl. Blankaert, J. Léon, D. Samain (éd.), Paris, L'Harmattan, p. 7-42.
- Samain, Didier, 2016b « Portrait du linguiste en jeune grammairien », *Recherches Sémiotiques/Semiotic Inquiry* 36. Numéro spécial consacré au centenaire du CLG, p. 137-156.
- Samain, Didier, 2017a. « Les apories de la signification et leurs solutions précoces. Le rasoir d'Occam peut-il trancher quelques vieux débats sur la cognition ? », *Du psychologisme au cognitivisme : études d'histoire de la pensée linguistique*, Jean-Michel Fortis & Sergueï Tchougounnikov éd., Éditions universitaires de Dijon, sous presse.
- Samain, Didier, 2017b. « Bühler, la Gestalt et le béhaviorisme », *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, sous presse.
- Samain, Didier, 2018 « *Vorstellung, Darstellung, Bedeutung*. L'héritage sémantique de la sémiotique », *Histoire, Épistémologie, Langage*, à paraître.
- Tolman, Edward C., 1926. « A behavioristic theory of ideas », *Psychological Review* 33, 352–369.
- Tolman Edward C., 1932. *Purposive Behavior in Animals and Men*, New York & London, Century.
- Tolman, Edward C., 1961. *Behavior and Psychological Man. Essays in Motivation and Learning*. Berkeley & Los Angeles, University of California Press.
- Uexküll, Jakob von, 1903. « Studien über den Tonus I. Der biologische Bauplan von *Sipunculus nudus* », *Zeitschrift für Biologie* 26, p. 269-344.
- Uexküll, Jakob von, 1905a. « Studien über den Tonus II. Die Bewegungen der Schlangensterne », *Zeitschrift für Biologie* 28, p. 1-37.
- Uexküll, Jakob von, 1905b. « Studien über den Tonus III. Die Blutegel », *Zeitschrift für Biologie* 28, p. 372-402.

- Uexküll, Jakob von, 1905c. *Leitfaden in das Studium der experimentellen Biologie der Wassertiere*, JF Bergmann, Wiesbaden.
- Uexküll, Jakob von, 1907. « Studien über den Tonus IV. Die Herzigel », *Zeitschrift für Biologie* 31, p. 307-332.
- Uexküll, Jakob von, 1908. « Studien über den Tonus V. Die Libellen », *Zeitschrift für Biologie* 32, p. 168-202.
- Uexküll, Jakob von, 1912. « Studien über den Tonus VI. Die Pilgermuschel », *Zeitschrift für Biologie* 40, p. 305-332.
- Uexküll, Jakob & Kriszat, Georg, 1956(1934). *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen*, 2. Auflage Hamburg, Rowohlt.
- Wegener, Philipp, 1885. *Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens*, Niemeyer Verlag, Halle.

Débats, Conclusions : Intervention de Patrick Sériot